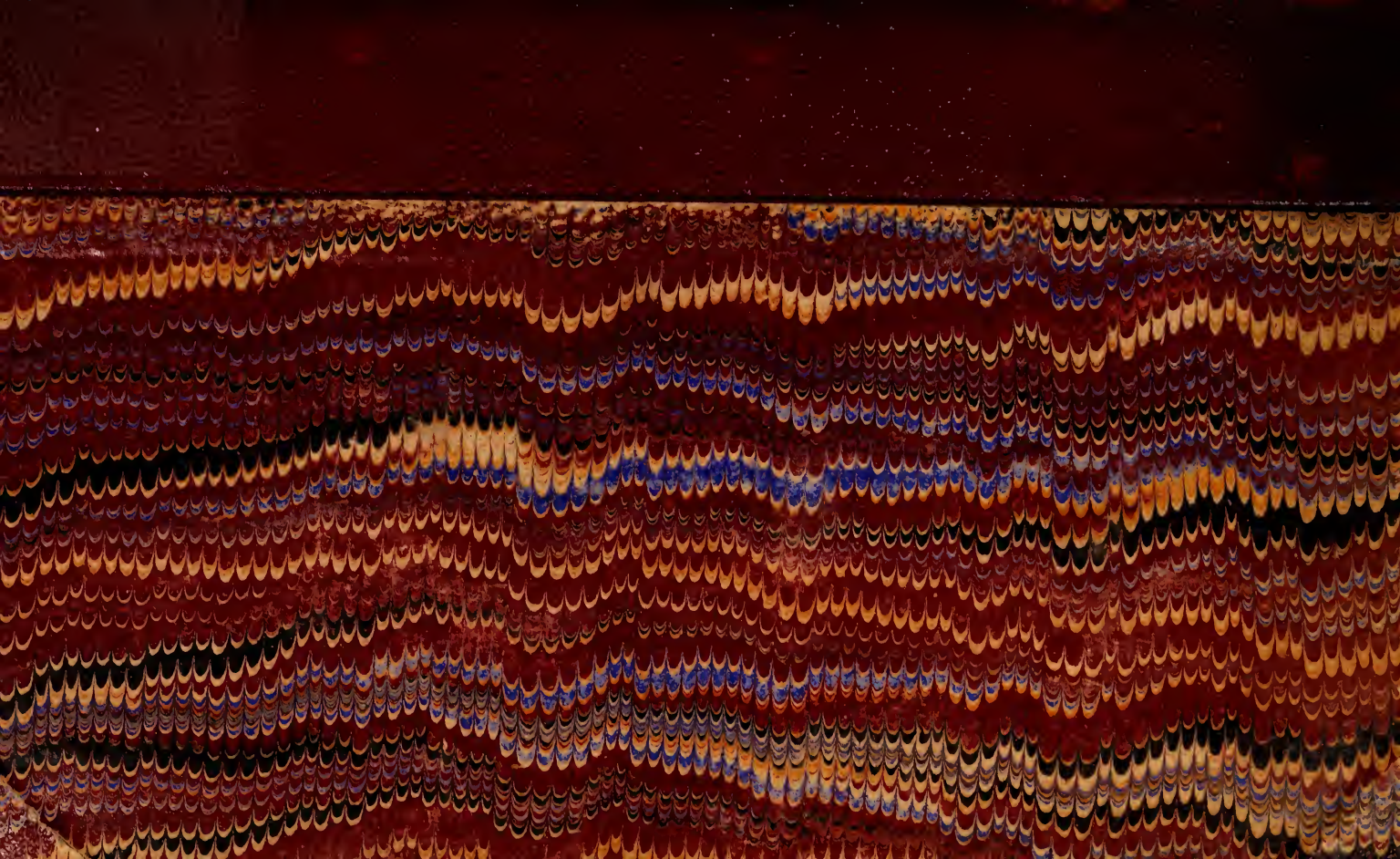


LIBRARY OF PRINCETON
* JAN 24 1900 *
THEOLOGICAL SEMINARY.

BX 9439 .B75 A3 v.3
Bost, Ami, 1790-1874.
M emoires pouvant servir a
l'histoire du r eveil

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/memoirespouvants03bost

SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES.

LA ROCHELLE. — TYP. DE A. SIRET.

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE

DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE,

ET A L'INTELLIGENCE

DES PRINCIPALES QUESTIONS

THÉOLOGIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES DU JOUR.

PAR

A. BOST.

SUPPLÉMENT

OU

TROISIÈME VOLUME.

Première Livraison.

L'auteur de cet Ouvrage se réserve de le traduire.

PARIS

CHEZ GRASSART, MEYRUEIS ET CHERBULIEZ.

1855

PRÉFACE.

—

Quoique les deux volumes dont je commence ici à donner le supplément aient reçu de la généralité du public le genre d'accueil que seul j'ambitionnais, savoir celui qu'on fait à un ouvrage d'*édification*, il se trouve cependant que je n'ai pas réussi à éviter, en quelques endroits de mon écrit, d'éveiller quelques susceptibilités. Il est vrai, — et je vais en donner tout-à-l'heure une preuve décisive, — que cet effet n'est dû qu'à certaines préoccupations locales et à quelques préjugés qu'on n'aurait pas dû se permettre, puisque ces choses nous sont formellement interdites par l'Évangile.

Néanmoins, que j'aie eu, ou non, ma part de tort dans les quelques jugements dont il s'agit, il est si douloureux de faire de la peine à ceux qu'on respecte ou qu'on aime, que ces considérations m'avaient mis dans la

tentation de ne pas publier ce volume supplémentaire que j'avais pourtant annoncé. Je me suis cent fois rappelé à cet égard une parole d'un homme bien autrement fort que moi, M. Ag. de Gasparin, qui disait dans une certaine occasion qu'une seule désapprobation de son œuvre lui faisait plus de peine et lui inspirait même plus de scrupules, que vingt jugements favorables ne lui causaient de joie ou ne lui donnaient de courage.

Cependant cet abattement est une faiblesse lorsqu'on a de son côté, comme j'espère que c'est mon cas, non seulement le grand nombre de ses frères, mais le sentiment d'une bonne conscience, et qu'on peut, en conséquence, se permettre de dire avec un psalmiste : « L'Éternel est au nombre de ceux qui m'aident » (Ps. 118, 7). Je me remets donc à l'ouvrage, en paix quoique avec quelque peine.

Il y a une autre raison encore qui tendait à m'empêcher de publier ce 3e volume, déjà composé en majeure partie depuis longtemps : c'est l'idée du peu d'importance qu'ont tous nos travaux, même ceux qui sont les plus sérieux, et à plus forte raison ceux qui, comme certaines portions du présent volume, traiteront de choses secondaires, telles que des voyages, de la littérature, un peu de philosophie, ou, une fois de plus, quelques sujets tout personnels. Sur ce dernier point, quelques-uns ont même été jusqu'à prétendre que nous ne devons absolument jamais parler de nous ; vu que, même en disant du mal de nous, nous pouvons y mettre de l'orgueil.

Mais cette dernière thèse me paraît évidemment trop sévère. Poussée à l'extrême, elle ne tiendrait à rien moins qu'à bannir de la langue la première des trois personnes qui y figurent sans cesse ; puisque dire *Je* c'est parler de soi, et qu'à ce compte-là, ceux même qui venaient aux apôtres, confessant leurs péchés, auraient

manqué de modestie ! Il ne faut pas exagérer ainsi. Si, à parler de soi il peut y avoir de l'orgueil, il est permis de dire aussi qu'à se taire absolument sur soi il peut y avoir un défaut de simplicité, et peut-être un raffinement d'humilité qui indiquerait des vues très-fausses sur la vraie nature de cette vertu.

J'en dis autant des portions de ce volume qui pourront offrir quelques anecdotes. On peut différer de goût sur ce point comme sur tant d'autres ; pour mon compte (et je ne suis pas seul de cet avis) j'ai toujours aimé les biographies, quand elles nous peignent l'intérieur d'un homme avec quelque sincérité ; n'importe que l'auteur de la biographie en soit lui-même le héros ou non. Ou plutôt je préfère encore ce premier cas ; c'est une chose utile que de causer avec nos semblables de ces secrets du cœur, qui nous montrent dans l'homme ce qui le caractérise le plus vivement, la vie elle-même, avec son éducation, ses combats, ses joies et ses souffrances.

Et si quelques morceaux de cet ouvrage ne se rapportent pas directement à la religion, et qu'on voulût leur en faire un reproche, tout en respectant ce scrupule, je ne puis le partager. Je voudrais bien être de ces âmes heureuses qui ne savent plus qu'une seule chose, et qui ne trouvent absolument de plaisir qu'en Dieu. Je me mets sous les pieds de pareils chrétiens ; et certainement je ne songerais pas un instant à leur recommander quoi que ce fût qui pût les sortir de leur sainte disposition. Mais c'est un fait que le grand nombre n'a pas reçu la grâce de ce recueillement continu, et que, du plus au moins, nous nous occupons presque tous, par moments, de quelques objets qui, sans être hostiles au recueillement, ne sont pourtant pas précisément de son ressort. C'est ce que j'ai éprouvé en repassant le manuscrit déjà tout prêt de ce troisième volume, avec les scrupules

dont je viens de parler, et dans les graves préoccupations que fait naître l'état actuel du monde et de l'Église. J'y cherchais des choses à retrancher, et je prenais entre autres, comme l'un des morceaux qui devaient subir ce sort, celui qui doit paraître plus tard sous le titre : *Une course dans les Grisons*. Mais en le relisant j'ai senti rentrer dans mon cœur les émotions si douces et si innocentes des scènes alpestres ; j'ai revu, pour un moment, ces glaciers, ces cascades, ces riantes pelouses, ces troupeaux épars ; j'ai entendu de nouveau le tintement de leurs clochettes, et je me suis dit : non ; je ne voudrais pas décolorer l'histoire de ma vie en lui retranchant ces charmants épisodes ! Je voyagerai encore une fois, par le souvenir, avant de quitter ce monde, dans ces merveilles sorties de la puissante main de mon Dieu ; et j'entremêlerai ma vie si sévère, et bien souvent si dure, de ces douceurs dont le Seigneur a bien voulu l'embellir par moments !

Voilà les pensées qui m'ont donné le courage d'admettre des morceaux de ce genre. J'en dis autant de tous les autres fragments de livre qui n'iraient pas directement à l'édification : « Il y a temps pour tout », sauf pour le mal ; et ceci ne me paraît pas être du mal.

Après m'être ainsi excusé sur la nature de quelques-unes des pièces qui doivent bientôt paraître, je voudrais faire quelques observations sur deux ou trois jugements dont mes deux volumes ont été l'objet de la part de quelques journaux ; non, certes, que je songe un instant à faire la critique de leurs critiques, mais uniquement pour éclairer quelques points qu'elles ont touché.

Il m'est doux de pouvoir dire que tous ces journaux l'ont fait avec plus ou moins de bienveillance. Je ne pouvais demander davantage ; car il faut renoncer ici-bas à l'unité des vues. Mais il serait à désirer qu'on sût

différer de vues, et même porter, s'il le faut, des jugements très-sévères sur l'erreur ou sur ceux qui la propagent, sans jamais devenir ni malveillant ni méprisant envers les individus. C'est la faveur que ces journaux ont bien voulu m'accorder; et je leur en fais ici mes justes remerciements.

Quant aux quelques observations qu'ils m'ont suggérées, les voici :

Le critique plein de vie et même de gaîté qui a écrit dans l'*Espérance*, me semble, quoique pieux, ne pas accorder assez de respect au magnifique renouvellement de la foi évangélique qui a pris naissance il y a près de quarante ans, lorsqu'il le désigne comme « *ce* mouvement religieux *qu'on a appelé le réveil*... » Certes, si quelque chose a mérité le beau nom de réveil, c'est bien ce qui s'est passé dans toute l'Europe protestante depuis l'époque indiquée. Le critique lui-même est un des heureux fruits de ce beau mouvement; et il y a bien peu de chrétiens de nos jours dont la conversion ne s'y rattache. Si donc j'ai signalé quelques côtés défectueux de ce grand travail et son allanguissement, bien loin de le mépriser, c'est précisément parce qu'il a cessé d'être lui-même et qu'il n'est plus assez *réveil*, que j'ai exprimé à son sujet des plaintes et des regrets. Je ne voudrais pas avoir été ingrat à son égard; et je pense que la seule bonne manière de le blâmer dans ses faiblesses est de travailler à faire ce qu'il a fait, mais encore mieux.

Quant à l'mprovisation dont le même critique a parlé à mon occasion, je ne me lasserai point de répéter que je n'ai jamais recommandé l'improvisation superficielle et paresseuse. Qu'on pense de mes improvisations, à moi, ce qu'on voudra; mais qu'on ne me prête pas de faux principes. Je dis et redis : point de béquilles pour l'orateur chrétien; point de feintes surtout, ni de calculs oratoires;

point de fausse majesté, ni d'appareil littéraire; méditons bien le fond de nos discours, mais improvisons la forme. S'il y a de mauvaises improvisations, nous avons aussi, et en abondance, des sermons sans vie et sans chaleur. Et si nous ne pouvons éviter le médiocre ou le pauvre, mieux vaut encore le pauvre dans sa simplicité, que le pauvre avec de la prétention.

Enfin lorsque, au sujet des *dons extraordinaires*, tels que les avait en abondance l'Église primitive, le même écrivain prétend que « rien ne compromettrait la cause évangélique » comme le retour de ces dons ; et qu'il ajoute même que des miracles actuels « ne se concilieraient pas avec l'ordre général des choses et avec la liberté humaine », sans ajouter un mot pour appuyer ces assertions, je lui demande la permission de lui renvoyer ses propres paroles : « Inutile de discuter avec un homme si convaincu ; il faut se borner à protester. » Je ne puis admettre que des arguments appuyés, comme l'ont été les miens, de faits nombreux et *authentiques*, et d'un grand nombre de déclarations de nos Saintes-Écritures, ne méritent pas de réponse : je crois au contraire qu'on ne peut les réfuter. Outre la réimpression du Théâtre sacré des Cévennes, que j'ai intitulée les *Prophètes protestants*, j'ai consacré trente ou quarante pages de mes Mémoires à cet important sujet. (V. t. II, à la table des matières, les mots : *Dons de l'Esprit)*; et comme on ne m'a pas répondu, je me retrouve en ce point d'accord avec mon critique ; je crois que mes arguments sont en effet sans réplique.

La *Revue chrétienne*, avec le ton toujours grave et sérieux de l'écrivain qui a rendu compte de mon ouvrage, a trouvé que j'avais traité, dans cet écrit, un trop grand nombre de sujets ; et elle a semblé croire qu'en faisant ainsi on ne pouvait éviter d'être superficiel. Si

j'ai été superficiel, j'ai eu tort : mais je crois qu'en thèse générale une esquisse, en la supposant bonne, ne peut être nécessairement considérée comme un travail superficiel. J'ai voulu, comme le titre l'indique, donner à la masse des lecteurs qui ne sont pas théologiens, une idée des principales questions théologiques qui s'agitent dans le monde, une espèce de manuel qui pût les guider dans ces débats; mais il m'était impossible d'abonder en développements. Du reste je répugne, autant que cet estimable journal, à « trancher de graves questions par une boutade »; et, si j'ai bien compris, sur ce dernier point, quelques mots de l'auteur de l'article dont il s'agit, ce n'est pas tant moi qu'il avait dans la pensée lorsqu'il a exprimé ce jugement, très-juste en lui-même, qu'un autre auteur à qui il reprochait la même faute, peut-être avec plus de raison qu'à moi, et dont il était préoccupé dans ce moment.

Pour la *Revue Suisse,* il paraît que c'était chez elle un parti pris de ne rien dire des défauts qu'elle pourrait trouver dans mon ouvrage; et les deux étoiles neuchâteloises qui ont signé la critique qui me concerne semblent avoir voulu me consoler d'avance de tels jugements trop sévères qui pourraient survenir. Si derrière ces deux étoiles nous cherchons des noms propres, nous trouverions peut-être deux hommes qui aiment l'évangile, qui assistent, sans y prendre part, comme spectateurs sérieux et attentifs, aux luttes théologiques du jour, mais qui en sont pourtant déjà venus à penser que si l'ancienne dogmatique a besoin d'être retouchée dans quelques nuances, cela ne veut pas dire qu'elle doive être détruite dans aucun de ses dogmes, et surtout dans celui de la rédemption par le sang de Christ. Cette pensée serait digne d'un philosophe religieux et d'un ecclésiastique philosophe; c'est peut-être l'alliage de ces deux voca-

tions qui a donné à leur article un ton si bienveillant.

Je ne dois pas oublier, au nombre des annonces qui ont été faites de mon ouvrage, celle d'un journal catholique romain, la *Revue bibliographique*. Son article, très court, n'a de marquant que la politesse laïque, si j'ose me servir de ce terme, avec laquelle il parle de mon travail. Si c'est un prêtre qui l'a écrit, il fait une honorable exception à la manière dont les ecclésiastiques de sa communion traitent aujourd'hui les protestants.

La *Feuille religieuse* du canton de Vaud (22 Oct.) pense qu'il y a certains inconvénients à peu près inhérents au genre des Mémoires, et semble insinuer, avec sa charité habituelle, que je ne suis tombé dans ces inconvénients qu'autant qu'ils sont inévitables. « Les Mémoires » forment, dit-elle, un grand piège pour l'amour-propre : » l'auteur est porté à donner trop d'importance à des » circonstances insignifiantes; puis il incline à justifier » ce qu'il a cru devoir faire. » — Si j'ai évité ou non ces écueils, c'est une question qui reste nécessairement soumise au jugement du public, et je n'entreprends nullement de la résoudre; mais je ne puis croire que le genre même des Mémoires comporte nécessairement ces inconvénients. Le piège est là, sans doute; mais il peut s'éviter. Telles circonstances semblent insignifiantes à quelques-uns, qui semblent à d'autres du plus haut intérêt : c'est en particulier le cas des histoires d'enfants. Et lorsqu'un homme se condamne, comme je l'ai fait, sur bien des points, et qu'il va jusqu'à traiter de « médiocre » tout l'ensemble de sa vie, il semble qu'il peut bien, dans certains cas, et pour l'amour d'un principe, chercher à justifier tel ou tel acte, et en particulier tel acte de sévérité, que la faiblesse ou la crainte des hommes est trop prompte à blâmer.

Enfin le *Bulletin du monde chrétien* (Décemb.) parle

de « nombreuses et même d'amères critiques que mon ouvrage aurait soulevées. » Mais à part les critiques locales dont j'ai déjà parlé et sur lesquelles nous allons revenir, je doute réellement que les critiques défavorables aient été aussi nombreuses que l'auteur semble le croire. En tout cas, l'auteur de l'article même qui nous occupe se borne à parler, pour sa part, de l'unanimité avec laquelle on a reconnu l'intérêt (il dit même l'immense intérêt) qu'offrent ces Mémoires, et *le bien* que fait leur lecture à l'âme qui doute, etc. Il y a là de quoi consoler un auteur de bien des petits propos médisants qui peuvent s'être tenus sur son compte dans le particulier, sans qu'on lui ait donné la facilité de se défendre.

Voilà ce qui concerne les jugements des journaux jusqu'à ce jour. Quant aux jugements individuels auxquels nous venons d'être ramenés, j'ai déjà pu dire que, grâces à Dieu, la grande majorité de ces jugements a été très-favorable. Mais il s'est pourtant trouvé quelques personnes qui, après avoir jugé mon ouvrage d'avance, n'ont guère pu éviter de s'en effrayer ou de s'en affliger après coup. Comme on pouvait s'y attendre, ceux à qui cela est arrivé sont presque exclusivement des personnes impliquées dans d'anciens débats dont j'ai dû parler, ou des amis de ces personnes. J'ai annoncé un exemple des erreurs dans lesquelles on peut tomber lorsqu'on se permet de juger ainsi un ouvrage par voie de suppositions : le voici ; et je pense qu'il suffira.

J'avais dit, dans un endroit de mon écrit, que les disputes d'églises ne sont jamais dues exclusivement à des questions de dogmatique, mais qu'après avoir peut-être commencé par là, elles sont bien vîte envenimées par l'amour-propre, par l'esprit de parti, qui s'y mêle et s'en empare, ou par d'autre passions encore ; quelquefois même par des questions d'intérêt matériel, des questions

d'argent. (Mém., I, 376, 395.) En effet j'ai dit cela, et je le maintiens. Mais comment des hommes pieux et intègres, ou leurs amis, ont-ils pu abuser de leur propre humilité jusqu'à imaginer qu'un énoncé aussi général pût se rapporter à eux, quand il y avait tant de place pour le rapporter ailleurs, et croire que je faisais peser ce dernier soupçon sur les églises indépendantes de Genève, quand on pouvait penser à toutes celles d'Angleterre et, je crois, d'Amérique! J'avais même précisé ma pensée, en disant dans l'un des passages que je viens de mentionner (I, 395): qu'une des raisons qui causent quelquefois la rivalité des églises, c'est qu'avec un plus grand nombre d'auditeurs « *les bancs se louent mieux.* » Or, il faut n'avoir jamais mis les pieds dans nos églises indépendantes de Genève, pour ignorer que jamais, absolument jamais, il n'a été question d'y faire payer des places ou d'y louer des bancs! Comment donc pouvais-je penser à elles sur ce point?... La supposition qu'on a faite à ce sujet me rappelle cette simplicité des apôtres qui, lorsque Jésus leur prédit que l'un d'eux le trahira, demandent à Jésus, ou se demandent entre eux: « Est-ce moi? » (Math., 26, 21; Jean, 13, 21.) C'est réellement quelque chose de tout semblable qu'on a fait, ou plutôt qu'on m'a fait à moi, en se croyant accusé par un énoncé aussi général que celui que je viens de citer; car si je n'avais pu, par une heureuse rencontre, faire la réponse péremptoire ci-dessus à la supposition dont il s'agit, j'étais donc livré sans défense aux suppositions! Et aux suppositions de qui? De gens respectables et avancés dans la piété!.... Hélas! qu'est donc notre piété si les plus avancés font encore des fautes de ce genre! Quant apprendrons-nous enfin à suivre cette règle que l'évangile nous enseigne en mille manières:

Ne jamais croire — de qui que ce soit — aucun mal —

à aucun degré — jusqu'à preuve complète de la chose?

Oui, l'homme même le plus pervers a le droit de n'être jugé que suivant cette règle. Son mauvais caractère pourra former contre lui des présomptions ; mais jamais une présomption ne doit être élevée au rang d'une preuve ; et au contraire, lorsqu'un homme est jugé sur de simples suppositions, *c'est lui qui est innocent* jusqu'à preuve du contraire ; et *c'est celui qui fait des suppositions* qui est *coupable*. — Voilà la règle de l'évangile.

Et voilà ce que j'avais à dire des jugements qui ne portent que sur des suppositions.

Du reste, je maintiens tout ce que j'ai dit sur la facilité avec laquelle les questions d'argent viennent se mêler à celles qui n'étaient d'abord que dogmatiques ; et comme je n'ai accusé ni des individus, ni des églises particulières, il ne m'appartient non plus d'absoudre sur ce chef, ni églises ni individus. Chacun peut savoir à quoi s'en tenir, sur ce point comme sur tout autre ; mais personne n'a le droit de reprocher à qui que ce soit une maxime générale.

Quant au reproche qu'on fait à ceux qui blâment publiquement les fautes des chrétiens, j'en suis venu, après de longues réflexions, à penser que ce blâme lui-même est déplacé. Nous ne vivons certes pas en chambre : chacun nous voit : et quand nous ne nous gênons pas de reprendre le mal chez les autres, je ne conçois pas de quel droit nous trouverions mauvais qu'on nous rendît la pareille? Je pense au contraire que nous avons à suivre envers les gens du monde la règle que j'ai cru devoir suivre dans ma famille envers mes enfants ou mes domestiques : « Quand ils nous ont vu pécher, ils doivent » nous voir nous en humilier. » (Mém., II, 244.)

Et quant à la sévérité des jugements en général, s'il est certain que notre mauvais cœur nous porte à pousser

cette sévérité trop loin, elle n'est pourtant pas plus incompatible avec la charité que la vérité même. *Vérité* et *Sévérité* sont, quant à la langue, comme dans le fait, d'une même famille. La sévérité, c'est la vérité qui repousse l'erreur. Dans la langue d'où dérive la nôtre la particule *sé* désigne la *séparation*, comme l'indique le mot même que j'emploie à ce moment ; et partout où elle se trouve, elle emporte l'idée d'un acte qui distingue, tranche ou retranche (*séorsim, sécedo, séduco, sécerno, ségrego*, et autres). A ce compte-là la *Sévérité* est donc la Vérité qui distingue entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, qui tranche entre l'un et l'autre, et qui s'attache au bien à proportion qu'elle repousse et rejette le mal. La Bible nous le dit : « Ayez en horreur le mal, et attachez-vous fortement au bien. »

F. Neff a, sur ce sujet, d'excellentes observations : « Plusieurs chrétiens, d'ailleurs respectables, dit-il, » redoutent toute espèce de publicité quand il s'agit des » plaies de l'Église, et paraîtraient plus disposés à con- » damner celui qui les signale que celui qui les fait » etc. (Lett. de Neff, t. II, p. 349 à 352.)

Maintenant, puisqu'on a parlé de critiques particulières qui ont été jusqu'à l'amertume, me serait-il défendu de leur opposer quelques autres jugements, particuliers aussi, mais qui expriment un sentiment d'édification, et qui, m'oubliant, moi et la question littéraire, approuvent mon ouvrage pour son contenu? Je n'aurais qu'à nommer les auteurs de ces lettres pour qu'on reconnût dans leur nombre quelques-uns des hommes les plus respectés de l'Église, soit de France, ou d'Allemagne, ou d'Angleterre, ou de la Suisse, et même de Genève ; et il me semble difficile que des personnes sincères qui auraient été peinées de quelques endroits de mon ouvrage, n'adoucissent pas en quelque degré leur jugement, en apprenant que

d'autres hommes également pieux n'ont trouvé dans le même ouvrage que la paix et la vérité.

C'est dans le désir unique de produire cet heureux effet, que je hasarde de placer ici les extraits suivants de quelques-unes des lettres que j'ai reçues à cette occasion :

..... J'ai lu votre livre avec un intérêt croissant.... Les réflexions et les jugements qui accompagnent cette histoire n'ont que trop de vérité et d'à-propos, appliqués à notre temps.... Votre vie a été comme un labour à larges sillons .. Je prie Dieu que ce livre *me rende service* en vue du service que je dois rendre au Chef commun ;... et que beaucoup de mes frères et de mes connaissances entendent l'appel, *oui l'appel* qui sort de votre ouvrage... Un mal toujours croissant, qu'il faudrait combattre à outrance, c'est la distance où l'on met la vie chrétienne de celle des apôtres *et de J.-C. lui-même*, notre modèle à tous. On la mondanise... La conscience, sous ce rapport, ne saura bientôt plus discerner entre le bien et le mal; et l'évangile se confondra avec un code de politesse et d'amabilité.... Continuez, cher frère ! Vous ne serez pas approuvé de tous ; mais qu'importe ? Ce qui importe, c'est que nous fassions le vrai, le juste et le saint, etc.

... J'ai lu votre intéressant volume, non seulement avec un vif plaisir, mais avec une grande *édification*... Le christianisme s'en va ; le sel perd sa saveur. *Nous avons besoin d'un nouveau réveil.* Nous avons eu dernièrement la visite d'un orthodoxe assez renommé qui, dans deux discours d'une heure et demie chacun, a parlé de tout à son auditoire, socialisme, littérature, philosophie, etc., hors de repentance et de conversion... En entendant ces phrases sonores j'aurais voulu pouvoir crier de ma place à toutes ces âmes qu'on endormait : « Fuyez, fuyez la colère à venir !... » Un autre, grand orateur aussi, est venu nous faire entendre de beaux discours : belle morale, force tableaux brillants ;... mais de péché, de justice, de pardon par le sang de Jésus, du baptême de l'Esprit, pas un mot!... Oh ! qui nous rendra la sainte folie de l'évangile !. . En nous rappelant ces choses vous avez fait plus qu'un livre intéressant, vous avez fait *une bonne œuvre*, etc.

.... Une *vraie piété :* Oh ! que ce bien, si souvent mentionné dans votre livre, est pour moi un objet d'ardents désirs. L'absence de ce bien est la plaie du règne de Dieu à notre époque...

.... Je sens le besoin de vous remercier sincèrement pour vos Mémoires, que j'ai lus avec le plus grand intérêt et surtout avec la plus grande *édification*. Cette lecture m'a fait beaucoup de bien, soyez-en donc béni.

.... Je vous remercie du fond du cœur pour la vive jouissance et l'*édification* que j'ai trouvée à lire votre livre... Ce qui m'a le plus frappé et *le plus touché*, *ce sont vos censures sans ménagement* sur les plaies du réveil, son antinomianisme, son manque de renoncement au monde, — puis vos élans de cœur au souvenir de sa première jeunesse, de son premier amour — et de son déclin !... Mais il faut vous attendre à un débordement de critiques de journaux... et de salons !

Je sens le besoin de vous remercier de ce que vous avez bien voulu mettre à nu votre cœur et votre vie devant vos frères pour les faire profiter de vos expériences. Votre livre a été pour moi, *dans toute la force de l'expression*, un livre *édifiant ;* et je plains ceux qui s'amusent à le critiquer, au lieu d'en nourrir leur âme... Je sens le besoin de vous faire part des *bénédictions* que j'en ai retirées. Qu'au Seigneur soit toute la gloire, etc.

Puis, sur le point le plus délicat de tout ce sujet, sur ces dangers de l'amour-propre dont il a été question, voici le jugement d'un des hommes qui ont toujours le plus redouté ce piège :

.... Nous espérons faire notre profit de votre ouvrage : ce sera le cas de tous ceux *qui n'auront pas l'œil sur autrui*,... mais qui auront à cœur de s'examiner eux-mêmes devant le Seigneur... *J'ai trouvé que vous évitiez un des plus redoutables écueils, dans la manière dont vous vous jugez vous-même*... J'ai d'autant plus à profiter de tout cela que j'appartiens par ma nature à ceux qui ne cassent pas les vitres, et qui peuvent se complaire dans une faiblesse à laquelle ils pourront être tentés de donner le nom de douceur.

Voilà, entre plusieurs autres, quelques fragments de lettres dont le ton seul, il me semble, doit montrer, comme je l'ai dit, qu'ils proviennent d'hommes pieux et éclairés. De pareils témoignages suffiraient presque à eux seuls pour montrer de quelle manière différente on

peut juger un livre suivant qu'on le prend simplement en lui-même, ou qu'on cherche sous ses expressions générales des sens spéciaux ou des allusions personnelles ; et je remercie les frères qui sont ainsi venus m'encourager dans la tâche difficile que plusieurs d'entre eux m'avaient demandé d'entreprendre.

Je finis cette préface par deux mots sur la manière dont je pense publier ce volume supplémentaire, dont ceci forme le début. Comme il contiendra des morceaux de nature fort différente, et que, d'ailleurs, beaucoup de personnes n'aiment pas les gros livres, j'ai cru bien faire de publier ce volume en trois fragments successifs, comme autant de brochures ou de livraisons distinctes, numérotées suivant l'ordre de leur apparition, mais paginées comme si elles formaient un ouvrage continu. La dernière de ces livraisons sera accompagnée d'une table générale des matières du volume, et d'une enveloppe pareille à celle des deux premiers. Chacun pourra ainsi, à volonté, se procurer le volume entier, ou n'en prendre que les parties qui l'intéresseraient.

Les livraisons se suivront, je l'espère, de très-près. Voici l'objet des deux premières. Je publie d'abord celles qui me paraissent les plus importantes, ou pour lesquelles j'éprouve une simpathie particulière.

N° 1. *Du Déisme* de la *Revue théologique de Strasbourg* et de ses réticences, ou *Avertissement* aux Protestants de la langue française à ce sujet.

N° 2. Principes émis par M. *Coquerel*, père, sur la *Prière ;* et réflexions à ce sujet.

N° 3. Du *Plymouthisme* (ou Darbysme), et de l'Étude de la *Prophétie*.

N° 4. Sur la *Prédication littéraire*.

N° 5. Manifestations extraordinaires dans le *réveil de Bouch.* (V. t. I, p. 146, au bas, et suiv.)

N° 6. Quelques détails sur ma *rentrée dans le clergé de Genève.*

N° 7. Une note sur *Virgile* (à l'occasion de mes études littéraires).

Et maintenant je désire en avoir fini avec les préfaces. Je place dans cette première partie de mon dernier volume tout ce qui touche le plus vivement à la polémique. J'ai cru de mon devoir d'écrire ce que j'ai écrit dans ce genre ; mais il y a un temps pour s'arrêter dans la lutte ; et je désire que, pour moi du moins, ce moment soit venu. — Pour que le chrétien puisse s'édifier en paix dans sa foi, il faut d'abord que cette foi, qui n'est autre chose que la foi orthodoxe, soit sauvegardée ; mais *s'il n'y a pas de vie sans vérité,* la vérité réelle doit être accompagnée de vie, de paix, de joie et d'une vraie charité. Voilà les grâces que je souhaite pour moi-même, comme je vous les souhaite à vous, lecteur, et à tout vrai fidèle.

DU DÉISME

DE LA

REVUE DE STRASBOURG

ET DE SES RÉTICENCES,

OU

AVERTISSEMENT AUX PROTESTANTS

DE LA LANGUE FRANÇAISE A CE SUJET.

mériterait. On se conduit trop généralement par le faux principe que professe l'école même qui nous occupe, — savoir que la théologie, ou comme ils disent, *la science*, ne regarde que les théologiens et les amateurs, tandis qu'il suffit aux simples fidèles, pour être agréables à Dieu, d'une piété sincère et sentimentale, peu importe qu'elle soit éclairée ou non, fondée ou non, sur l'erreur ou sur la vérité, croyante ou incrédule.

Pour nous qui croyons que la vérité seule sanctifie, que l'erreur est toujours nuisible, et qu'il n'y a pas deux religions, ni deux vérités opposées, l'une pour les savants et l'autre pour les ignorants, l'une pour les théologiens et l'autre pour les laïcs, nous venons faire un effort pour réveiller les fidèles, et même la plupart de leurs conducteurs, sur l'hérésie fondamentale qui se glisse, à la fois avec audace et avec dissimulation, au moyen de la nouvelle école dans les établissements destinés à former nos prédicateurs, puis, par eux, dans nos églises. Je dénonce donc à ces églises, comme une apostasie réelle ou pur *déisme*, dans le sens le plus simple de ce mot, le système professé par la *Revue de Strasbourg*, système qu'on désigne plus généralement sous le nom de Rationalisme. J'insiste même sur le mot apostasie, parce que les nuances scientifiques qu'on peut établir entre les divers systèmes opposés à l'évangile sont sans aucune importance. D'après l'évangile, « celui qui ne croit pas au Fils », et à bien plus forte raison celui qui, ayant pu le connaître, le rejette comme sauveur, cet homme « n'a pas la vie, mais la colère de Dieu repose » sur lui. » Et cette déclaration, qui ne mentionne que Jésus, concerne également ceux qui rejettent la doctrine de ses apôtres, puisque Jésus a dit à ces derniers : « qui vous rejette me rejette. »

La preuve de tout ce que j'avance ici n'est que trop

facile à donner : voici, en fait de doctrine, où en est l'école qui nous occupe. Je ne mentionnerai qu'un petit nombre de ses principes, qui décident de tout le reste : trois ou quatre citations suffiront amplement :

Cette école rejette ouvertement l'autorité de l'Écriture.

Elle fonde ce rejet, soit sur le fait prétendu qu'un nombre plus ou moins grand de nos livres saints ou de fragments de ces livres manquent d'authenticité, — soit sur ce que ceux même des livres ou fragments de livres qui sont authentiques sont sujets à erreur, et contiennent effectivement des erreurs, non-seulement dans de petits détails historiques mais dans l'enseignement dogmatique ; et que, même quand ils ne se trompent pas, les écrivains sacrés ne nous donnent, sous le rapport du dogme, que leur manière de voir personnelle, non une révélation venant de Dieu par voie surnaturelle.

Ces théologiens ont substitué à l'autorité de l'Écriture une manière d'utiliser la bible qu'ils appellent le principe de l'*assimilation*. Ils entendent par là qu'un lecteur de la bible n'est tenu de recevoir pour divin, dans ce livre, comme dans tout autre, que *ce qui lui va*, ce qui convient à son cœur, à son intelligence, en un mot, ce qu'il comprend nettement et *ce qu'il trouve bon*.

On conçoit que ces deux premiers principes, et même le premier à lui seul, une fois admis, nous sommes incrédules ; incrédules, dis-je, même en croyant encore une partie des Écritures ; car, ne croire un livre ou une personne que lors que, ce qu'ils nous disent nous l'aurions trouvé sans eux et de nous mêmes, fût-ce peut-être un peu plus tard, ce n'est évidemment pas croire ce livre ou cette personne. J'en dis autant du cas où nous ne croirions à leurs divers enseignements qu'après les avoir contrôlés un à un, chacun à part et en détail.

Or, il suffirait de ces premières observations pour prouver à ceux qui en auraient besoin que l'école représentée par la *Revue de Strasbourg* est, comme je l'ai dit d'entrée, une école complètement incrédule. Mais puisqu'on a tant de peine à comprendre que des hommes qui rejettent l'autorité des Écritures ont abandonné la foi chrétienne tout entière, il faut entrer dans quelques détails de plus. Et nous commencerons par un point qui devrait, hélas ! aux yeux de tous, à lui seul aussi, entraîner tout le reste : cette école *ne croit plus à la rédemption !*.... Elle le dit même ouvertement. Dès ses premiers pas, celui qui a le malheur d'être le chef de cette école a rejeté d'emblée ce qu'il appelait ce *point de vue* de saint Paul, qui nous représente la mort de Jésus sur la croix comme un sacrifice expiatoire. Quand on lui a rappelé que la même doctrine est prêchée par tous ceux des apôtres qui ont donné quelque développement aux idées dogmatiques ; que saint Pierre et saint Jean, aussi bien que saint Paul, nous enseignent en divers endroits que nous avons été « rachetés *par le sang de* » *Jésus-Christ* », que « *le sang de Christ* nous purifie de » tout péché », et cent autres déclarations du même genre ; il a reconnu que ces apôtres en effet ont enseigné cette doctrine ; mais il ne l'a pas plus acceptée pour cela ; il a répondu avec son effrayante franchise et de son ton pensif, que ces apôtres ont en effet, sur ce sujet, *quelques expressions singulières !* Voilà ce qu'il m'a dit à moi-même...

Quelques expressions singulières !... Église de Dieu ! martyrs de tous les siècles, chrétiens de tous les lieux, missionnaires de tous les temps, fidèles de toutes les communions, qui, tous, n'avez voulu savoir avec le plus grand des apôtres autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ *crucifié*, — voilà ce que pensent de votre foi,

aujourd'hui, quelques rédacteurs d'un journal, quelques ministres nouvellement sortis de l'école, qui prétendent conduire l'église et instruire vos enfants ! Quand nous communions en souvenir « du corps de Jésus-Christ » rompu pour nous, et de son sang répandu pour nos » péchés », ce n'est plus pour célébrer la mort de la grande victime que nous le faisons, cette mort à laquelle tous les rachetés dans le ciel et sur la terre attribuent leur salut éternel ; — non ; c'est par suite de *quelques expressions singulières* des apôtres !...

Protestants, voilà la doctrine qui vise à envahir vos chaires, si vous n'y mettez ordre vous-mêmes ! Au moment où expirait un rationalisme ignorant et caduque, qui ne vivait que sur l'idée bannale de la liberté d'examen, ou sur quelques noms dérisoires donnés à l'évangile, en voici un nouveau, plus savant sans doute, mais qui n'est savant que pour détruire et pour trouver des fêtus dans l'écorce de l'évangile ; savant sur des folio et des verso, sur des points et des virgules, sur des paragraphes qui manquent ou qui sont de trop ; philosophe, mais philosophe dans un élément sans amour et sans vie, où il rampe avec les incrédules de tous les siècles. Né d'un sentiment de fureur contre une exagération, il persiste, comme un homme ivre, dans sa fureur après avoir renversé l'erreur qu'il voulait combattre ; il met bas tout ce qu'il trouve sur son chemin ; et semblable à une comète sortie de son orbite, il court dans l'espace sans plus savoir où il s'arrêtera !...

Ainsi donc la *Revue de Strasbourg* et ses docteurs repoussent la doctrine de la Rédemption, et, par là encore, le christianisme tout entier. Paul, avons nous dit, ne voulait savoir autre chose que Christ et Christ crucifié, c'est-à-dire un Sauveur qui nous a *acquis* le pardon de nos péchés par sa mort ; eux ne veulent plus connaître

qu'un Christ qui est venu nous *apporter* (c'est leur expression favorite) *nous apporter* ce pardon. Pour le chrétien, Jésus est un sauveur ; pour ces docteurs c'est un messager, et même, ils nous l'ont dit, un messager dont, au besoin, on aurait pu se passer !

Après tout cela il semblerait superflu de donner une preuve de plus de l'incrédulité du nouveau rationalisme. Mais, à raison de cet aveuglement des croyants eux-mêmes dont j'ai déjà parlé, et puisqu'on a tant de peine à voir l'incrédulité de cette école sous les quelques réticences et sous les termes équivoques dont elle s'enveloppe quand on la serre de près, il faut insister encore un moment sur ses négations.

Déjà, dès les premiers mois du journal qui nous occupe, on avait pu remarquer un empressement d'incrédulité qui portait ce journal à énoncer les conclusions qui couvaient dans son cœur, avant même d'avoir pris le temps de les motiver ; et comme un psalmiste, plein du besoin de louer le Seigneur, disait : « Mon cœur *déborde* d'un excellent discours » (ou, selon l'expression plus énergique de la vulgate « *eructavit* cor meum »), l'écrivain de Strasbourg ne pouvait non plus attendre d'avoir fait ses preuves, pour nous dire dès son premier volume, sans argumenter et par simple voie d'assertion :

« J'avoue franchement ne pouvoir ni *comprendre* ni » *admettre* l'histoire de la garde placée au sépulcre (v. » S. Matth.). La résurrection des saints au moment de la » mort de Jésus-Christ me *semble* apocryphe : le miracle, » complètement *inutile* du stater ne *me paraît* ni *vrai-* » *semblable* ni *digne de Christ :* la visite des mages, la » fuite en Égypte, sont *à mes yeux* des mythes (des » contes). *Je ne puis dire ici pourquoi,...* jusqu'à ce que, » dans un prochain travail, j'aie exposé les critères du » mythe » (c'est-à-dire du conte ou de la fable) ! (p. 340)

De même ce n'est pas sans surprise qu'on vit, dès son éclat, l'écrivain de Genève, d'ailleurs bien autrement onctueux que celui de Strasbourg, déclarer que « *toute l'eschatologie était à refaire* », ce qui signifie, lecteur qui ne savez peut-être pas le grec, qu'il s'agissait d'imaginer toute une nouvelle théologie quant *aux* « *dernières choses* », c'est-à-dire quant aux temps qui précéderont le jugement final, s'il y en a un, quant à ce jugement lui-même, et quant à ce qui le suivra dans l'éternité!..

Voilà, chrétiens, voilà, encore une fois, les gens qui se donnent pour nos guides et nos flambeaux, pour conducteurs de nos églises, ou pour instituteurs de nos enfants! Avant même de rien prouver ils vous donnent leur sentiment: c'est leur *Je* et leur *Moi* qui sera notre autorité: « Je ne comprends, ni par conséquent n'admets: il me » semble: il me paraît: à mes yeux; etc. » c'est-à-dire, je n'y tiens plus: j'ai besoin de dire d'entrée que je ne crois plus et ne reçois plus que ce qu'il me semble bon de croire!...

Ne manquons pas de remarquer en passant, dans l'un des mots cités plus haut, un doute jeté sur le grand fait de la résurrection de notre Sauveur, ou du moins sur l'une des circonstances qui contribuent le plus à l'établir. Ce mot était sans doute une pierre d'attente. Mais on a précisé avec le temps: voici qui est plus net; voici un autre article de foi de nos théologiens:

Ils rejettent le fait de *la naissance miraculeuse de Jésus-Christ*. On a vu tel d'entre eux obligé de renoncer à un poste de pasteur parce qu'il retranchait du symbole des apôtres, dans le culte public, les mots « *conçu du Saint-Esprit* »! Au premier coup-d'œil la chose peut sembler n'être qu'un détail qui, malgré sa gravité, ne touche pas nécessairement à la dogmatique. Mais, en y réfléchissant de plus près, et en remarquant après coup

à quel point d'incrédulité en viennent toujours les rationalistes, on comprend aisément qu'il convient à l'ensemble de leurs vues que Jésus-Christ soit un homme comme les autres ; et que, puisque tous les autre miracles tombent, celui-ci tombe avec. Jésus n'est plus Fils unique de Dieu ; c'est le fils aîné de Joseph aussi bien que de Marie.

Voilà la foi des prétendus chrétiens de la *Revue de Strasbourg*.

Terminons ce triste catalogue de négations, qui, dans les points que j'ai touchés, exprime aussi bien les vues des encyclopédistes que celles du rationalisme, par un dernier trait de la théologie que professent les écrivains de la *Revue de Strasbourg*.

Non seulement ils ne croient plus à la divinité de notre Sauveur, mais ils ne croient *pas même au caractère surnaturel de sa mission* et de sa révélation. Voici ce qu'a écrit la même plume qui faisait déjà la profession de doutes citée plus haut :

« Je mets les choses au pire. Je suppose qu'à la suite » de recherches impartiales *le caractère du Seigneur* » paraisse *entaché de quelque défaut moral,* comme c'est » le cas pour Pierre à Antioche, pour Paul dans certains » moments de sa vie... Certes chaque chrétien sentirait » ce vide affreux qu'on éprouve en perdant soudainement la confiance de l'*ami du cœur*. L'humanité semblerait orpheline, dépouillée de sa couronne ; elle se » croirait chassée du ciel : un deuil immense traverserait » la terre. MAIS LA FOI RESTERAIT, LA FOI AU PÈRE CÉLESTE, » LA VIE EN DIEU. » (Revue, t. VII, p. 242.)

Puis un peu plus loin : « La vie de Jésus, sa mort, ses » discours, ses actes, tout en lui CORRESPOND à l'*image de* » *Dieu en nous*. Mais *il ne la rend pas* (cette image) *plus* » *certaine ; il ne lui communique même aucun élément*

» *nouveau ;* il la fait seulement parler plus distincte-
» ment », etc.

J'avoue qu'après de pareilles citations je ne suis plus en état d'éclairer ceux qui veulent encore voir du christianisme dans la doctrine de la Revue, ou des chrétiens dans ceux qui l'accueillent ! Ces hommes ont pu être chrétiens ; ils peuvent le redevenir par le remords et l'humiliation ; mais s'ils le sont actuellement, je ne sais plus ce que c'est que le christianisme, et bien d'autres non plus.

Du reste, quand on croit que le christianisme peut exister sans le Christ, ou avec une tache morale dans son caractère, la tirade sur « le deuil de l'univers, et l'humanité dépouillée de sa couronne » n'est à mon avis qu'une politesse assez peu décente envers celui qu'adorent les Anges et qui nous a rachetés par son sang ; c'est, je dois le dire, une déclamation qui me paraît peu conforme à cette sincérité dont les rationalistes font tant de bruit ; et je ne crois pas, pour ma part, que dans le cas supposé, l'auteur de l'article ci-dessus achetât pour un sou de crêpe !....

Oh ! aveuglement de quiconque se prétend orthodoxe et voit encore dans de pareils hommes des frères, ou les prône dans l'occasion comme des lumières de l'Église !...

CHAPITRE II.

—

Sur les réticences et les équivoques de cette école.

Je désire maintenant expliquer comment il se fait que, pour un si grand nombre de personnes, l'incrédulité si déclarée qui nous occupe soit encore une incrédulité cachée ; comment une école peut, tout à la fois, comme le fait celle-ci, s'introduire avec une franchise qui, par moments, a quelque chose de grossier (comme par exemple ce qui concerne la naissance naturelle de Jésus), et dans d'autres moments se cacher derrière des réticences qui, sans être précisément de l'hypocrisie, en ont un peu l'apparence.

Ce fait s'explique par la diversité des circonstances ou des caractères de ceux qui professent cette doctrine.

Chez les uns il y a contradiction entre une piété précédente et leurs convictions actuelles. Leur cœur a des dispositions et des habitudes chrétiennes, tandis que la critique dont ils sont préoccupés leur enlève la foi, qui seule produit et maintient ces dispositions. C'est très-particulièrement le cas du chef de cette école : je ne puis éviter d'en dire quelques mots ; car ces mots renferment seuls la clé des contradictions qui nous occupent. D'un avis unanime, c'est non-seulement un homme d'un caractère chrétien et modeste dans ses rapports avec ses

semblables; mais il a été longtemps pieux; il l'est peut-être encore, autant qu'on peut l'être étant déiste. Quelque brusque qu'ait été son éclat, il était encore orthodoxe au moment où il fit cet éclat; on en a pour preuve plusieurs lettres qu'il écrivit à cette époque; et pour ma part, j'en reçus la déclaration dans un entretien personnel que j'eus avec lui au même moment. Sans entrer dans la question de l'inspiration des Écritures, qui fut le point de départ de tout ce mouvement, je lui demandais si ses nouvelles vues sur ce point diminuaient chez lui la foi aux doctrines communément appelées orthodoxes. — « *Au contraire*, me dit-il; *elles ne font que la fortifier.* » — Évidemment il se faisait illusion à cet égard. Or, c'est cela même qui lui a permis de tromper toute l'église, et surtout les jeunes théologiens qui se sont fiés à sa parole; car il a bien réellement trompé l'église; il lui a caché l'abîme dans laquelle il entraînait ceux qui voulaient le suivre; et, pour parler avec l'écriture, *c'est couvertement* qu'il a introduit ses malheureuses doctrines; il semble que l'hérésie soit condamnée d'avance et comme nécessairement, à ne s'introduire que de cette manière subreptice! Mais, on le voit aussi, s'il a trompé les autres, c'est qu'il s'est trompé lui-même le premier; et cela parce qu'il a été trompé par « celui qui est *menteur* dès le commencement. »

Puis ce jeu fatal a continué, chez lui comme chez tous ceux qui, après avoir reçu primitivement les impressions pieuses qu'on ne reçoit que par la foi à l'évangile, ont suivi ce docteur dans sa marche. Ils ont apporté sur le terrain glacial où ils dissèquent l'évangile, leur cœur encore chaud de leur foi précédente; et, par une ingratitude dont ils ne se sont pas rendu compte, ils se sont tranquillisés dans la guerre qu'ils font à la foi chrétienne

en sentant chez eux des restes de cette même foi qu'ils travaillent à ruiner. Mais hélas ! si une fleur coupée de dessus sa tige conserve encore pendant quelques heures sa fraîcheur et son parfum, elle n'en est pas moins coupée, et détachée de la source qui lui transmettait la vie ! La seule chose qui nous console ici, c'est que dans le langage de l'évangile nous sommes comparés, non à des fleurs enlevées de dessus leur tige, mais à des sarments qui, après avoir été détachés du cep, *peuvent être entés de nouveau.* Que ce soit notre vœu pour ceux de nos frères qui sont tombés dans le doute ou dans l'apostasie ! Et « *qu'ils ne soient pas* comme un rameau stérile qui détaché du tronc doit périr desséché ! »

On peut l'espérer de ceux-là : car Dieu est puissant pour les enter de nouveau. (Rom. 2, 23).

L'ami qui nous occupe sent peut-être tout cela lui-même ; et il est probable que son cœur se glace plus d'une fois d'une secrète terreur quand il mesure des yeux l'effroyable chemin qu'il a fait et qu'il a fait faire à d'autres ; quand il voit qu'il n'a d'applaudissements que de ceux qui ont passé leur vie à combattre l'évangile, que de gens qui nient l'efficace de la prière et qui voudraient donner pour *lien* à nos églises le mépris de la foi !... Je me rappellerai toujours l'air pensif avec lequel il me répondit, quand je lui disais un jour « qu'au bas » de la pente qu'il descendait il trouverait l'*anéantisse-* » *ment du christianisme ?* » « Vous croyez ? » me dit-il ! Il était loin d'y être indifférent. Mais son malheur est d'avoir un respect, bien déraisonnable, pour la raison humaine.

C'est ce respect si déplacé qui explique en particulier le calme singulier qu'il apporte à la discussion. Il respecte la raison en autrui comme en lui-même. Mais ce même respect le rend inflexible et insensible à tout ce qui se

trouve sur le chemin de sa logique. Ni parenté, ni amitié, ni religion, ni antique foi, ni autorité, rien ne lui fait; c'est un entraînement mécanique! Vous aurez vu peut-être, dans de grandes forges, ces ciseaux gigantesques destinés à couper des barres de fer? L'une des branches est fixe; l'autre, mue par les mêmes rouages qui font mouvoir les plus pesants marteaux, monte et descend, remonte et redescend pendant tout le jour, soit qu'on place ou non quelque chose entre ses branches. Pour ces ciseaux, quoi qu'il arrive, le mouvement est inexorable. Mettez-y une plume, mettez-y la main, mettez-y un homme, mettez-y une barre de fer, n'y mettez rien... N'importe, ils n'en font pas plus, ils n'en font pas moins; ils coupent, coupent ce qui se présente; tant pis pour ce qui est sur leur chemin. Telle est la logique de l'homme, d'ailleurs si aimable et si doux dont nous parlons: telle est la cause des contradictions qu'il présente. « Quelles raisons avez-vous, lui disais-je » un jour, de croire à l'évangile? » Il resta pensif un moment; puis il me répondit: « *Je ne puis faire autre-* » *ment!....* » Quelle banqueroute de la logique! Son cœur voudrait croire, sa raison l'en empêche!

Or voilà, pour ne plus parler d'un homme seul, voilà ce qui nous explique comment, à son exemple, quelques-uns des docteurs ou des disciples de la Revue de Strasbourg sont tout à la fois incrédules déclarés et incrédules cachés, à la fois sincères et dissimulés. Il y a chez eux le combat que je viens de décrire, entre une science dont ils ne voient pas l'erreur, et une foi dont ils ont connu la beauté; ils tâchent d'arranger ce conflit en admettant que la foi, qui reçoit l'évangile, et la science, qui le rejette, peuvent vivre ensemble. Ce genre de bigarrure se trouve chez plusieurs jeunes gens de notre époque comme chez leur chef: caractère pieux raison

incrédule ; position fausse. Admettre que la foi et la science peuvent vivre ensemble tout en se contredisant, c'est insoutenable : cette bigamie ne pourra durer longtemps.

D'autres n'ont pas des raisons aussi honorables pour se dire chrétiens et pour cacher leur incrédulité. Ils n'ont jamais su ce que c'était que conversion ; mais un sentiment confus leur reproche le rôle qu'ils jouent dans l'Église ; peut-être aussi craignent-ils le jugement des hommes, ou même le discrédit qu'une réputation de faux docteur leur vaudrait auprès des hommes qui professent l'évangile, et dont ils craindraient le blâme. Je ne vois pas comment expliquer autrement le refus frappant que font quelques hommes, d'ailleurs sincères, de dire nettement quelle est leur foi. On leur demande « s'ils croient, oui ou non, à la divinité de Christ ? » C'est, vous diront-ils, un sujet trop obscur pour que je puisse m'expliquer là-dessus. — « S'ils croient à la rédemption ? » — Peut-être pas dans le même sens que vous. — « En quel sens ? » — Je ne puis, dans une simple conversation, improviser la réponse à une question aussi grave. — « S'ils admettent, oui ou non, cette multitude de passages des Écritures qui nous annoncent « que le salut est acquis au croyant par le sang de Christ, que Jésus est venu mourir pour nos péchés, lui juste pour les injustes, que nous avons été rachetés par son précieux sang, que ce sang nous purifie de tout péché et qu'il nous lave de nos iniquités », en un mot que c'est par la mort du Sauveur, et vraiment par cette mort que nous avons été réconciliés avec Dieu : ce sont, vous diront-ils, des expressions figurées.

Puis, quand les tergiversations ne réussissent pas, et si vous les pressez, ils vous refuseront nettement le droit de les questionner sur leur foi et de leur en demander compte. Singulière idée pourtant ! Vous voulez faire

partie d'une association religieuse, instruire le peuple ou élever nos enfants, et vous prétendez qu'on n'a pas le droit de s'enquérir de votre foi?... Je prétends au contraire que, pour tout ce qui est important, on a le droit de le faire, jusque dans les moindres détails ! Oh ! que le chrétien, ou même l'incrédule complètement sincère fait moins de façons pour dire ce qu'il croit ou ce qu'il ne croit pas ! Et comme il obéit mieux à ce commandement de l'Écriture : « Soyez *toujours* prêts à répondre avec » douceur et avec respect à *chacun* qui vous demande » raison de l'espérance qui est en vous ; ayant une *bonne* » *conscience,* etc. (I Pierre, 3, 15)!

Du reste c'est un fait remarquable que ce défaut de franchise et de droiture puisse se rencontrer chez des hommes qui possèdent d'ailleurs ces qualités à un certain degré. Cela provient de ce que chaque vertu a sa contrefaçon ; et qu'il faut savoir distinguer entre la franchise réelle, qui nous expose à des sacrifices et qui provient d'une conscience pure et sincère, et cette franchise presque involontaire à laquelle peut nous pousser la simple aversion pour l'évangile. Cette sorte de franchise-là n'exclut nullement la dissimulation sur d'autres points: Voltaire, qui était ouvertement incrédule, sut bien se montrer hypocrite en dédiant une de ses pièces de théâtre à Clément XIV.

Ah ! ce sujet-là est profondément triste ! Et il reporte douloureusement le chrétien affermi à ces mots terribles de Jésus-Christ : « Gardez-vous des faux prophètes : ils » viennent à vous en habits de brebis ; mais au dedans » ce sont des loups ravissants » !...

Je sais que les faux docteurs essaient d'invoquer en leur faveur les mots que Jésus ajoute immédiatement après... « vous les connaîtrez à leurs fruits. » Mais il y a fruits et fruits ; les pharisiens aussi avaient toute l'appa-

rence de porter de beaux fruits ; les pharisiens aussi étaient austères ; ils allaient au temple aussi ; ils priaient aussi ; mais ils étaient, pour les anathèmes de Christ, une classe toute privilégiée !... C'est pourquoi saint Paul nous dit, à nous qui admettons son autorité : « si quelqu'un vous apporte un autre évangile que celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème ! »

D'ailleurs, dirai-je encore aux hommes qui repoussent la rédemption, où sont donc vos œuvres si admirables ? Où est votre zèle à prêcher l'évangile ? Quelle évangile prêchez-vous ? Quelle nouvelle ? Quelle bonne nouvelle ? Où sont vos missionnaires ? Où sont vos martyrs ? Où sont vos églises, j'entends des églises fondées par vous et sur vos doctrines ? Qu'allez-vous dire aux malades ? aux prisonniers ? aux mourants ?... Leur coudre, au bout d'un discours glacial de morale philosophique, la phrase « *par notre Seigneur Jésus-Christ* , » à laquelle vous ne mettez aucun sens ! Oh ! je ne conçois pas sans un sentiment inexprimable d'indignation que des hommes qui rejettent la naissance miraculeuse de notre Sauveur et sa mort expiatoire aient l'audace de prétendre « se rattacher dans leur enseignement religieux aux nobles traditions de l'Église réformée !... » Tout cela est sombre ! Et fussé-je seul à le dire, au milieu de cette génération qui ne sait jamais dire la vérité qu'à demi, je le dirai : de pareilles prétentions sont d'une indigne fausseté ! Les traditions de notre Église réformée ? les traditions de nos deux mille églises étaient de destituer sur le champ tout pasteur, et de dégrader tout ministre qui eût professé vos principes !... Il faut qu'une église soit profondément déchue pour se laisser outrager par des dérisions de ce genre !

Puis après tout cela on vient encore nous remplir les oreilles des mots de sincérité, de franchise, de droiture,

de conscience et de conscience chrétienne !... La conscience vraiment chrétienne, la seule vraie, portera toujours celui qui ne croit pas à l'évangile, à le repousser honnêtement, et à se retirer d'une église qui ne subsiste que par ce qu'elle est censée le professer ! Et puis, où prenez-vous votre conscience *chrétienne* puisque vous la faites antérieure à la foi chrétienne et juge de cette foi ?

Je dirai encore, à propos de ces mots de *conscience* et de *science*, qu'on retrouve toujours sur les lèvres des rationalistes, que ces hommes oublient — je le dis sans faire un vain jeu de mots, — oublient complètement leur *inscience ;* par où je n'entends pas leur ignorance dans la critique sacrée, bien s'en faut, mais l'ignorance où ils sont des pièges de Satan, et de l'orgueil de la science en particulier, de cet orgueil qui *à leur insu* — voilà ce que j'appelle leur inscience, — les a conduits et les tient où ils en sont venus !

Il y a une troisième classe de rationalistes dissimulés ; ce sont ceux qui ont le malheureux talent, si toutefois c'en est un, de professer à la fois ou tour à tour les deux doctrines opposées, l'évangile et sa négation. Qu'on ne dise pas que la chose est impossible ; elle est. Sans doute celui qui occupe cette position penche inévitablement d'un côté ou de l'autre ; et je crains bien que ce ne soit du mauvais ; mais c'est pourtant un fait qu'il y a des hommes dans le cas que je décris. Leur système avoué, quand on les presse, est le même que nous avons déjà trouvé dans les deux classes précédentes, c'est que la science et la foi ont leur domaine distinct ; que la foi en Jésus peut parfaitement subsister avec l'incrédulité sur beaucoup de détails qui le concernent, et entre autres sur l'autorité des Écritures ; et qu'ainsi les savants, les théologiens de profession, peuvent avoir tout un ordre de doutes importants, qu'ils ne communiquent pas au reste

des chrétiens, et en même temps entretenir ceux-ci, avec éloquence et avec onction, de dogmes et d'histoires qu'ils rejettent en leur qualité de théologiens comme des erreurs ou des superstitions.

On aurait peine à croire qu'il existât un pareil système, si des faits matériels, si des conversations ou des écrits sans équivoque n'attestaient la chose. « Pourrez-vous » jamais (disais-je à l'un de ces docteurs) avec vos prin- » cipes, composer un cantique qui ait quelque onction, » quelque chose qui ressemble au fameux « *Chef couvert* » *de blessures,* » (O Haupt voll Blut und Wunden, etc.)? « Oh ! oui, me dit-il ; l'*élément lyrique* admet des choses de ce gence... » C'est-à-dire qu'on peut, selon ces mes- sieurs, exprimer en vers l'idée d'expiation qu'on rejette en prose comme un préjugé judaïque !... Tel homme que les deux partis revendiqueront également comme leur gloire et leur appui s'élèvera avec impatience contre l'idée d'expiation, qui fait tout l'évangile, rejettera comme une *absurdité* l'idée que la mort d'un innocent puisse devenir la justice d'un coupable, et soit une rançon pour les péchés d'autrui, — puis vous déclarera ensuite que lors- qu'on prêche aux masses, aux simples fidèles, on peut, on doit même parler en ce dernier sens !... Cela, je l'ai entendu, et devant témoins.

Mais nous n'avons certes pas besoin de citer des con- versations particulières, pour prouver qu'il y a des théo- logiens qui tour à tour prêchent et nient l'évangile : j'en donnerai pour exemple, comme j'en ai parfaitement le droit, une publication bien connue, qui servira d'autant mieux mon dessein qu'elle a été tenue pour très-édifiante par des personnes à la fois pieuses et fort sensées. Un sermon, précédé et suivi d'un vacarme de journaux des nuances les plus opposées, et qui en particulier a été prôné comme orthodoxe, s'exprime en ces termes lors-

que l'orateur en vient à définir ce que c'est que le Saint-Esprit :

« Le Saint-Esprit ! Ne croyez pas qu'à *ce grave propos* je songe *à faire* » *de la théologie ;* que je veuille vous parler de la *personne* du Saint- » Esprit *et* de sa place dans la sainte trinité, *et* de son unité d'essence *et* » de sa différence de relation avec le Fils et le Père.... »

Et pourquoi pas, m'écrierai-je de mon côté ? Que signifie, en chaire ou ailleurs, cette expression méprisante « *faire de la théologie ?* » Si c'est de la mauvaise théologie que vous voulez parler, pourquoi ne pas le dire ? Et qui s'attend d'ailleurs à ce que vous en fassiez de mauvaise ? Est-ce de la bonne ? Mais théologie signifie science, étude de Dieu et de ses révélations ; et vous voulez prêcher sans faire de la théologie ? Autant dire qu'on parlerait du mouvement des astres sans faire de l'astronomie ; de philosophie sans faire de la philosophie ! Où en sommes-nous donc venus si des chrétiens, et des champions vigoureux de la saine doctrine, se prosternent devant de tels docteurs comme devant des lumières de l'Église ! Et cela s'est vu !

« Ne croyez pas qu'à ce grave propos je songe à vous parler de la » personne du Saint-Esprit.... »

Et de qui voulez-vous donc parler ?...

« *Et* de sa place dans la Sainte Trinité, *et* de son *unité* d'essence et de » sa *différence de relation* avec le Fils et le Père ?... »

Que signifient ces *et* qui ont l'air de mépriser toutes les questions qu'ils amènent ? Sans doute si nous disons sur ces sujets plus que l'Écriture n'enseigne, nous avons tort ; mais nous avons tort aussi si nous en disons moins. Est-ce que notre Sauveur ne faisait pas de la théologie, lorsque la veille de sa mort il disait à ses disciples :

» Je *prierai le Père,* et il vous donnera *un autre* Défen-
» seur (1),... l'Esprit de vérité que le monde ne peut
» recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît
» pas (Jean, 14, 16). — Ce Défenseur, le Saint-Esprit,
» *que le Père enverra* en mon nom, vous enseignera
» toutes choses, et vous rappellera toutes les choses
» que je vous ai dites (ib. ỳ 26); — je vous l'enverrai de
» la part du Père, cet Esprit de vérité qui vient du Père;
» et il rendra témoignage de moi (15, 26). Si je ne m'en
» allais, le Saint-Esprit ne viendrait pas sur vous; mais
» je vous l'enverrai; et il convaincra le monde qu'il y a
» du péché, qu'il y a une justice, qu'il y a un jugement.
» (16, 7.) »

Est-ce que tout cela ne nous parle pas des *relations* du Saint-Esprit avec le Fils et avec le Père? Est-ce que tout cela n'est pas de la théologie?

Et quand les apôtres nous disent en cent manières que le Saint-Esprit appartient d'une manière et dans une mesure toute particulière à la nouvelle alliance, qu'il survient dans l'âme de celui qui croit en Jésus, et de celui-là seulement, et qu'il est accompagné de dons et de pouvoirs extraordinaires, — en tout cela, comme dans tout le reste de leurs enseignements, ne font-ils pas *de la théologie?...*

Je sais bien que les hommes ont trouvé moyen de pousser cette science divine dans la voie aride de la scolastique. Mais est-ce une raison de ne plus s'en occuper du tout? Parce que quelques-uns ont cherché la pierre philosophale, ne ferez-vous plus de chimie? ou plus de mathématiques parce qu'on a cherché la quadrature du

(1) C'est ainsi qu'il faut traduire le mot qu'on a habituellement rendu par Consolateur. C'est le même que nos traducteurs ont été unanimes à traduire par *avocat* dans d'autres endroits (I Jean, 2, 1). De Wette, Meyer et autres ont *Beystand*.

cercle? Que ferez-vous donc en religion si vous ne voulez *faire* de la théologie?

Et puis, que sera selon vous le Saint-Esprit?... D'après l'Écriture, c'est à la fois Dieu même, et l'action de Dieu en nous, un être et un effet, si positifs l'un et l'autre, si peu une affaire vulgaire de simple bon sens, que cette manifestation de Dieu ne devait avoir lieu qu'après l'ascension de Jésus, puis qu'un évangéliste va jusqu'à dire qu'avant la mort de Jésus le *Saint-Esprit n'était pas* même encore (Jean, 7, 39). Or, que mettez-vous à sa place? Sous prétexte que toute bonne pensée peut être attribuée à Dieu, on nous dit que :

« Toutes les fois qu'il nous survient, dans la jeunesse ou dans la vieillesse, quelque *réverie* sur l'instabilité de la vie ou sur la vanité de ses joies, ou quelque *pensée sérieuse*, nous avons le Saint-Esprit! que toute lettre écrite, toute parole prononcée *dans un bon esprit* vient pour cela *du Saint-Esprit....* »

Ainsi tout joyeux vivant qui aura un revolin de bonne humeur ou un accès de bienfaisance, tout bon patriote qui se dévouera au bien public, tout poète en train de faire un peu de piété poétique, aura en ce moment le Saint-Esprit? C'est méconnaître étrangement la distinction entre les vertus de l'homme naturel et celles qui ne viennent qu'après la régénération! Certes, avec une pareille doctrine on ne vous accusera pas de trop de profondeur, en effet! et vous aurez bien tenu votre parole « de ne pas faire de la théologie »! Mais qu'aurez-vous fait alors? De la vérité? Aurez-vous parlé comme ministre de l'Évangile? Je m'en rapporte au jugement de tout homme qui croit aux Écritures; et surtout au jugement de Dieu.

Cette guerre qu'on fait à la théologie évangélique et précise se continue sous d'autres formes. Partant toujours des abus qui ont eu lieu dans le sens de la précision; on

attaquera toute idée d'une profession de foi quelconque ; on nous dira que c'est le diable, ou peut-être le *méchant esprit... de l'homme* qui :

« couche les vérités divines comme des momies dans le *musée* de ses » *articles de foi,....* »

respectueuse expression, pour le dire en passant, dans la bouche de gens qui appartiennent à une église dont la profession de foi est en pleine vigueur !

Ou bien on nous dira encore que c'est ce malin esprit, — bien peu malin quelquefois, — qui,

« orthodoxe ou hétérodoxe (qu'importe, n'est-ce pas ?) emprisonne les » choses saintes dans ses arides *formules*, ou les salit de ses insipides » plaisanteries... »

Nous voilà en belle compagnie, avec Voltaire et Gibbon, nous, chrétiens, qui pensons que l'évangile a un sens précis, et qui voulons une profession de foi fidèle et sans équivoque !

A propos de formules, ce terme favori du jour, remarquons le pauvre sort des expressions qu'enfante le déisme à quelques années de distance. Vous souvient-il qu'il y a dix ou vingt ans on parlait sans-cesse de méthodisme ? Nous savons ce que le mot voulait signifier. Qu'est-il devenu, ce vieux mot? C'est à peine s'il est tombé sous le dédain ; il est mort tout seul, de sa pauvre mort ; ou s'il vit encore dans quelque coin, c'est chez quelques esprits attardés ; comme on ne trouve plus la philosophie de Voltaire que chez quelques soldats, ou dans quelques cafés de province. Cependant que faire, puisqu'on ne veut plus la foi? Comment la stigmatiser ? — Que faire? On l'appellera « *théologie* » tout court ; ou, mieux encore, « *la vieille théologie ;* » et toute expression de ses dogmes sera une « *formule...* » « Nous attendons l'heu- » reux génie » qui trouvera la formule convenable aux

progrès de la science, aux lumières du jour, et... au nouveau christianisme...

Voilà, fidèles de l'église protestante, voilà, chrétiens, de quoi l'on prétend vous nourrir ! On ne veut vous dire clairement ni ce qu'on croit, ni ce qu'on ne croit pas : car cela s'appellerait une formule !.... Mais de nos jours les choses marchent rapidement ; elles croissent pour ainsi dire en serre chaude ; et comme elles viennent vîte elles s'en vont vîte pareillement. Dans peu d'années, nous pouvons l'espérer, tout le monde aura ouvert les yeux sur ces mots vides de sens, sur ces puérilités philosophiques qui tentent de se substituer au majestueux et saint évangile de Jésus et de ses apôtres !

Cependant voilà la crise où en sont momentanément nos églises ; et il en résulte entre autres une conséquence sur laquelle il importe d'ouvrir les yeux.

Quel spectacle pénible ne présentent pas, de plus en plus souvent, tant de jeunes gens qui, après avoir achevé leurs études, après s'être donné beaucoup de peine, et avoir souvent causé à leurs parents bien des sacrifices, trompent ensuite les plus douces espérances de ceux-ci, et, arrivés au but, refusent tout-à-coup, ou renvoient d'entrer dans le ministère pour lequel ils s'étaient préparés, parce qu'ils ne savent plus à quoi s'en tenir sur leur foi ! Puis, quel autre spectacle plus pénible encore présentent quelque temps après, sans que la foi soit encore revenue, ces consécrations retardées, qu'on va souvent chercher au loin parce que des chrétiens affermis qu'on a tout près de soi refuseraient d'y prendre part !

Hélas ! et quels peuvent être les motifs d'une pareille recherche? Sans doute je sais qu'il faut être compatissant avec les misères humaines ; qu'une conscience, même honnête, se laisse facilement séduire ; et que nous pouvons en venir à nous persuader, dans l'occasion, que tel

acte dont le mobile véritable est intéressé, est dû à quelque motif d'une nature plus élevée. Je ne veux pas être trop sévère. Mais, après tout, ce changement de conduite, quand il n'y a pas eu changement de vues, reste justement suspect, et pourra un jour paraître tel, avec la grâce de Dieu, à la conscience de ceux-là même qui s'étaient d'abord fait illusion. — Et ces motifs sont plus suspects, à mesure que ceux qui recherchent la consécration sans avoir la foi sont d'un caractère plus grave et d'un esprit plus sérieux! Un homme qui accorde à peine à notre Sauveur une naissance honorable, et qui en fait un être tout semblable à lui; un homme qui croit que le pêcheur est libre, sans la foi en Jésus, de marcher dans la sainteté, que personne au monde n'a besoin du sang de Christ pour être réconcilié avec Dieu; que toute la doctrine évangélique pourrait exister quand même Jésus-Christ eût été un pécheur, que fait-il de ce titre de ministre de Christ, qu'il va demander à d'autres qui ne le sont pas plus que lui, ou à un mélange de déistes et de chrétiens hésitants? Ah! l'Église a le droit de lui poser cette question; qu'en faites-vous? Est-ce une légitimation de vos fausses doctrines que vous allez chercher chez d'autres incrédules, ou chez quelques faibles croyants? Est-ce un titre devant le monde? Est-ce un lustre que vous voulez jeter sur votre position? Quelle profanation alors? Quelle coupable faiblesse chez les chrétiens qui s'y prêtent!.... Et, chez celui qui ne croit pas à la rédemption de Jésus,... je n'ai pas le courage de prononcer le mot qui se présente ici!

CHAPITRE III.

—

De la vérité et de l'inspiration des Écritures.

Peut-être que les théologiens dont j'attaque les vues vont me faire leur objection accoutumée : « on ne nous a pas répondu : on n'a opposé à nos raisonnements que des assertions ; et surtout, on n'a pas étudié nos écrits. »

« On ne nous a pas répondu ! » J'avoue que cette plainte, plusieurs fois exprimée par cette école, me paraît singulière ; car si quelques-unes des réponses qu'on a faites à la *Revue de Strasbourg* ont été faibles ou insuffisantes, ou si d'autres, quoique très-bonnes, n'ont pas convaincu les écrivains de ce journal, ce n'est pourtant pas une raison de les regarder absolument comme nulles. Sans même avoir lu tout ce qui a paru à ce sujet, je sais que plusieurs hommes de poids ont répondu au journal rationaliste ; et, pour ne parler que de ce que j'ai vu, MM. les pasteurs Bonnet et Godet, puis un laïque distingué de Neufchâtel, M. de Rougemont, ont dit sur ces doctrines des choses qui me semblent assez raisonnables. Pour ma part, il est vrai, je ne suis pas entré jusqu'ici bien à fond dans la lutte ; et pourtant il me semble que le peu même que j'ai dit à ce sujet ne méritait pas non plus d'être absolument regardé comme non avenu.

Quant à l'autre plainte qu'élève ce journal, savoir que ses adversaires n'étudient pas, ou du moins n'étudient plus ses doctrines à fond, j'avoue que, quant à moi, elle est parfaitement fondée. Je l'ai parcouru dans le commencement; mais c'est tout; et depuis lors, non-seulement je n'en lis plus jamais rien, mais je croirais faire très-mal que de le lire encore. Seulement j'ajoute que ce n'est pas là un fait qui prouve que je ne lui réponds pas. Singulière prétention, en effet, d'une école qui, après avoir *déclaré* qu'elle ne croit plus à l'autorité de nos saints livres, et avoir ainsi détruit par sa base (autant du moins qu'il est en elle) le christianisme tout entier, exige cependant que des chrétiens, des croyants, continuent la lecture assidue de tout ce qu'il lui plaît d'écrire à ce sujet, et recommencent continuellement l'apologétique! Eh! Messieurs, tout le monde n'est pas tenu de vous suivre dans vos doutes! Vous n'affirmez que des négations; vous en êtes convenus dès votre point de départ; et vous le répétez par votre refus constant de faire un exposé catégorique de votre foi. Vous vous bornez à dire qu'il y a tel point que vous ne croyez plus, et tel autre auquel vous ne croyez pas non plus, et tel autre qu'il faut rejeter, et tel autre que vous ne pouvez admettre;... en un mot vous cherchez. Soit! c'est malheureux pour vous que d'être réduits à ce tâtonnement: mais nous obliger, nous, à vous suivre dans ce tâtonnement, nous qui croyons; nous prendre par le bras pour nous faire marcher sur vos traces, non certes; nous ne l'accepterons pas! Pour ma part, du moins, je croirais faire très-mal que de passer tant d'années à lire périodiquement ce qui est, au fond, toujours la même chose et une très-mauvaise chose, savoir des accusations futiles ou mal fondées contre le livre que je reconnais comme parole de Dieu. Vos principes vous ont conduits à ne plus

croire qu'en votre philosophie et en vos propres pensées ; moi je crois à l'évangile : votre thèse étant fausse, vos raisonnements le sont nécessairement aussi ; et je ne vous écoute plus.

Vous répondez il est vrai que, vos raisonnements étant sans réplique, et conduisant droit à vos conclusions actuelles, vous faites, par respect même pour la vérité, le sacrifice de votre ancienne foi à des convictions nouvelles. Mais comme je suis loin de trouver vos arguments sans réplique, je refuse de perdre mon temps à vous répondre pendant quelques années de suite, et je me borne à signaler à l'Église, — hélas et à vous-mêmes, la conclusion vers laquelle vous vous précipitez..... Achevez de parler et d'agir franchement ; n'hésitez plus vous-mêmes à couper le dernier fil qui vous rattache au christianisme; et puisque vous professez si souvent d'être sincères, soyez-le pleinement ; ou, si vous préférez cette expression, soyez à la fois sincères et conséquents. Vous nous en avez dit assez pour nous montrer qu'il n'y a plus qu'un pas entre vous et Strauss : faites-le, ce pas ! peut-être alors ouvrirez-vous les yeux.

Pour nous, chrétiens, je pense que nous ne devons pas prolonger plus longtemps avec vous cette guerre de détail. Le débat, après tout, revient simplement à savoir si nous croyons aux Écritures ou si nous n'y croyons pas. Si nous y croyons ne passons pas notre vie à poser sans cesse de nouveau les bases de notre foi : ayons confiance en la puissance de l'évangile, et prêchons-le en paix, « nous édifiant nous-mêmes sur notre très-sainte foi. » Le théologien auquel j'ai déjà fait de fréquentes allusions me parlait lui-même dans ce sens, il n'y a pas encore bien longtemps. Je lui demandais s'il ne craignait pas que sa critique détruisît entièrement la foi à l'évangile. « Oh ! me dit-il, l'évangile est comme la lime de la

» fable, contre laquelle s'émousse la dent du serpent.» Il avait parfaitement raison ; mais j'eus raison aussi de lui répliquer par cette question : — « Qui est le serpent ? »

Oui, l'évangile se défend par lui-même ; et je pense qu'il est grand temps de quitter cette méthode indirecte des objections, méthode aussi peu philosophique que religieuse, exclusivement suivie par l'école rationaliste, pour nous souvenir que l'évangile est vrai et divin. Ou s'il faut, pour avoir répondu directement à la *Revue de Strasbourg*, que nous donnions aux pensées que je viens d'exprimer un peu plus de développements que je ne l'ai fait précédemment (t. II, p. 65 et suiv.), les voici, ces développements ; et puis nous n'y reviendrons plus. Chaque chose a son temps.

L'ÉVANGILE EST-IL VRAI ?

Telle est, au fond, la grande question que soulève de nouveau la *Revue de Strasbourg*, et qu'elle résout par la négative. Le chrétien, au contraire, regarde l'évangile comme parole de Dieu : et, pour justifier sa foi, il ne se borne pas au mot humble et simple que nous avons rappelé précédemment, et à dire : « *Je ne puis faire autrement ;* » il cherche, et il doit chercher les raisons pour lesquelles il croit ; et les voici, comme on le sait depuis longtemps.

Sans juger chaque détail à part, le chrétien arrive par l'examen des Écritures à cette impression générale et profonde « que ce livre est unique en son genre ; qu'il est rempli de l'idée de Dieu ; qu'il conduit à Dieu ; et que c'est réellement une révélation envoyée de Dieu. » Telle est aussi la doctrine de ce livre lui-même.

Ce sentiment, pour être d'abord vague, n'en est pas

moins vif, profond, positif, et, même précis ; il n'est vague que comme le sont toutes les idées simples, c'est-à-dire justement les idées les plus incontestables, celles qui portent le caractère de l'évidence. Elles ne ressortissent pas de l'intelligence; mais d'un sens ou d'une faculté d'intuition que, sous le rapport religieux, la bible appelle le cœur, lorsqu'elle dit d'une manière si admirable « que c'est du cœur qu'il faut croire. » Il est même frappant de voir un des génies les plus profonds qui aient existé, généraliser l'acception de ce mot, et appeler *cœur,* aussi, la faculté que nous avons de saisir par intuition les idées naturelles, même celles qui n'ont aucun rapport avec la sensibilité. « Nous connaissons la vérité, dit-il, non-seulement par la raison mais aussi par le cœur ;.... *le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis.* » — Et plus loin encore : « cette impuissance où nous sommes (de démontrer les premiers principes de toutes choses) ne doit servir qu'à humilier *la raison* qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude ; *comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire! Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin,* et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment! Mais la nature nous a refusé ce bien, etc. ! » Puis ailleurs : « Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien *légitimement persuadés.* Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, *sans quoi la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut.* » (Pensées de Pascal, t. II, p. 108. Grandeur et misère de l'homme. — Ed. Faug.)

Voilà donc la grande et la principale base de notre foi, la véritable raison que nous avons de croire aux

Écritures. Pour celui qui les lit dans les dispositions convenables, elles portent en elles-mêmes, comme aussi elles s'attribuent, le caractère d'une révélation divine dans tout ce qui concerne nos rapports avec Dieu.

Et qu'on ne dise pas que, pour les juger ainsi, le croyant fasse, comme le rationaliste, passer un à un chacun des enseignements de la bible devant le tribunal de sa raison pour admettre les uns et rejeter les autres. Non. Quoique la bible soit évidemment une collection de différents auteurs, qui ont écrit sans se concerter pendant le cours de seize siècles, on sent qu'il y a un lien secret entre tous ces livres, un fil qui traverse cette collection, une unité de plan et même de ton qui font de la bible un tout, qui ne permettra jamais à une conscience tant soit peu délicate de regarder ce livre comme un mélange confus de vérités divines et de grossières erreurs. Au milieu de tout ce que les écrivains montrent d'humain et — je le dis sans la moindre gêne — de non-inspiré, on sent que leurs écrits sont autant de parties d'un grand dessein de Dieu, et forment en quelque sorte les syllabes successives de cette déclaration de l'évangile que « Dieu » a tant aimé le monde qu'Il a livré son Fils, afin que » quiconque croirait en lui ne périt pas mais qu'il eût » la vie éternelle », et de cette exclamation de deux apôtres à la vue de Jésus :

« *Celui qu'ont annoncé Moïse et les prophètes, nous l'avons trouvé !* »

Il n'y a réellement pas de milieu entre l'idée que la bible est une révélation de Dieu ou qu'elle ne l'est pas. La supposition qu'elle serait un livre philosophiquement religieux, sorti du cerveau de quelques hommes pieux, mais mêlé de superstitions, n'a aucune solidité ; pour le chrétien toutes les doctrines de la bible, c'est-à-dire tout ce qu'elle nous enseigne en face et comme objet de foi,

est en effet l'objet d'une foi complète, pleine de soumission et d'adoration.

Cependant je conviens que cette preuve de la divinité des Écritures, quelque solide qu'elle soit en elle-même, a besoin, pour être inébranlable, du contrôle d'une preuve extérieure et pour ainsi dire matérielle, preuve que les écrivains sacrés invoquent eux-mêmes, savoir celle du témoignage ordinaire qu'exige tout fait qu'on nous annonce comme vrai ; preuve sans laquelle nous pourrions encore craindre d'être les jouets d'un simple désir de notre cœur, et d'un penchant à croire vrai ce qui ne serait pourtant qu'un beau rêve. Oui ; il faut convenir que si notre foi ne reposait que sur l'assentiment instinctif de l'âme dont nous venons de parler, sur l'harmonie parfaite de l'évangile avec les besoins les plus profonds de notre nature morale, nous pourrions admirer cet évangile, y croire même comme on croit volontiers à une chose qu'on aime, et cependant nous demander si notre désir ne séduit pas notre jugement.

Quel bonheur n'est-ce donc pas pour nous d'avoir, pour ce jugement de notre cœur, un contrôle parfaitement rassurant dans des faits historiques pleinement constatés ; et de voir que le christianisme, y compris ses doctrines les plus inaccessibles à l'intelligence humaine, porte tout entier sur des évènements palpables, dont nous pouvons vérifier la réalité comme celle de tout autre évènement plus ordinaire ! Car seul entre tous les systèmes religieux, le christianisme s'appuie, non sur les imaginations ou les suppositions ou les rêveries de quelques philosophes, mais sur des faits matériels, auxquels il se rattache aussi admirablement que l'âme se lie au corps. L'évangile, comme l'indique son nom même, est une histoire, un fait, une nouvelle : ses dogmes les plus profonds se lient à des noms de lieux et à des noms d'hommes, à

« la quinzième année de l'empire de Tibère César; à » Ponce-Pilate ; à Hérode ; à Philippe-le-Tétrarque » (Luc, 3, 1) ; et la proclamation de notre rédemption éternelle, commence, comme une histoire d'enfants, par ces mots : « Il y avait une fois un homme »! « *Il y eut un* » *homme appelé Jean*, qui fut envoyé de Dieu. Il vint » pour rendre témoignage à la lumière : il n'était pas » (lui-même) la lumière, etc. » (Jean, 1. 6. 7.)

Notre foi s'appuie donc sur le terrain des faits ; si elle a la tête au ciel, ses pieds sont sur la terre : les apôtres écrivent « qu'en nous annonçant la *vie éternelle*, ils disent ce qu'ils ont *entendu*, *vu*, de leurs propres yeux, *contemplé*, et *touché* de leurs propres mains » (I Jean, 1, 1-3); et c'est sur cette circonstance qu'on a établi dès longtemps cet argument si connu que, les apôtres n'ayant pu ni mentir ni se faire illusion sur les grands faits de l'évangile, il en résulte nécessairement que l'évangile est vrai dans tous ces mêmes grands faits et dans tous ses enseignements.

Or cet argument est parfaitement fondé. Il est incontestable que le ton des écrivains sacrés (et pour abréger ne parlons ici que du Nouveau-Testament, dont la divinité entraîne celle de l'Ancien), que le ton, dis-je, de ces écrivains est celui d'une parfaite véracité. Si quelqu'un rejetait ce point nous ne pourrions pas plus continuer de discuter avec lui que nous ne pourrions parler mathématiques avec un homme qui contesterait le livret. Nous mettons en principe que, à supposer même que les écrivains sacrés se fussent trompés en certains points, certainement du moins ils n'ont point menti.

Mais ils ne peuvent s'être trompés sur les grands faits qu'ils attestent. Ils disent aux magistrats qu'ils ont « mangé et bu pendant quarante jours » avec ce Jésus que, eux, les magistrats avaient mis à mort devant tout le

peuple. En parlant du grand évènement de la Pentecôte, base de leur crédibilité en fait de doctrines, ils attestent qu'ils ont reçu des dons miraculeux ; et ils en donnent à cette occasion un exemple particulier, la guérison de l'homme qui avait été impotent dès sa naissance. Sur de pareilles choses on ne se fait pas illusion.

Donc l'histoire de la crucifixion et de la résurrection de Jésus, puis celle de la Pentecôte, sont vraies.

Je sais bien qu'on dira que ceci est la vieille argumentation ; mais rien de si vieux que la vérité. Je continue donc, et je dis :

Si les grands faits indiqués ci-dessus sont vrais ; si en particulier Jésus a dit à ses apôtres avant de les quitter : « J'ai encore *beaucoup de choses* à vous dire, mais *vous ne pouvez encore les porter ;* mais quand celui-là sera venu, l'Esprit de vérité, *il vous conduira en toute vérité* » (Jean, 16, 12); si cet Esprit a été effectivement répandu sur l'Église dans le jour de la Pentecôte ; et si Jésus a dit à ses disciples « qui vous écoute m'écoute » (Luc, 10, 16), c'en est fait du rationalisme ; et nous ne pouvons consentir à nous débattre plus longtemps dans les broussailles des objections de détail que nous font, sur chaque trait et sur chaque dogme particulier du Nouveau-Testament, ceux qui ne croient pas à l'évangile.

Chose singulière ! De cet évangile auquel ils ne croient plus, les nouveaux rationalistes prennent certains mots pour s'en servir à attaquer tout le reste ! L'évangile dit que tous les vrais disciples de Christ reçoivent l'Esprit de Dieu ; la nouvelle école admet cette doctrine pour en conclure, non-seulement qu'elle a le Saint-Esprit aussi bien que les apôtres, mais encore qu'elle l'a plus abondamment qu'eux-mêmes ; qu'elle comprend l'évangile mieux qu'eux ; qu'ils raisonnaient mal ; qu'ils avaient de fausses doctrines ; et qu'en particulier le dogme des

dogmes, celui de la rédemption par la mort de Jésus en croix, n'était qu'un préjugé, qu'une *idée judaïque,* indigne de la miséricorde et de la justice divine!.. Vraiment cette prétention me semble d'une impertinence inconcevable, ou, comme l'a dit un autre écrivain, d'une outrecuidence qui confond la pensée; — on pourrait même dire aussi d'une bonhomie qui excite plus le sourire que l'indignation!

Du reste il y a une magnifique vérité dans la dernière objection que je viens de mentionner. Oui, le dogme d'une rédemption, d'une expiation, du transport des péchés d'un coupable sur une victime innocente, ce dogme est bien en effet un dogme judaïque, *une idée judaïque,* que l'épitre aux Hébreux en particulier développe d'une manière admirable. Mais quand on croit repousser ce dogme et cette idée par cette seule raison, on oublie que l'idée judaïque elle-même, celle des sacrifices expiatoires, venait de Dieu; qu'elle était à la base de toute la révélation de l'Ancien-Testament; qu'elle a commencé aux jours d'Adam, puisque Abel offrait déjà des sacrifices (Gen., 4, 4); qu'elle a suivi par les patriarches, puisque Noé bâtit *un autel* à l'Éternel (8, 20); qu'Abraham lui bâtit également un autel (12, 7 et ailleurs); que, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, toute la loi parle de sacrifices; et que depuis Jésus-Christ les cieux retentissent d'un cantique qui durera éternellement, à la gloire de l'Agneau qui a été immolé et qui a *racheté les siens par son sang!* (Apoc. 5, 9.)

Que pensez-vous donc, protestants de France, de ces quelques écrivains qui viennent nous révéler au 19e siècle que ces doctrines, qui ont plus de trois mille ans d'existence, ne sont que des idées judaïques et des superstitions?... Ah! si nous n'étions pas, — et je parle ici des orthodoxes, — si nous n'étions pas profondément

assoupis, ou si notre cœur était plus vivant, on entendrait s'élever de nos rangs bien d'autres protestations que celles qui en sont sorties jusqu'à nos jours !... Mais voilà ; l'idole du jour, celle qui fait tout fléchir devant elle, c'est le talent, l'adoration du talent ! L'orthodoxe lui-même n'a pas encore renoncé à la gloire qui vient des hommes ! On désire toujours appuyer l'évangile de Dieu sur le génie, sur la science, sur la déclamation : et tout cela empêche de voir clair, ou empêche de parler ; et des docteurs qui, sur la rédemption par le sang de Christ et sur l'œuvre du Saint-Esprit, auront prêché le oui et le non, ou qui auront pris *en toute occasion* la défense du rationalisme, pourront voir, en son temps, les chrétiens se disputer avec les incrédules les plus déclarés à qui aura le bonheur de les compter dans leurs rangs ! Avec cette charité, mal à propos accordée, et d'autres fois si mal à propos refusée, nous n'aurons jamais de grands succès ; et la foi languira.

J'ai plus parlé jusqu'ici de la *vérité* des Écritures que de leur *inspiration*. Cependant il suffit des considérations qui précèdent, et des quelques paroles de Jésus que j'ai citées, pour établir nettement cette inspiration. Les disciples devaient, après la mort de Jésus, apprendre et comprendre beaucoup de vérités qu'ils n'avaient pu encore recevoir jusqu'alors ; et la Pentecôte vient nous raconter qu'ils ont enfin reçu cette illumination céleste, et qu'ils ont été, dès-lors, guidés dans leurs enseignements par le Saint-Esprit. Même en admettant, — et nous le faisons sans aucune peine, — que chaque apôtre ait reçu un enseignement spécial, ou, comme on aime tant à le dire, que chacun ait eu son point de vue particulier, — je dis plus encore, — même en supposant qu'aucun d'eux n'ait eu cette plénitude de révélation et cette vue complète de l'ensemble des vérités, qui

n'est peut-être qu'en Dieu, qu'est-ce que cela fait à leur inspiration? Appellerons-nous erreurs celles des vérités que nous connaissons par cela seul que nous ne connaissons pas toutes les autres? Ferons-nous de toutes les différences des contradictions? Est-ce que la coloration des divers rayons qui composent la lumière blanche est donc le contraire de la lumière? Est-ce qu'il y a opposition entre le bleu et le rouge, entre le vert et l'orange, parce qu'ils ne sont pas le blanc pur? Et est-ce que ces diverses couleurs ne sont pas parfaitement belles, chacune en elle-même?

Mais je dis plus. Non-seulement le chrétien croit que les écrivains sacrés ont été inspirés; il croit qu'ils l'ont été d'une manière toute spéciale... Eh! grands philosophes! donnez-nous donc, vous, quelque chose comme le sermon sur la montagne, comme les autres discours de notre Sauveur, comme le style inimitable des évangélistes! Donnez-nous des bateliers, des pêcheurs, des gens du peuple qui écrivent comme le font Matthieu, Luc et Jean! Ou des rois qui composent des psaumes pareils à ceux de David! En un mot un livre pareil à la bible! Et alors nous conviendrons que les évangélistes, que David, que les autres écrivains sacrés n'étaient pas plus inspirés que vous; ou plutôt nous dirons que vous et vos pareils vous aurez reçu le Saint-Esprit en mesure extraordinaire. Quel livre, encore une fois, est-ce qui est écrit comme la bible?

Et ce n'est pas sur la simple morale et sur l'idée banale et vague du pardon et de la bonté de Dieu seulement que les auteurs sacrés écrivent de cette manière. La sainteté de Dieu, les décrets de Dieu, le jugement final, la résurrection future, la vie à venir, et surtout la rédemption, la rédemption et ses incalculables conséquences, tout cela s'étale devant nous, dans les Écritures,

d'une manière, dans un style et sur un ton qui n'ont rien de pareil dans le reste du monde, et qui ne laissent dans le doute sur l'inspiration, que ceux, pour parler avec l'Écriture, dont le Dieu de ce siècle a aveuglé l'entendement. « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la » paix avec Dieu par notre Sauveur Jésus-Christ... Il » n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux » qui sont en Jésus-Christ, qui marchent, non selon la » chair, mais selon l'Esprit.... Béni soit le Dieu et le Père » de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a régénérés » par une vive espérance.... Soyez saints, car je suis » saint... Vous êtes la race élue, sacrificateurs et rois, la » nation sainte, le peuple acquis, afin que vous annon- » ciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres » à sa merveilleuse lumière.... »

Mais que fais-je? Il faudrait recopier la bible entière pour montrer sa puissante et divine beauté! Ah! qu'êtes-vous à côté de tout cela, petits philosophes, avec votre science et votre conscience, avec vos erratas du Nouveau Testament et votre critique sacrée, avec votre subjectif et votre objectif! Obscures clameurs! cœurs froids ou refroidis!

Voilà ce que j'avais à dire en opposition à la religion philosophique que la nouvelle école voudrait nous imposer. Je ne veux pas, pour ma part, être resté dans le demi-jour que réclament ces docteurs, et auquel consentent encore tant de chrétiens; et je me fais un devoir de soutenir, hélas! c'est clair comme le jour! que ceux qui rejettent l'autorité de la bible dans les choses de la foi, et qui, en particulier, ne croient pas à la rédemption, ne sont pas chrétiens, et trompent l'Église en s'aveuglant eux-mêmes.

CHAPITRE IV.

—

De quelques vues matérielles et exagérées sur l'inspiration des Écritures.

Je voudrais maintenant ôter aux adversaires de l'évangile la seule arme de quelque valeur dont ils puissent user pour attaquer la foi chrétienne, et examiner pour cela si nous sommes obligés, par les Écritures elles-mêmes, de croire que l'inspiration ait dû porter sur les mots des écrivains sacrés, ou sur des objets absolument étrangers à la foi. Je m'appuierai dans cette recherche sur le principe *que nous ne devons pas plus ajouter aux Écritures que nous ne devons en rien retrancher.*

Et d'abord, il ne me semble pas nécessaire que nous acceptions ici le mot grec de *théopneustie*, qui est nouveau, et qui, loin de rien ajouter à l'idée dont il s'agit, retraduit en grec un mot français qui lui avait servi de traduction. Sans doute, il est bien entendu que quand nous parlons *d'inspiration*, c'est bien d'une inspiration divine qu'il s'agit : personne, dans les discussions théologiques, n'a jamais entendu ce mot dans un autre sens ; mais un terme qui, pour le grand nombre, n'est pas clair par lui-même, peut introduire dans l'esprit des idées fausses ou indéterminées. Restons-en donc à l'idée et au

mot simple et général d'*inspiration* que chacun conçoit clairement; rappelons-nous, en nous en servant, qu'il s'agit d'une inspiration divine; mais observons aussi que l'Écriture ne définissant pas le mot, il ne nous appartient pas d'être plus rigides qu'elle à le définir nous-mêmes. Ne disons jamais plus que l'Écriture.

Par la même raison, et même à plus forte raison, nous rejetons d'entrée et complètement le mot *plénière*, ou *entière*, ou tout autre équivalent, qu'on voudrait associer à l'idée d'inspiration. D'après ce que nous venons de dire, vous ne nous demanderez pas pourquoi. Par respect même pour la *parole de Dieu*, nous ne devons y ajouter ni en retrancher un iota : nous ne devons même, sur un point quelconque, dès qu'il est contesté ne nous servir absolument que du langage et des mots même de nos saints livres. Je sais que les rationalistes n'admettent pas cette excellente règle : chez eux, cela se comprend; mais chez des orthodoxes rigoureux, cette règle ne devrait pas trouver la moindre objection. Ce que la bible dit, elle a bien su comment le dire : ne soyons pas plus sages qu'elle.

Un mot en passant. On voit par notre attachement à ce principe (et ce n'est nullement le seul fait de ce genre), à quel point l'auteur de ces lignes tient plus, oui plus que les partisans de l'inspiration littérale, à ce que, pour exprimer sa foi, on s'attache toujours et rigoureusement aux termes même de l'Écriture Sainte.

Observons encore que l'Écriture qui partout sous-entend, et qui exprime continuellement l'idée de son *autorité* divine, parle beaucoup moins de son inspiration, et qu'elle ne touche même à cette idée que d'une manière tout-à-fait indirecte et incidente; au point que le mot *inspiration*, je dis le substantif, ne s'y trouve pas une seule fois dans le sens où ce mot nous occupe, et

qu'il n'apparaît qu'une seule fois comme adjectif dans le passage qu'on a tant cité depuis quelque temps (« Toute l'Écriture est divinement inspirée (II Tim. 3, 16) »). J'ajoute même qu'en cet endroit le mot ne s'applique très-probablement qu'à l'Ancien Testament, puisque le Nouveau n'était pas encore formé quand le mot fut écrit. Et enfin je répète que l'idée indiquée par ce mot n'est nullement définie avec rigueur.

Tout cela me semble établir très-clairement que si l'Écriture insiste continuellement, comme nous venons d'en convenir, sur son *autorité divine* comme règle de foi, elle est bien loin d'insister de même sur l'idée d'inspiration ; et dès que nous faisons cette distinction, le fameux « *il est écrit* » qu'on a tant allégué, et qui indique bien en effet une autorité décisive, ne dit plus rien sur l'inspiration. Oui, l'Écriture est vraie ; elle dit la vérité de la part de Dieu : tout ce qui nous est donné comme enseignement s'impose à notre foi ; mais la question de la manière dont Dieu a donné autorité à la parole et aux ouvrages des écrivains sacrés n'est nullement tranchée par l'Écriture : elle n'y est pas même traitée.

J'ai tort : elle est traitée et tranchée ; mais dans le sens contraire à celui qui supposerait une dictée des mots ; car, je le demande, qu'est-ce donc qui arriva dans le grand jour de la Pentecôte ? Les cent-vingt disciples furent tous *remplis du Saint-Esprit* (Actes, 2, 4.). Remplis ! on ne peut demander davantage. Or, qu'est-ce qu'ils reçurent. Des mots ? Nullement : mais une illumination de leur intelligence ou de leur cœur, absolument du même genre que celle dont l'apôtre Jean parla quarante ans plus tard, lorsqu'il écrivait à tous les fidèles, en conformité avec ce qu'avait déjà dit l'Évangile : « Vous avez reçu l'onction ;... et vous n'avez pas besoin

» que personne vous enseigne : *elle vous instruira de* » *toutes choses* » (1 Jean, II, 27.); — en conformité encore avec ce que Paul disait de « *l'intelligence* qu'il » avait reçue du mystère du Christ. » (Eph. III, 4.)... En tout cela, pas la moindre idée d'une dictée de mots, idée presque contraire à celle d'une illumination de l'esprit, puisqu'on peut dire avec une égale vérité, que celui à qui Dieu dicterait les termes d'une révélation n'aurait pas besoin de la comprendre, et que celui qui la comprendrait n'aurait pas besoin qu'on lui en dictât les termes. Sans doute, on ne nie nullement que, dans bien des cas, un prophète n'ait pu écrire sa prophétie dans l'extase et dans l'état d'inspiration, au plus haut sens de ce mot. Mais, dans bien d'autres cas, quand cette extase n'a pas eu lieu, et quand un écrivain sacré nous dit : « Ainsi a dit l'Éternel », c'est ce qui suit qui est directement parole de Dieu, tandis que les mots introducteurs sont simplement de l'homme, de l'homme animé de l'Esprit de Dieu, et disant vrai, mais racontant, comme tout chrétien véridique pourrait le faire, une chose qui lui est arrivée, une vision qu'il a eue, des paroles qu'il a entendues.

On voit par là que, bien loin de redouter la différence qui excite tant de crainte chez quelques-uns, entre « les « choses qui sont *parole de Dieu* » et d'autres qui sont simplement « *dans la parole de Dieu* », nous regardons cette différence comme *irrésistiblement certaine*. Quand Satan vient combattre la parole de Dieu, et dire à nos premiers parents : « Vous ne mourrez point » (comme il vous l'avait dit) (Gen., 3, 4), dans quel sens peut-on dire que ce mensonge-là soit parole de Dieu? Le récit, dira-t-on, est parole de Dieu. Soit; c'est-à-dire que Dieu nous a fait révéler que le diable avait dit une chose; mais cette chose même n'est certainement pas une parole

de Dieu : elle se trouve dans sa parole : voilà tout.

De même quand Paul dit : « Apporte-moi mon manteau et mes parchemins » (2 Tim., 2, 13), et tant d'autres choses semblables; ces mots aussi se trouvent dans le saint livre qui nous révèle notre salut éternel, et dont nous recueillons avec respect chaque mot *dès qu'il nous parle de la part de Dieu*. Mais comment peut-on dire, en un sens quelconque, que ce mot de Paul, qui est uniquement personnel, soit parole de Dieu ? Disons comme plus haut : Dieu a permis, ou si on préfère cette expression, Dieu a voulu que Paul écrivît ces mots; mais quand on prétend qu'il était inspiré pour les écrire, il est permis de faire cette question bien simple : « Qui vous l'a dit? »... Dieu a promis à ses apôtres de les conduire *en toute vérité*. Est-ce là une vérité !...

Il est pénible d'être obligé d'insister si longtemps sur des choses qu'on pourrait regarder comme si simples; mais la question entraîne des conséquences très-graves, parce que les exagérations que nous combattons prêtent le flanc d'une manière profondément pernicieuse aux attaques de l'incrédule. Nous l'avons déjà dit : c'est le système exagéré de l'inspiration qui a donné naissance au rationalisme de Strasbourg; c'est sur ces exagérations presque exclusivement qu'il appuie toutes ses attaques.

Je dirai plus encore. Ces exagérations sont un embarras invincible pour le croyant lui-même. Voyez, par exemple, le livre de Job. Quel moyen avons-nous d'y démêler avec certitude ce qui est divin et ce qui est humain, ce qui est vrai, ou moitié vrai, ou faux? « Le jeune Elihu s'embrâse de colère, est-il dit (Job, 32, » v. 2, 3), contre Job et contre ses trois amis », qui, les uns et les autres, avaient « *mal parlé* » (42, 6). Job en particulier prononce une audacieuse bravade que

plusieurs ont pris l'habitude de regarder comme une expression admirable de résignation. « Qu'il me tue, » dit-il, en parlant de Dieu et de son propre droit devant » Dieu, je l'attends hardiment (ou j'aurai confiance de- » vant lui!) » (13, 15). Je dis qu'on a fait de ces mots une parole de profonde soumission, en traduisant « qu'il » me tue; je ne cesserai pas d'*espérer en lui;* » mais la preuve que cette parole a bien le sens que nous lui donnons se trouve dans le courant du discours tout entier, que Job tient en ce moment, puisque dans tout le chapitre il murmure et il défie Dieu : « Je parlerai au Tout- » Puissant, et *je dirai mes raisons* au Dieu Fort (v. 3); » je *défendrai ma conduite* en sa présence (v. 15). Aus- » sitôt que j'aurai *déduit* par ordre *mon droit, je serai* » *justifié* (v. 18). Retire (seulement) ta main de dessus » moi, puis appelle-moi et *je répondrai* (20, 21).... » Montre-moi mon crime et mon péché ! » etc.

Et le livre présente beaucoup d'autres discours de ce genre.

Or, comment démêler au milieu de tout cela les paroles qui sont vraiment *de Dieu,* et celles qui, loin d'être de Dieu, ne sont que le récit des murmures ou des propos erronés que produisait le péché, c'est-à-dire l'esprit des ténèbres?... Celui-là même qui croit à une dictée absolue se voit dans la nécessité de distinguer ici entre la parole de Dieu et les choses assez nombreuses qui sont bien loin d'être de Dieu.

Tout ceci nous amène à une observation capitale : c'est que cette discussion tout entière revient, en fin de compte, au refus qu'on fait de distinguer entre les choses fondamentales, ou qui se rapportent à la foi, et des détails qui n'y ont *aucun rapport quelconque.* Ce refus se fait par les deux partis opposés; par ceux qui soutiennent l'inspiration de tous les mots, jusqu'au moindre

détail, et par ceux qui ne croient à aucune inspiration. On conçoit les raisons, je dirais même les motifs qu'ont ces derniers pour soutenir ce sentiment. Comme ils voient facilement qu'il y a, dans les choses qui ne touchent pas à la foi, et qui par là-même ne sont pas du ressort de l'inspiration, tels détails, tels chiffres, telles dates, qui paraissent inexacts, et qu'on ne pourrait par conséquent attribuer à Dieu, dès qu'on accorde à ces rationalistes, que s'il se trouve dans la bible une seule inexactitude, même dans les choses matérielles et indifférentes, la bible n'est plus une révélation de Dieu, alors ils ont cause gagnée; et il se trouve que ce sont des croyants qui les encouragent à tirer cette conclusion.

La doctrine véritable sur le point de l'inspiration a donc à se défendre contre l'assaut réuni des deux partis extrêmes, qui s'accordent à soutenir que s'il n'y a pas inspiration absolue de toutes les pensées et de tous les mots d'un écrit jusque dans le moindre détail, il n'y a plus d'inspiration du tout, et nous n'avons plus de règle de foi!.....

C'est là, à mon avis, une inconcevable petitesse de raisonnement! Comment! nous devrons donc confondre comme les incrédules, nous chétiens, ce qui est esprit et vie avec ce qui n'est que matériel et cent fois secondaire? Nous ne pourrons admettre que lorsque Dieu enrichit un homme de son Esprit, et lui révèle le mystère de la rédemption et les richesses insondables du Christ, cet homme ne puisse, après s'être acquitté de ses fonctions apostoliques et après avoir exposé ces merveilles par l'Esprit de Dieu, passer, dans la même lettre, à quelque sujet personnel, et demander qu'on lui renvoie quelques effets qu'il a oubliés ailleurs, sans avoir besoin pour cela du même Esprit divin qui lui a inspiré le reste? Demandez donc aux hommes simples de cœur et vraiment pieux, c'est-à-dire aux vrais sages de l'Église, ce qu'ils

pensent à cet égard? Qu'ils parlent d'après leur première impression, et sans s'ériger en docteurs; qu'ils nous disent s'ils croient qu'il ait fallu à l'apôtre Paul, pour faire la demande qui nous occupe, une inspiration quelconque, une dictée de Dieu, une dictée même des mots;... et je me tiens pour assuré qu'il n'y en aura pas un seul qui ait une pareille idée. Je sais bien comment on insiste sur le cas particulier que je prends pour exemple: on fait remarquer la glorieuse pauvreté de Paul et les maux qu'il endurait dans la prison; on le représente souffrant ainsi, dans son ministère apostolique, des privations que peu de nous endurent;... puis on en conclut que c'est Dieu qui l'a inspiré pour redemander ses effets! Mais quelle singulière conclusion! Comme s'il n'arrivait pas aussi bien aux riches de ce monde qu'aux plus pauvres de demander qu'on leur renvoie un habit et des papiers qu'ils ont oublié quelque part!... D'ailleurs, nous accordons volontiers que ce trait a été consigné par la volonté de Dieu dans une des lettres d'un de ses apôtres; mais est-ce que cette volonté de Dieu suppose donc nécessairement *une inspiration*, et *même une inspiration des mots?* Est-ce qu'on veut donc confondre les directions *de la providence* avec *l'inspiration* de l'ordre le plus élevé? Où est-ce que cela nous mènerait? Quand Judas livra Jésus, et cela d'après l'impulsion de Satan (Luc, 22, 3), ne fit-il pas pourtant ce que *la main* et le conseil DE DIEU *avaient résolu qui se fissent* (Actes 4, 28)?... *La main*, dit l'Écriture, aussi bien que le conseil de Dieu. Dirons-nous pour tout cela, que Judas ait été inspiré de Dieu pour commettre son crime?...

Et quelle absurdité dans ce refus qu'on fait de distinguer entre les choses fondamentales, et les choses secondaires! Dès que nous n'avons pas une inspiration absolue, nous n'avons plus de règle! Nous ne sommes plus sûrs

de rien si nous ne sommes pas sûrs de tout ! J'avoue que ce principe me confond d'étonnement ; car jamais on ne l'a vu appliquer à une autre question quelconque ! Quoi ! si Tite-Live, Tacite, Suétone et Salluste se contredisent sur le moindre détail dans leurs récits, il n'y a donc plus d'histoire romaine ! Si Norvins, Walter-Scott, Ségur, Thiers et vingt autres diffèrent en quelques points dans l'histoire de Napoléon, comme aussi ils le font, on ne peut plus se fier à rien ! Cet homme célèbre n'a plus fait la campagne d'Égypte ! Il n'y a plus eu de bataille d'Austerlitz, de la Moskowa, de Leipsick, ni de Waterloo ! Il n'est plus mort à Sainte-Hélène ! Pour en revenir à la question religieuse, si un évangéliste met peut-être la cène le 13 du mois et un autre le 14, si l'un fait guérir un aveugle lorsque Jésus entrait à Jérico, et un autre lorsqu'il en sortait, nous ne sommes plus sûrs que Jésus-Christ ait institué la cène, qu'il ait guéri des aveugles, ni même qu'il soit mort sur la croix, qu'il soit ressuscité, qu'il soit monté au ciel?... Vraiment, la conséquence est inouïe, et la théologie est bien la seule chose au monde où l'on se permette des raisonnements pareils !

Ah ! je ne crains pas de dire à ceux qui, sur ce point, se montrent ultrà-orthodoxes, que si leur foi ne croule pas avec leur dogme nouveau et plus qu'inutile de l'inspiration des mots et des détails étrangers à la foi, c'est qu'ils se dissimulent les difficultés insurmontables qu'il présente. Mais il y a des milliers de chrétiens qui, à cette condition, cesseraient de croire. Et dans tous les cas la vraie foi chrétienne, la foi simple et pieuse, ne sait rien d'une logique qui fait reposer la révélation sur une base aussi frêle ! Qu'on publie des errata des Saintes-Écritures, tant qu'on voudra : sans même s'occuper de savoir s'ils existent ou non, s'ils sont nombreux ou non, le chrétien

répond que pas un de ces errata, réels ou supposés, ne touche à la foi : ils s'arrêtent à l'écorce, nous ne défendons que le fruit.

Ce qui me tranquillise dans cette vue qui, je m'en souviens avec douleur, cause de la peine à plusieurs hommes respectables, c'est qu'elle est partagée par d'autres hommes non moins respectables et très-nombreux. Sans donner ici à ce sujet une liste de noms et une masse de citations, je me bornerai à deux ou trois de ces noms, et à deux ou trois mots, qui en représenteront bien d'autres.

La grande société des Traités religieux de Londres qu'on n'accusera pas, je suppose, de rationalisme, a fait une double édition des Saintes-Écritures, accompagnée de préfaces, de notes et de diverses citations *(The annotated paragraph-bible)*. Or voici, sur la doctrine de l'inspiration, quelques lignes de Scott, auteur bien connu par sa piété et sa saine doctrine, que les éditeurs de cette bible ont admises dans leur préface :

« Quand nous parlons de l'*inspiration divine* des Écritures, nous entendons par là que l'Esprit de Dieu communiquait complètement et immédiatement aux écrivains sacrés *toutes les choses dont ils n'auraient pu avoir connaissance autrement ;* et que, quant à celles qu'ils ont pu connaître par d'autres voies, ils les *surveillait et les dirigeait* de manière à les préserver complètement de toute erreur qui aurait pu affecter au moindre degré une *doctrine* ou un *précepte* quelconque contenu dans leurs écrits. » (Préf., 2e p., 2e col.)

A la suite du livre d'Esther, le même ouvrage contient une note sur la différence des nombres mentionnés dans les livres historiques concernant un même fait. Après avoir fait observer que plusieurs de ces différences peuvent s'expliquer par des fautes de copistes, ou par quelque autre circonstance qui ne suppose pas nécessairement de l'erreur chez les historiens, la note ajoute :

« Dans tous les cas de *quelque importance réelle* (l'auteur admet donc, » comme nous, des cas sans importance) on trouve dans le contexte ou » ailleurs de quoi corriger l'erreur ; et en aucun cas ces diversités de » chiffres n'affectent une *doctrine* quelconque, ni n'affaiblissent l'évi- » dence de la *vérité* des Écritures (c'est précisément ce que j'ai dit plus » haut). Au contraire ; elles montrent qu'il n'y a eu, pour la rédaction » des saints livres, entre les écrivains sacrés aucune entente ; et le peu » d'importance de ces variantes montre de quelle manière admirable » Dieu a veillé sur le contenu général des Écritures. »

Puis nous trouvons encore, dans la préface du premier livre des Rois, ces mots :

» Les deux histoires parallèles, des Rois et des Chroniques, *diffèrent* » quant à certaines dates ; d'autres dates sont *évidemment erronées* dans » les deux ouvrages. Mais.... »

et puis on renvoie à la note que nous venons de donner plus haut.

D'autres auteurs, aussi pieux, expriment les mêmes vues. Voici ce qu'on lit dans une introduction que feu le sénateur Meyer a mise en tête de sa traduction annotée de la bible en allemand (t. I) :

« C'est ici (avec le livre des Rois) que finissent les livres historiques » purs et sans mélange. Les auteurs n'en sont pas tous connus, non » plus que les noms de tous les prophètes d'Israël ;... et c'est sans doute » afin de nous apprendre que *la révélation n'est pas des hommes, mais* » *qu'elle est la propre parole de Dieu ;* et qu'aucun grand homme en » Israël n'est quelque chose sans lui.... Les livres des Chroniques pré- » sentent une répétition de ceux des Rois, un extrait de ces livres et de » quelques autres livres égarés... Par les sources d'où ils ont été tirés » ils sont authentiques, et ils appartiennent incontestablement aux livres » inspirés ; mais non par leur rédaction, qui est due à des scribes qui » vivaient après l'exil. Les rédacteurs du canon de l'Ancien-Testament » ont indiqué clairement cette valeur relative de ces livres, en les pla- » çant tout les derniers dans le recueil sacré. (1) Quand donc ils diffèrent

(1) Ils divisaient l'Ancien-Testament en trois portions :
La première contenait les cinq livres de Moïse ;

» d'autres livres plus anciens, on peut, *sans danger pour la foi*, leur pré-
» férer les autres. C'est reçu depuis longtemps. »

Un des directeurs des Missions de Bâle, à qui je parlais des scrupules que je combats ici, s'écria : « Oh ! il y a longtemps que nous autres, Allemands, ne nous arrêtons plus à ces choses. » *(Wir, Deutsche, sind schon lange darüber hinaus !...)*

Je sais bien que les chrétiens allemands ne jouissent pas d'un grand crédit auprès de la race anglaise en général : mais qui a le droit de décider entre les deux classes de croyants, et de mépriser en bloc toute une portion de l'Église de Dieu ?

D'ailleurs les Allemands sont loin d'être seuls à cet égard. Non-seulement la France orthodoxe et pieuse de nos jours est loin de professer à l'unanimité le dogme tout nouveau de l'inspiration des portions de l'Écriture qui n'ont pas de rapport nécessaire au salut et à la foi, mais il est très-remarquable que l'Église de tous les temps, et particulièrement les confessions de foi des diverses églises protestantes, d'accord en cela avec l'Écriture Sainte elle-même, ont toujours beaucoup plus insisté sur l'*autorité* des Écritures, comme règle de foi, que sur la question spéciale de l'inspiration. Cette observation est de la plus haute importance. Très-nuancés entre eux quant à la question de l'inspiration même, tous les chrétiens, de tous les temps et de tous les lieux, sont d'accord à reconnaître l'*autorité divine des Écritures en matière de foi !* Dans la liste qu'on nous donnait dernièrement des nuances dont je parle, on peut remarquer que tous les orthodoxes, divisés sur d'autres points, sont d'accord à prendre les Écritures pour *règle de foi*.

La deuxième avait Josué, les Juges, Samuel, les Rois et les Prophètes ; La troisième les Psaumes, les Proverbes, Job, le Cantique des Cantiques, Ruth, les Lamentations, l'Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie et les Chroniques

Peut-être n'a-t-on jamais mieux exprimé les vues que j'expose ici, jamais mieux esquivé les difficultés que présente ce sujet délicat, et jamais plus solidement établi le respect complet que nous devons aux Écritures dans toutes les choses de la foi, que ne l'a fait M. Ad. Monod, dans le dernier de ses sermons sur *Jésus tenté au désert* (p. 74 à 76). Si quelques-uns prétendaient que mes vues ne sont pas absolument les siennes, je répondrais, sans contester d'ailleurs, que les siennes sont absolument les miennes. Sauvons l'autorité : c'est là ce qui importe.

Voici ce qu'il dit :

« Je n'oublie pas, mes chers amis (je m'adresse plus spécialement ici » aux jeunes serviteurs de la Parole), je n'oublie pas les objections que » l'inspiration des Écritures a soulevées, ni les obscurités réelles dont » elles est enveloppée ; si elles troublent par fois vos cœurs, elles ont » aussi troublé le mien. Mais je n'ai eu alors, pour retremper ma foi, » qu'à jeter un regard sur Jésus glorifiant les Écritures dans le désert ; » et j'ai vu, pour qui veut s'en rapporter à lui, le plus embarrassant des » problèmes se transformer en un fait historique, palpable, parlant aux » yeux. Jésus ne les ignorait pas, sans doute, ces difficultés de l'inspi- » ration ; et la portion des Écritures qu'il cite, l'Ancien-Testament, est » celle qui en offre le plus : l'ont-elles empêché d'invoquer leur témoi- » gnage avec une confiance sans réserve ? Que ce qui lui a suffi vous » suffise : ne craignez pas de voir manquer sous votre main, par trop » appuyer, ce rocher qui a soutenu la main de votre Seigneur dans » l'heure de sa tentation et de sa détresse. Qu'est-ce qui vous préoccupe » dans l'inspiration ? Est-ce les variantes des manuscrits divers ? Ces » variantes étaient inévitables, à moins d'un miracle perpétuel, et il y » en avait déjà aux jours de Jésus pour l'Ancien-Testament, qu'il cite » trois fois. Est-ce les petites divergences des auteurs sacrés dans le » récit d'un même évènement, telles qu'on en trouve entre saint Mathieu » et saint Luc, dans l'histoire même qui nous sert de texte (1) ? Des di- » vergences au moins égales existaient entre les livres de l'Ancien-Tes- » tament, par exemple entre les Rois et les Chroniques. Est-ce les degrés

(1) Pour la citation de Deut. VIII, 3 (Math. IV, 4 ; Luc IV, 4), et pour l'ordre des tentations.

» de l'inspiration ? Craignez-vous qu'il n'y ait moins d'inspiration dans » les livres historiques que dans les prophétiques ? Jésus cite toujours » l'Écriture comme une *autorité* qui « ne peut être anéantie (1) ; et dans » l'endroit qui nous occupe, ses citations sont toutes tirées d'un livre » historique, le Deutéronome. Enfin, êtes-vous embarrassé de savoir » quelle théorie adopter sur l'inspiration : quel est le mode et l'étendue, » quelle part elle laisse au concours de l'homme, si elle dirige l'esprit » de l'auteur sacré, ou sa plume, et autres questions de cette nature ? » Ici encore, prenez exemple de Jésus. *Sur toutes ces questions spécula-* » *tives, il ne s'explique pas.* Mais s'agit-il de la question pratique ? s'agit-il » de la *confiance* avec laquelle vous pouvez citer les Écritures, toutes les » Écritures, et jusqu'à un mot des Écritures (2) ? Impossible d'être plus » clair, plus ferme, plus positif qu'il l'est. Allez, et faites de même. » *Citez les Écritures comme Jésus, et ayez sur l'inspiration la théorie que* » *vous voudrez.* Jésus se place à un point de vue plus élevé et plus dégagé » des influences terrestres que ne fait notre théologie : suivons-le sur » ces hauteurs où l'on respire une atmosphère si pure et si lumineuse ; » et les vapeurs dont la terre obscurcit la vérité céleste s'arrêteront sous » nos pieds (3).

» Ah ! quand le diable viendra vous jeter encore dans l'esprit quel- » qu'une de ces subtilités de l'école qu'il a toujours en réserve contre » l'inspiration des Écritures, contentez-vous de le renvoyer à Jésus : » Que ne disais-tu tout cela à mon Maître, quand il te repoussait au » désert par cette parole qui te paraît si faible et si incertaine ? Va lui » porter tes objections ; et quand elles l'auront ébranlé, elles m'ébran- » leront à mon tour ! »

Nous reconnaissons donc, avec l'Église chrétienne toute entière, l'action évidente de l'Esprit saint dans la

(1) Jean, x, 35.

(2) Ibid. Les citations de Jésus ne prouvent que pour l'Ancien-Testament. L'inspiration du Nouveau-Testament a ses preuves à part, et repose également, quoique d'une autre manière, sur l'autorité de Jésus-Christ. Au surplus, on n'a point vu d'hommes, si ce n'est les Juifs, qui reçoivent l'inspiration de l'Ancien-Testament, en rejetant celle du Nouveau.

(3) « Mange en paix le pain des Écritures, *sans t'inquiéter du grain de sable que la meule peut y avoir mêlé.* » (Lettre de Bengel à un jeune théologien.)

rédaction des Saintes-Écritures : nous refusons, il est vrai, d'entrer à ce sujet dans des détails où l'Écriture nous abandonne elle-même ; mais dans tous les points où cette Écriture revendique l'*autorité divine,* nous la lui reconnaissons pleinement et sans restriction.

C'est cette vue scripturaire sur le sujet, qui fait la force de l'évangile contre le rationalisme et ses docteurs. Ceux-ci sont forts contre l'erreur ; ils ne peuvent rien contre la vérité : ne leur opposons que la vérité.

CHAPITRE V.

Prétentions du Rationalisme à avoir la vie sans avoir la vérité. — Déclamations du Rationalisme contre la précision des doctrines. — Peut-on être sauvé sans professer la saine doctrine?

Les rationalistes de la nouvelle école, ceux de la *Revue de Strasbourg,* quoique aussi incrédules que les anciens, représentés par le *Lien,* prétendent s'en distinguer. Avec cette sorte de pharisaïsme qui les rend si contents de leur conscience, comme ils disent volontiers, et de leur science, ils renient dans l'occasion leurs prédécesseurs plus ignorants, et ils cherchent à se faire admettre dans les rangs des hommes évangéliques. « Vous avez la vie, nous disent-ils, ceux du *Lien* ne l'ont pas; nous sommes plus près de vous!... »

Les autres n'ont pas la vie? Et vous l'avez donc, vous qui reniez le Prince de la vie, vous qui insultez Jésus depuis sa naissance jusqu'à sa mort, — dans sa naissance, en faisant du Fils de Dieu le fils de Joseph, — dans sa vie, en admettant que, si l'on découvrait une tache dans cette vie, le christianisme n'en subsisterait pas moins; — dans sa mort, en niant que ce soit cette mort qui nous ait acquis le salut et réconciliés avec Dieu?... Vraiment les péagers et les gens de mauvaise vie sont plus humbles et plus sincères que tout cela!

Et où sont donc les signes de votre vie?.... Quelques-uns d'entre vous n'ont jamais su ce que c'était que la vie en Dieu ; et ceux qui l'ont connue ne peuvent plus en avoir que ce qui reste de vie à une branche détachée du tronc ; qui peut vivre quelques jours, mais qui périt bientôt si elle n'est entée de nouveau. Je me rappellerai toujours avoir vu un tronc d'arbre couché le long de la route, n'ayant plus ni cîme ni racine, scié par le haut et par le bas ; mais on lui avait laissé l'écorce. Le printemps suivant le malheureux poussait encore des rameaux de tous côtés : voilà la vie qu'on a hors de Christ ! Un reste de vie! vie dans le vague et dans l'équivoque, ou, ce qui est pis encore, dans le pharisaïsme. Non, non ; Jésus est à la foi « le chemin, la vérité et la vie » ; celui qui n'a ni le chemin, ni la vérité, ne peut avoir la vie. « Le » Fils de Dieu (de Dieu et non de Joseph) est venu ; et » il nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai ; » et nous sommes dans le vrai, en son fils Jésus-Christ. » C'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle. »

Vous auriez la vie? Et, sauf quelques chrétiens faibles ou indécis, vous ne trouvez vos amis que parmi les vieux rationalistes, que vous désavouez devant nous parmi des hommes qui ne croient pas même à l'efficacité de la prière !

Vous auriez la vie? On a quelquefois de singuliers symptômes de cette prétendue vie ! Je parlais un jour devant deux rationalistes, l'un de la vieille école, l'autre de la nouvelle, de ces assemblées de prière peu nombreuses, tout intimes, où des personnes des deux sexes peuvent prier tour-à-tour... *Fonctions sacerdotales!* Tel fut le mot que j'entendis sortir des deux bouches à la fois. « Des fonctions sacerdotales, me dit-on, n'appartiennent pas même aux simples fidèles ; combien moins à des femmes !... » Esprit du prêtre, qui se retrouve dans toutes

les religions, sauf dans le vrai christianisme ! Voilà sa hiérarchie : le savant, d'abord, le grand savant ; — puis le simple fidèle ; — puis les femmes ; — oui, voilà, selon le déiste, les échelons de l'Église. Et vous appelez cela la vie ?

Observons en passant que cette idée du prétendu sacerdoce d'un homme consacré, fût-il incrédule, se lie au principe que nous avons déjà rencontré, que la foi et la science, tout en se contredisant, peuvent vivre ensemble dans l'Église ; la science et la vérité pour les prêtres, la foi et la piété pour les simples fidèles !... Ce principe est loin d'être le seul point de contact entre les rationalistes et l'Église romaine : de part et d'autre on encense la créature humaine : c'est le savant ou le prêtre qui sert d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. *Ite et docete omnes gentes.* Tout cela prouve que les déistes ne sont pas plus que Rome dans l'esprit de ce Jésus qui disait à ses disciples : « Vous êtes tous frères. »

Ils ne sont pas davantage dans l'esprit de ses apôtres, qui insistaient si vivement sur la *saine doctrine.* Il y a parmi ces savants certains termes favoris, qu'ils ont toujours à la bouche ou sous la plume ; et dans ce nombre celui de *formule*, sur lequel il faut nous arrêter un moment. Ils appellent *formule* toute phrase qui exprime positivement une foi quelconque. On a déjà vu plus haut que cette école reproche à ceux qui croient devoir exposer nettement leur foi, « d'emprisonner les choses » saintes dans d'arides *formules*, » ou de « coucher les » vérités divines comme des momies dans le musée de » leurs professions de foi » : c'est ce qu'on nous répète à satiété depuis quelques années : on ne veut plus de *formules ;* ou du moins on attend l'avènement du grand génie qui, au XIX^e^ siècle, nous trouvera la nouvelle formule que demandent les progrès de la science. Jusque-là,

dès que vous dites ce que vous croyez, vous tombez dans la formule. Ces docteurs veulent bien, il est vrai, exprimer leurs doutes, et cela ne s'appelle pas formule : il n'y a que l'affirmation qui porte ce nom ignominieux !.... Pauvre genre humain et pauvre Église ! C'est ainsi qu'on vous nourrit de vains mots ! Un homme qui dit « Je ne crois plus rien » a le droit de formuler ainsi sa pensée ; mais celui qui dit « Je crois à la divinité de Christ, à sa rédemption, et à l'autorité des Écritures », celui-là emprisonne les choses saintes dans une aride formule !

Et vous appelez cela du christianisme ?

Il me reste à aborder ici une question inattendue, mais fort importante, et de derrière laquelle les rationalistes essaient de combattre le principe de la précision dans les doctrines. La question que j'ai en vue est, non pas si on peut être chrétien en rejetant les grands dogmes du christianisme ; il est évident que non ; mais si on peut être sauvé sans professer la foi à ces dogmes ? — Il semble d'abord que les deux questions n'en forment qu'une, et que l'Écriture Sainte les résolve toutes deux par la négative. Mais c'est peut-être ici l'un des cas où l'orthodoxie doit faire justice à l'une des réclamations de l'époque, adoucir ses contours, et apporter à la position de ses thèses, si j'ose le dire, une grande délicatesse de raisonnement. L'esprit humain, s'il n'est pas lâche, se jette dans l'autre extrême, et aime l'absolu ; il est opiniâtre et tranchant. Non-seulement il veut le positif, car en cela il fait bien ; mais quand il l'a embrassé, il hait l'exception, la complication, la souplesse de pensée. L'esprit de géométrie, comme l'appelle Pascal, cet esprit qui ne sait agir qu'en ligne droite et sur de gros principes, bien évidents, admet difficilement l'esprit de finesse, qui tient compte d'une multitude de circonstances qui modifient

les principes absolus ; et dans le cas que j'ai en vue il ne peut concevoir la possibilité que parmi des hommes qui, à la rigueur des principes, ne sont pas chrétiens, il puisse néanmoins, par exception, s'en rencontrer quelques-uns qui trouvent grâce devant Dieu. Si nous admettons cette possibilité-là, les rationalistes en profitent pour nous défier de dresser une profession de foi hors de laquelle on ne soit pas chrétien.

Mais cet absolutisme n'est autre chose que la vieille erreur si connue, qui nie la règle à cause de l'exception. — S'il ne nous appartient pas à nous, de faire des exceptions, ce droit appartient à Dieu ; et si quelqu'un veut hasarder son salut éternel sur cette simple possibilité, ce n'est nullement pour nous une raison de changer quelque chose à la réalité des principes. Or il me semble parfaitement conforme à l'esprit de l'évangile d'admettre qu'un homme peut être momentanément égaré quant à la doctrine, « ne pas appartenir au royaume (Math. 8, 11) », et pourtant montrer, à côté de sa mauvaise doctrine, quelques dispositions qui ont leurs racines dans la vérité évangélique. On peut-être incrédule de bien des manières ; on peut l'être avec des doutes dans le cœur, je veux dire des doutes en faveur de l'évangile ; on peut l'être par suite d'une intelligence qui, quoique vive, a son côté faux ; on peut ne l'être que momentanément, et sans aversion contre la vérité. Or est-ce que tout, dans l'évangile, ne nous dit pas que, quoique l'erreur provienne en règle générale d'un péché du cœur, Dieu pardonne cependant les erreurs de l'intelligence bien mieux que l'impiété ou l'orgueil des sentiments, et qu'il ne condamnera certainement pas un homme pour avoir été borné, idiot ou fou ? — Ajoutons qu'il y a un autre cas où l'exception dont il s'agit est encore plus admissible : c'est celui de l'ignorance ; car il

y a une différence capitale entre un homme qui ignore l'évangile ou qui n'a que des doutes, et l'homme qui, l'ayant bien étudié, le rejette.

Tout cela étant bien posé, je crois donc qu'il faut admettre la possibilité des exceptions; cela me semble être conforme, tout à la fois, à la vérité et à la charité; et nous laisserons les rationalistes repousser cette idée avec dérision, et la traiter d'absurdité, ou même comme cela s'est dit, de pure *farce*...

Mais que de tristes choses nous rappelle tout ceci! Et si les ennemis de l'évangile, ou certains philosophes à vue double, travaillent à le détruire, avec quelle faiblesse le défendent, en tant de cas, ceux même qui l'aiment le plus sincèrement! Que de politique, que de timidité, que de sagesse mondaine! On pourra voir les mêmes hommes, et des plus pieux, s'efforcer de ramener l'Église à une profession nette et positive de la vraie foi; et puis, si le nombre fait défaut, battre en retraite et blâmer ceux qui, sortant des rangs, viennent faire seuls la protestation qu'on aurait bien voulu faire soi-même dans d'autres circonstances! Quel mal immense produit une pareille faiblesse! On a vu tel de ces jeunes gens, entachés de l'incrédulité rationaliste, mais qui n'avait pas encore eu le courage de l'avouer hautement, venir le lendemain d'une scène de ce genre auprès d'un homme qui avait fait une protestation fidèle et qui avait été désavoué par un de ses frères, se prévaloir de ce désaveu pour se déclarer contre la foi évangélique. « Vous » voyez bien, dit-il au premier, *que vos frères ne pen-* » *sent pas comme vous!...* » Triste résultat, que Dieu peut réparer, et qu'il réparera, j'espère; mais grande leçon! Il est évident qu'une profession positive et rigoureuse de la saine doctrine, parfaitement exclusive de toute erreur fondamentale, est le seul moyen de sauver

l'église de l'invasion actuelle du rationalisme ; et que cette profession sera salutaire, tout à la fois à ceux même qui sont dans l'erreur, à ceux qui protesteront, et à l'Église de Dieu en général :

A ceux même qui sont dans l'erreur ; parce que rien n'est plus propre à les tranquilliser dans leur incrédulité et à les aveugler, que de voir ceux qui prétendent posséder seuls la vérité, les traiter encore comme des frères, eux qui la nient ; tandis que rien n'est plus propre à leur inspirer de sérieux scrupules et une crainte salutaire que de se voir reniés par ceux qu'ils reconnaissent dans le fond de leur conscience comme les véritables croyants.

A ceux même qui feront une profession fidèle ; parce que Dieu récompense toujours la fidélité, et que l'infidélité et la faiblesse portent toujours avec elles leur châtiment. L'atmosphère morale du jour est lâche ; elle l'est depuis longtemps : le sel du réveil religieux a perdu de sa saveur : une fausse charité a pris la place de la vraie ; le calcul a pris celle de la simplicité ; et si nous ne voulons nous réveiller de nouveau, Dieu enverra ses châtiments. Souvenons-nous que « Dieu ne donne pas » un esprit de timidité, mais de *force*, aussi bien que » de charité et de prudence ! » (2, Tim. 1, 7.)

Enfin, si nous sommes fidèles, et si, par cette fidélité même nous intimidons l'hérésie et regagnons ceux qui ont encore une conscience, alors *l'Église aussi* qui, par la faute de ses conducteurs, ne sait plus à quoi s'en tenir, ni sur ce qu'ils croient ni sur ce qu'elle doit croire elle-même, sortira des ténèbres dans lesquelles elle végète depuis si longtemps, et commencera à se montrer digne du nom d'Église de Dieu, — soit que les masses reviennent à la profession plus ou moins éclairée de la vérité, soit que l'Église se dessine nettement vis-à-vis d'un monde incrédule ou pharisien. Dans tous les cas il

faut de la franchise et de la netteté dans la doctrine : c'est vers cette position que tout nous pousse irrésistiblement.

CONCLUSION.

Oui ; le vague, l'indéfini, *la théologie à double face,* ou l'indifférence pour la vérité ont assez longtemps régné dans nos églises ; il est temps que tout ce scandale finisse.

Et si j'use de cette parole tranchante, c'est qu'elle n'arrive guère que lorsque les faits commencent déjà à la justifier. Tout désordre a son temps ; le mal n'est pas fait pour se prolonger indéfiniment ; il s'agit de savoir si le déisme est bien en effet une continuation « des nobles » traditions de l'église réformée », ou s'il n'en est pas au contraire la complète négation.

A vous, ministres évangéliques, seuls vrais ministres du Christ, de relever enfin l'étendard d'une confession de foi, foulé aux pieds depuis tant d'années, par ceux même qui auraient dû le porter devant le monde et devant Dieu ; foulé aux pieds, mais non détruit ; jeté de côté mais non détruit.

Les tentatives presque journalières qui se font à cet égard, de tous côtés et par tous les partis, sont la preuve évidente de la nécessité d'une chose pareille, en même temps qu'elles sont un indice du progrès irrésistible de l'évangile dans nos églises. Il y a 30 ans, il y en a 20, même 10, qu'à peine quelques chrétiens voulaient une confession de foi, et que les rationalistes en repoussaient toute idée. Maintenant, au contraire, on reconnaît presque partout, bon gré mal gré, qu'il est absurde de ne

vouloir pour toute religion et pour toute confession de foi que la reconnaissance d'un principe, savoir que chacun est libre de choisir entre la foi et l'incrédulité, et de conclure de là que chacun est libre de prêcher tout ce qui lui passe par la tête.

De plus en plus aussi on reconnaît que les confessions, ou, si l'on veut, les professions de foi, ne disent pas « croyez », mais « croyez-vous? » et que par conséquent elles ne peuvent gêner que les hypocrites. De même que les rationalistes ont toujours été très-fidèles à pratiquer contre d'autres le principe parfaitement rationnel de l'exclusisme, quitte à combattre ce même principe quand il les atteignait, de même les chrétiens reconnaissent, lentement il est vrai, mais de jour en jour davantage, que l'accord de l'affirmation et de la négation sur un même point donné est une chose impraticable; et qu'appliqué à une corporation de prédicateurs, cet accord constitue, à la longue, aussi bien un péché qu'une absurdité.

Je me rappelle un cas où cette absurdité se montra dans tout son jour. Dans un sermon sur la parabole du semeur, prononcé à l'occasion d'une consécration au saint-ministère, l'orateur demandait avec raison quelle semence répandra celui qui sème, c'est-à-dire quelle doctrine annoncera le prédicateur? — Il répondit avec un incroyable à-plomb : « Il prêchera *celle qui,* après » mûr examen des choses, *lui semblera la bonne* »; — c'est-à-dire, en termes presque identiques, *ce qui lui semblera bon.* Puis, haussant la voix : « et alors, ni les hommes, *ni Dieu même* ne pourront rien lui reprocher. » Je ne relèverai pas l'effrayante fanfaronnade de ce dernier propos; mais chacun peut observer la naïveté avec laquelle l'orateur confondait là deux choses absolument dictinctes, d'un côté ce qui est bon en soi, et de l'autre les

imaginations qu'un prédicateur peut se faire quant à ce qui est réellement bon. Il est très-clair qu'un prédicateur ne doit jamais prêcher que ce qui lui semble bon ; mais de son côté une église raisonnable veut beaucoup plus que cela ; elle ne demande nullement au prédicateur de prêcher ce qui *lui semble bon,* à lui, *mais ce qui est bon,* et quelquefois c'est très-différent.

Mais pourquoi m'efforcer de prouver qu'une église doit toujours avoir une confession de foi? Il y en a toujours eu : les ennemis les plus ardents de ces confessions en ont toujours; seulement elles sont sous-entendues et négatives, mais très-nettes. Car que signifiait, et que signifie encore, lorsqu'il s'agit d'élire un pasteur, ce cri de quelques-uns : « Nous ne voulons pas de méthodiste ou de piétiste ! » Il signifie : « Nous ne voulons pas d'homme qui croie, ou du moins qui prêche avec instance, l'autorité des Saintes Écritures, la chûte de l'homme, la rédemption par le sang du Christ, la divinité du Sauveur, et autres points semblables. » Or, n'est-ce pas là une confession de foi, ou son parfait équivalent? Tout homme croit quelque chose, même les prédicateurs ; or, dès que vous dites tout ce que vous ne croyez pas, le reste est, en fait de religion, ce que vous croyez, c'est-à-dire de la part du rationaliste le déisme. Donc vous avez une confession de foi.

Mais comme ces confessions négatives avaient le défaut de ne s'exprimer qu'indirectement et de prêter à l'équivoque, il faut en revenir aux professions directes et catégoriques ; et pour faire un pas de plus vers mon but, je ferai observer que la chose peut se décider par les orthodoxes seuls, et même par quelques-uns d'entre eux seulement. Qu'ils fassent à cet égard une déclaration vraiment chétienne : à la longue on verra se joindre à eux un nombre croissant de signataires, et on finira par savoir que penser de ceux qui s'abstiendront.

Parmi les tentatives qui se sont faites en ce sens depuis quelques années, il y en a deux qui avaient une portée plus générale que les autres, peut-être même une portée trop ambitieuse. L'une eut lieu en 1848, l'autre ce printemps dernier (1854). C'est peut-être ce que je viens d'appeler l'ambition de ces deux démarches qui les a fait avorter. Pouvons-nous en effet espérer, devons-nous même désirer qu'à une certaine époque plus ou moins rapprochée, tous les ministres de nos églises de France soient tenus non-seulement à catégoriser leur foi, mais ne puissent même recevoir la consécration qu'à condition de professer la foi évangélique et orthodoxe dans tous ses points fondamentaux? Il serait trop long d'entrer ici dans cette grande question, et je serais même assez embarrassé de la résoudre pour le moment. Mais je me permets d'autant mieux de ne pas essayer de le faire, qu'elle va peut-être plus loin que ne l'exige le devoir personnel de chacun de nous; car notre devoir, à nous tous qui croyons à l'évangile de la croix, c'est d'abord de le proclamer nous-mêmes nettement; puis, pour ce qui regarde les intérêts généraux de l'Église, d'exiger dans l'occasion la même chose de ceux qui nous demanderaient de les reconnaître comme ministres du Christ, ou comme instituteurs de nos enfants; et enfin de protester contre toute doctrine et tout docteur qui exprimerait des doutes sur l'évangile, ou qui se tiendrait à cet égard sur la réserve. — Voilà ce que nous ne devons pas, une troisième fois, refuser de faire.

J'ai parlé de tentatives ambitieuses : j'ajoute que si, à deux reprises différentes, on n'a pas réussi, c'est aussi, je le crains, parce qu'on y a mis de la sagesse humaine; c'est qu'en particulier on a voulu le nombre, oubliant ainsi, non-seulement l'exemple admirable de Gédéon, qui ne fut fort que de la force de l'Éternel, mais toutes

ces déclarations élevées de l'évangile qui nous répètent que Dieu confond les choses fortes par les faibles, et les sages par les folles ; qu'il n'est pas le Dieu des savants, mais des simples ; que pour accomplir notre devoir nous ne devons pas regarder à ce que font les autres mais à ce que Dieu ordonne. On a oublié que le règne de Dieu a de tout autres lois que les royaumes de ce monde, et que dans l'Église ce n'est pas la tactique qui réussit, mais le courage de la simplicité.

Relevons-nous de notre chûte ; et quand depuis si longtemps l'incrédulité lève parmi nous la tête, levons-la aussi à notre tour. Nous l'avons déjà fait isolément, mais il faut le faire ensemble. Ne fussions-nous que deux ou trois, — devant la timidité qui s'attache inséparablement à l'erreur, un seul chrétien même, oui, un seul qui élèvera cet étendard sans se dédire ni se contredire, ce chrétien seul sera déjà puissant ; car l'évangile a une majesté devant laquelle pâlissent toutes les hérésies du monde.

Mais d'ailleurs nous savons bien que nous ne serons pas seuls. Dès le premier pas même, nous serions plusieurs, et peut-être, au bout de peu de temps, qui sait ? nous nous trouverions en majorité. Or une phalange fidèle de ministres de Christ professant hautement la vérité, et appuyés sur la vérité, serait d'une puissance irrésistible.

Ajoutons qu'en même temps on verrait naître entre nous un amour fraternel qui, pour l'heure, a bien peu d'occasions de se montrer et de se développer. *On ne peut même s'associer entre croyants, qu'à proportion qu'on se sépare des incrédules.*

Je me suis permis d'indiquer quelques-unes des causes qui ont paralysé les tentatives faites dans le sens d'une manifestation commune de notre foi. Il faut bien peut-être

y ajouter aussi l'action de quelques amours propres. On aura répugné à se mettre à la suite d'un autre ; peut-être ne voulait-on pas de chef ;.... et sur ce dernier point, il faut bien reconnaître que, l'expérience, comme l'évangile, nous indique qu'on avait raison. Mais que faire alors ?

L'apôtre Paul semble l'avoir indiqué lorsque, après avoir reproché aux Corinthiens d'avoir entre eux des procès, il ajoute : « Et si pourtant vous en avez, n'y a-t-» il point de sages parmi vous, non pas même un seul » qui puisse juger entre ses frères? Prenez plutôt pour » juges ceux qui sont des moins estimés de l'Église ! » (1 Cor., 6, 4 5). Je dirai de même : Que l'un d'entre nous, fût-ce le dernier de tous ou le moins considéré, dresse, sans prétentions et sans y rien mettre de sa personne, dût-il n'en faire qu'une table des matières, une série des points qui résument la foi chrétienne ; oui, qu'il fasse, si l'on veut, « *un musée* de nos articles de foi » ; ce n'est jamais un musée qui est mauvais, mais l'homme qui est insensible aux trésors que renferme ce musée ; celui-là n'y voit que des vieilleries, le vivant y respecte des antiquités, qui parlent tout à la fois à son esprit et à son cœur. La bible aussi est un musée ; la foi aussi est vieille ; l'erreur seule est nouvelle ; elle ne peut venir qu'après la vérité.

Sans doute s'il s'agissait de rédiger une confession de foi officielle et en vue de la postérité, l'œuvre deviendrait plus difficile ; mais nous vivons à une époque de liberté où, grâces à Dieu, l'autorité de l'homme n'est plus rien, et où un symbole n'a de poids que par sa valeur intrinsèque. Il est vrai que la piété et les lumières de ceux qui s'y rattachent lui donnent quelque valeur ; mais cet effet n'est déjà que d'un ordre inférieur. La question même du nombre peut venir ensuite, et elle a aussi quel-

que poids ; mais elle ne vient qu'en troisième ligne : ne cherchons d'appui que dans la vérité.

Mais faisons notre confession, et faisons-là librement, largement, d'abondance de cœur. C'est l'esprit étroit de la dialectique qui prétend qu'on ne peut exprimer une idée générale en différentes manières ; le simple bon sens nous dit le contraire. Quand les douze apôtres se sont séparés pour aller prêcher l'évangile dans le monde, chacun d'eux, quoique délivrant un même message, s'est exprimé différemment des autres, à tel point que le même homme n'a jamais employé le lendemain, ni d'une heure à l'autre, le même langage qu'il avait tenu le jour et l'heure avant.

On a proposé pour base de ce nouveau travail une œuvre ancienne et vénérable, la profession de foi de nos pères, les martyrs de l'Église de France. L'idée est irréprochable. Que celui qui tentera le travail dont nous parlons prenne cette confession de foi de La Rochelle ; qu'il la concentre, pour la rendre plus générale et plus accessible à tous les chrétiens ; qu'il la modifie dans les points qu'il jugera nécessaire ; qu'il en retranche, si on le veut, toute expression qui ne se trouverait pas dans l'Écriture Sainte (l'incrédule a le droit de l'exiger) ; qu'il traite avec ménagement les doctrines où il se manifeste des points de vue qui semblent se combattre, quoi qu'ils ne fassent que se compléter, comme le dogme de l'élection comparé à celui de l'amour que Dieu porte cependant à tous les hommes, celui du salut gratuit comparé avec la valeur des bonnes œuvres, et autres points semblables. Qu'il se fasse aider en tout cela de quelques collègues. Puis, l'ouvrage étant fait, qu'on le publie sans nom d'auteur, en le soumettant à l'adoption et au jugement des frères ; ce travail serait nécessairement béni; car il faut trancher sans plus tarder avec ceux qui

rejettent l'évangile, et même avec ceux qui ne savent encore ou qui ne savent plus à quoi s'en tenir.

J'ai entendu des rationalistes prétendre avec ironie que les chrétiens ne viendraient jamais à bout de rédiger une profession de foi qui pût être commune à tous; je l'ai cru moi-même pendant longtemps; mais je suis convaincu maintenant que c'est une erreur. Pourvu qu'on en reste aux points réellement fondamentaux, à ceux, par exemple, que j'ai indiqués en passant dans cet ouvrage même, je me tiens pour assuré que tout chrétien les admettrait.

Je ne voudrais pas quitter cet ouvrage sans avoir dit un mot sur quelques tendances dangereuses à la foi chrétienne qui se manifestent dans une école pieuse pourtant, mais qui risque de tendre un peu la main à celle du rationalisme, et que j'appellerais volontiers l'*école littéraire et philosophique*. Sans doute quelques personnes seront étonnées lorsque, pour plus de clarté, je dirai que j'ai en vue l'école qui a eu pour chefs et pour fondateurs les excellents MM. Stapfer et Vinet. Que le rationalisme ait revendiqué comme sien ces deux écrivains, au moins le dernier des deux; c'est une injure que ces hommes pieux n'avaient pas méritée. Mais peut-être se l'étaient-ils pourtant attirée, par le ton philosophique et l'éclat littéraire avec lequel ils traitaient l'évangile. On me dira peut-être qu'en signalant les inconvénients de ce genre, je me fais le Diogène de l'évangile. Pour répondre à cette accusation, je ne me prévaudrai pas de la belle signification de ce nom, à laquelle je n'avais jamais songé jusqu'ici *(enfant de Dieu)*, — mais je dirai que de simples assertions ne signifient rien par elles-mêmes; et j'en reste au principe que l'évangile ne doit pas se prêcher « avec des discours pompeux et pleins de philosophie. » (1 Cor., 2, 1.) Non: ne mêlons pas les

choses humaines avec les choses divines, la sagesse humaine avec la sagesse divine. Cultivons en bonne conscience la littérature et la philosophie, les beaux arts et les sciences ; mais n'allons pas croire que ces choses, que la beauté littéraire, que la profondeur philosophique, qu'un hommage rendu au génie humain ajoute rien à l'évangile. Sans pouvoir bien définir peut-être en quoi cet évangile diffère de tout ce qui vient de l'homme, le chrétien, à proportion qu'il est plus fidèle, reconnaît que la question du salut éternel appartient à un autre monde, et qu'elle n'a absolument rien de commun avec les principes du monde actuel. Un cœur sérieux sent ces choses ; il ne cherche aucun genre d'éclat ; comme le beau forme si souvent la surface du mal, il ne le cherche pas ; il n'a pas besoin de belles paroles ; et bien souvent il sera plus édifié d'une simple conversation avec un péager converti, ou avec une pieuse servante, que des plus beaux sermons des grands maîtres.

Mais je reviens au sujet de la présente publication, et je voudrais m'adresser d'abord à mes jeunes collègues dans le saint ministère, ou aux jeunes frères qui ne font encore que s'y préparer, pour leur laisser une exhortation spéciale.

De même que les mauvaises compagnies corrompent l'esprit et le cœur, ainsi le font les mauvaises lectures ; et je ne connais guère de plus mauvaise lecture qu'un ouvrage comme celui qui nous a occupés, et qui, depuis plusieurs années, ne fait autre chose qu'attaquer la révélation que Dieu nous a donnée dans sa parole. J'ai dit précédemment pourquoi je ne croyais nullement nécessaire de répondre continuellement à ses mauvaises attaques ; maintenant j'ajoute qu'à lire des ouvrages de ce genre, notre foi s'affaiblit, et notre piété en contracte une sorte de souillure. La raison humaine, dont quelques-

uns font tant de bruit, est au contraire une chose si faible que nous ne pouvons guère lire un mauvais livre, ni entendre une mauvaise conversation sans en souffrir quelque dommage intérieur, et sans éprouver que nos convictions les mieux fondées s'ébranlent. Repoussez donc tous les ouvrages de ce genre. Peut-être verra-t-on par le présent écrit que ce n'est nullement par crainte ni par faiblesse que je donne un conseil semblable : c'est par les raisons que je viens d'énoncer. On n'a pas besoin d'étudier si longuement le mal pour le combattre ou pour connaître le bien.

Et vous, simples fidèles, veillez vous mêmes, dans ces temps de désordre religieux, sur la doctrine que vous prêchent vos pasteurs. C'est à tous les chrétiens qu'il est dit : « *Examinez les esprits,* — ne croyez pas à tout » esprit, — donnez vous garde *des faux docteurs.* — Et puisqu'il est arrivé, dès le temps des apôtres, que ces faux docteurs « introduisaient leurs sectes de perdition « couvertement *et avec des paroles artificieuses,* » prenez y garde ! Sans doute, nous ne sommes pas accoutumés à cette surveillance, et il est pénible d'avoir à l'exercer ; mais ce n'est pas notre cœur seul qui en souffre, c'est aussi notre indolence. Le temps n'est plus, s'il a jamais été, où l'on pouvait écouter un prédicateur quelconque comme un envoyé de Dieu ; nous sommes en temps de guerre, il faut en prendre son parti. Et si vous n'avez à votre portée qu'un pasteur infidèle, eh bien ! vous avez la ressource de vous réunir entre vous, ou de vous joindre à l'une des nombreuses sociétés dissidentes où l'évangile est professé. Allez chez les Wesleyens, chez les frères de Plymouth, chez les Baptistes, à quelque église indépendante, allez où vous voudrez, pourvu que la *parole de la croix* y soit annoncée ; mais fuyez les lieux où Jésus ne joue plus que le rôle d'un simple messager qui est

venu nous *apporter*, non nous obtenir le pardon de Dieu !

Et vous, parents, regardez de plus près que vous ne l'avez fait peut-être jusqu'ici au choix que vous faites des hommes à qui vous confiez l'éducation de vos enfants ! Ceux qui ne croient pas à la rédemption par le sacrifice de la croix n'attaqueront pas ce dogme sans doute ; ils ont pour cela leurs raisons ; mais le seul silence à cet égard, ou un langage équivoque, équivalent à l'incrédulité. La manière même la plus profonde de nuire à l'évangile consiste à parler de religion sans parler de Jésus, et surtout à parler de Jésus sans parler de sa rédemption. N'envoyons pas nos enfants à de pareilles écoles ; car nous rendrons compte de l'instruction religieuse que nous leur aurons fait donner. Ne participons point aux péchés d'autrui.

Et maintenant, si je m'adresse encore, en terminant, aux écrivains de la *Revue de Strasbourg*, ce n'est plus pour argumenter, mais pour protester. Vous êtes descendus depuis sept ans, pas à pas, au point où vous voilà ! Quelle a été votre œuvre ? Uniquement une œuvre de destruction et de négation. Vous avez fait en théologie ce que font dans la ville les balayeurs de rue ; vous avez cherché avidement tout ce qui pouvait prêter le flanc à votre critique ; puis, descendant beaucoup plus bas encore, vous avez fini par prendre pour balayures les choses les plus saintes elles-mêmes ; et vous voilà déistes..... Prenez y garde ! Vous êtes déchus de la foi ; ceux du moins qui avaient déjà connu l'évangile, et qui en avaient parlé avec tant de grâce et de puissance ! Il faut qu'il y ait eu dans cette odieuse affaire un orgueil caché, ou quelque autre péché du cœur ! Mais quand le cœur s'est endurci, Dieu frappe quelquefois l'intelligence : quelquefois, avant de frapper définitivement, il nous envoie des précurseurs de ce châtiment. Et dans

tout les cas, frappés ou non, ah ! souvenons-nous du sort qui est réservé à ceux qui, « après avoir été illu-» minés, et avoir goûté le don céleste et la bonne pa-» role de Dieu, crucifient de nouveau le Fils de Dieu » et l'exposent à l'opprobre ! » Nier la rédemption c'est être apostat ; la nier et participer à la sainte cène, c'est être un hypocrite.

Hypocrite ! Ce mot est déjà venu quelquefois sous ma plume, et je ne le rétracte point ; mais quoique j'aie déjà insinué dans quel sens je l'emploie, puisqu'il a un sens injurieux, j'achève de l'expliquer. Je ne crois pas qu'aucun rationaliste prêche ouvertement des choses qu'il ne croit pas ; mais je sais que ces docteurs ne disent pas ouvertement tout ce dont ils doutent ; et qu'en outre ils emploient souvent dans un sens très-inférieur les grands mots évangéliques auxquels le commun des fidèles donne avec raison leur sens réel. Or ceci est déshonnête ; et il y a quelque chose de bas à user ainsi d'équivoques. Je suis convenu que plusieurs tombent dans cette faute à raison de la gêne, et de la douleur même qu'ils éprouvent à renier *un Sauveur* pour lequel ils conservent encore un reste d'attachement ou de vénération ; leur science, qu'ils croient si grande, leur logique, qu'ils croient si forte, les empêchent de prêcher l'évangile, leur conscience les empêche de l'attaquer, et ils se tiennent entre deux. C'est toujours une duplicité.

Pour résumer tout cet ouvrage, je répète donc que la *Revue de Strasbourg* n'établit absolument que le déisme, accompagné d'un respect plus ou moins équivoque pour la personne du fils de Joseph. Les écrivains de cette école ayant constamment refusé, jusqu'à ce jour, de nous dire ce qu'ils croient, je me suis chargé de dire ce qu'ils ne croient pas ; et la chose sera convenue jusqu'à ce qu'ils me démentent point par point. Je bénirai Dieu

pour chaque démenti qu'ils voudront bien m'accorder ; mais je veux des démentis nets, catégoriques, sincères ; et j'aurai soin de veiller à ce que ces conditions soient remplies. Jusques-là je maintiens l'accusation *de déisme,* et, à côté d'elle, celle d'une *dissimulation,* chez quelques uns peut-être involontaire, chez les autres volontaire et intéressée.

Voilà ma pénible tâche achevée. Il ne me reste plus qu'un mot à dire en finissant, aux âmes qui ont la sagesse de chercher avant tout l'édification.

Ne nous effrayons nullement des apparitions comme celle qui vient de nous occuper. Après leur avoir rendu justice, abandonnons-les à leur sort et n'y songeons plus. Ce n'est pas après avoir régné dix-huit siècles sur le monde civilisé, et au moment où il se répand plus que jamais chez tous les peuples, que l'évangile sera ébranlé par quelques écrivains d'un petit journal et par leurs disciples : nous pouvons être parfaitement tranquilles sur ce sujet. Sans doute on ne peut que s'affliger à la vue de quelques maux momentanés et locaux ; à celle de quelques jeunes gens qui s'égarent et de quelques églises qu'on trompe; mais cela s'est toujours fait. L'existence du mal est, pour le moment, un mystère insoluble ; mais l'évangile est éternel, et n'est pas même touché par les folies des hommes.

Le déluge momentané des encyclopédistes fut bien autrement puissant que ce que nous voyons maintenant, et il a passé : « l'homme est comme l'herbe, et toute sa » gloire comme la fleur de l'herbe ; mais la parole de » Dieu demeure éternellement. » Après les guerres de David vint la paix du règne de Salomon... Que nos âmes aussi, après avoir passé quelques moments à repousser d'indignes attaques, reviennent en paix au Prince de la paix, au Jésus de l'évangile, qui mourut à cause de

nos péchés, qui ressuscita après nous avoir justifiés par sa mort, et qui vit maintenant aux siècles des siècles.

Il est possible qu'on réponde quelques mots à ce petit ouvrage, et très possible que je ne réplique pas ; car je ne veux pas imprimer sans fin ; et je ne jouis pas d'une grande faveur auprès des journaux. Je prierais alors le lecteur sérieux de se souvenir de ces quelques recommandations :

Qu'il voie si la réplique aux observations qu'on me fera ne se trouverait pas déjà dans mon ouvrage ;

Qu'il ne se prenne ni à des choses vagues, ni à des déclamations, ni à des démentis sans preuves ;

Et que s'il se trouvait que j'eusse réellement commis quelque erreur de détail, ou fait quelque faute de raisonnement, ou que j'eusse eu, à mon insu, un tort quelconque, on n'en conclue pas aussitôt que mon adversaire est dans son droit sur le grand point dont il s'agit.

Ce grand point c'est que l'évangile est de Dieu, que les Saintes-Écritures contiennent la vérité de Dieu, et que, sous des termes respectueux et avec un ton plus décent, les rationalistes ne croient pas beaucoup plus à cet évangile que ne le faisaient les encyclopédistes. Voilà ce que j'ai dit, et que je maintiens.

FIN.

DOCTRINE

DE

M. COQUEREL, PÈRE,

SUR LA PRIÈRE.

C'est évidemment un rôle pénible dans ce monde que de signaler le mal et de le reprendre ; il l'est surtout à raison de l'ennui qu'en éprouvent non-seulement les gens du monde et les indifférents, mais même les personnes qui, sans avoir beaucoup de zèle, ont quelque piété; elles souffrent de tout ce qui ressemble à la sévérité, et l'on confond incessamment la charité avec la douceur, la paix selon Dieu avec la paix du monde.

Cependant je crois pouvoir justifier sur le champ et en deux mots les lignes qu'on a ici sous les yeux ; que le lecteur en juge.

Notre Sauveur et ses apôtres, et les saints hommes de tous les temps, et même autant que je sache, tous ceux des payens qui ne sont pas des impies déclarés, ont toujours, les uns enseigné, les autres cru que *prier* était surtout *demander,* réclamer le secours de Dieu dans nos détresses et dans nos besoins, en un mot chercher à obtenir un changement dans notre état lors que nous souffrons. Or voici, comme aurait dit M. De Maistre, un monsieur habillé de noir, se disant ministre de Jésus-Christ, qui vient, à la face du monde entier, démentir cet enseignement universel de l'évangile, le sentiment qui règne dans tout cœur humain, et les déclarations les plus répétées de notre Sauveur, en nous apprenant que *prier n'est pas* —

(ce sont ses propres expressions) *n'est pas — demander* mais simplement *acquiescer*. Je vais citer l'ouvrage et la page où l'auteur s'est ainsi exprimé : pour le moment je n'ai voulu qu'introduire mon sujet ; je reprends d'un peu plus haut.

N'ayant jamais eu occasion de faire une protestation publique contre les principes et les doctrines de l'auteur que je viens de nommer, puisque j'ai vécu jusqu'à ces dernières années à l'étranger, je crois qu'il est de mon devoir, maintenant que je compte parmi les ministres de l'église réformée de France, de me déclarer une fois nettement à ce sujet.

Je ne viens pas, il est vrai, embrasser dans son ensemble l'enseignement de M. Coquerel, père : ce serait à la fois trop long et inutilement long. Si je puis indiquer un seul point capital sur lequel ce prédicateur heurte de front et sans équivoque une doctrine commune à toute l'église chrétienne, et même à toutes les religions du monde, je pense que je me serai suffisamment acquitté de ma tâche ; or c'est ce travail que je viens faire.

Je rappellerai à cet effet une publication ancienne et déjà oubliée de ce prédicateur, le *Christianisme expérimental*. Oubliée ; mais quand un ouvrage n'a point été rétracté, il reste là comme un témoin des croyances actuelles de son auteur.

Je pourrais faire observer d'entrée que M. Coquerel a pris pour épigraphe, et mis sur la couverture même de son livre ces mots : « *Tiens toy à toy.* » — Pour qui comprend les choses, c'est déjà tout dire. L'homme qui puise ses idées théologiques en lui-même, et qui, dès la première phrase de son introduction, place, quant aux choses religieuses, la raison avant la foi, la science avant la révélation, vous annonce aussi d'entrée, et avant même qu'on le lise, ce que sera sa foi. Les amis de Job disaient

à leur ami dans l'épreuve, ce que l'évangile dit à tous les croyants : « *Attache-toi à Dieu* » (Job, XXII, 21) etc.; l'homme affligé serait en effet bien malheureux s'il n'avait de recette pour son mal que de s'en tenir à soi, et de se résigner sans rien demander. Mais M. Coquerel pense autrement.

Je viens de faire observer qu'il n'est pas une religion au monde, pas un homme sérieux, même parmi les payens, qui ne croie que nous pouvons nous adresser à Dieu dans nos besoins, dans nos épreuves, dans nos angoisses, pour lui *demander*, puis pour *obtenir* de lui du secours, de la consolation, une délivrance, l'heureuse fin d'une crise, la guérison d'un être qui nous est cher, et mille autres choses semblables en fait de circonstances temporelles; puis, au moral, des lumières, des forces que nous ne trouverions pas en nous-mêmes. Tous nos services religieux commencent et finissent par des prières de ce genre; l'homme le plus incrédule, s'il a le malheur d'être à la fois incrédule et prédicateur, est obligé d'en passer par des prières nombreuses; c'est-à-dire, non par de simples actes d'acquiescement, par une sorte de conversation vague avec Dieu, mais par des *demandes* positives. Quiconque prie tant soit peu chez lui ou dans les temples, prononce une foule de demandes : l'oraison dominicale à elle seule en contient dans sa brièveté cinq ou six : puis, quand nous prions de nous-mêmes, nous en ajoutons d'autres; nous *demandons* à Dieu de bénir les autorités temporelles, nous lui *demandons* d'assister nos pasteurs, de bénir toutes les églises chrétiennes, de nous accorder son Saint-Esprit : même dans les choses matérielles, nous lui *demandons* de nous préserver des divers fléaux qui pourraient nous menacer, de soulager les pauvres, les malades et les mourants; et cent autres grâces de ce genre...

Or plusieurs personnes n'auront pas su, jusqu'à ce jour, lire dans l'ouvrage de M. C., ce qu'il a pourtant dit, et presque en propres termes, dans l'écrit qui nous occupe, savoir, qu'il est *parfaitement inutile de demander à Dieu une grâce quelconque*, ou de prier pour nos frères, nos amis et nos enfants, avant de les avoir dûment avertis du fait... Vous vous récriez sur mon assertion? Je laisse alors parler l'auteur lui-même. Ouvrez page 98 et suivantes de l'ouvrage indiqué, et vous y trouverez ces mots :

« .... Dans **l'idée vulgaire**, prier c'est surtout *demander... Mais* » *quel peut être l'objet de ces demandes?...* Est-ce demander que la pro- » vidence *se conforme à nos désirs?* De pareilles prières ne se rachètent » du *blasphème* qu'à force de sincérité dans leur *erreur...* Demandera-t- » on les *forces* suffisantes pour l'accomplissement de sa tâche? Comment » s'imaginer que jamais Dieu nous les refuse? *Nos transgressions seraient* » *alors ses fautes, etc.* »

S'il faut mettre ces lignes et ces raisonnements à la portée des plus distraits ou des plus indifférents, en voici le sens, si je ne me trompe. « Nous ne devons demander ni des grâces temporelles, ni des grâces spirituelles :

Point de grâces temporelles, comme serait la guérison d'un enfant, la cessation d'un fléau, un temps favorable pour nos récoltes, une préservation dans la tempête, et mille autres choses semblables : l'écrivain pense que la maladie doit faire son cours, que le choléra vient ou s'en va d'après certaines lois sur lesquelles nos prières n'ont pas plus d'action que sur l'aiguille d'une pendule ; que, dans un orage, si les vagues sont trop hautes, toutes nos prières ne nous empêcheront pas de périr; que lorsque Elie pria pour qu'il ne plût pas de trois ans et demi, et qu'il pria ensuite pour qu'il vînt de la pluie » (Jacq. v. 17), sa prière « ne se rachetait du blasphème qu'à force de sincérité dans son erreur; » que l'apôtre Jacques, qui

cite ce prophète, est un homme simple et *sincère* du même genre, et qu'en un mot — je répète simplement les termes ci-dessus — c'est une *erreur* et une *idée vulgaire* de croire que sur nos prières, la providence se conforme jamais à nos désirs. De sorte que l'écrivain qui exalte ailleurs et partout la prétendue liberté de l'homme, au point d'oublier que celui qui fait le péché est esclave du péché, refuse à Dieu cette même liberté qu'il accorde si libéralement à l'homme. Selon lui, tandis que celui-ci fait ce qu'il veut, Dieu ne peut modifier son action ; tout est arrangé d'avance ; priez ou ne priez pas, la nature fait son chemin ; elle ne peut écouter toutes les prières à la fois ; le monde est une machine toute montée, à laquelle il est inutile de demander de faire autre chose que ce qui est déjà préparé par les antécédents. C'est l'idée la plus nette de la prédestination, chez un homme qui, très-probablement, repousse comme un blasphème toute idée d'une élection de grâce.

Et quant à des *grâces spirituelles*, même inutilité de la prière. Quoi ! demander à Dieu la force de surmonter une tentation ! Mais « comment s'imaginer que Dieu ne » la donne pas de lui-même à tous les hommes, » sans qu'ils la lui demandent? Selon notre docteur nous avons tous reçu, sans avoir à la demander, la force de faire le bien ; et Paul, qui disait au nom de tant d'autres : « Je ne » fais pas le bien *que je voudrais,* et je fais le mal que » *je ne voudrais pas ;* je vois dans mes membres une » loi qui me rend captif de celle du péché ! » (Rom. 7, 19, 23)... cet apôtre se trompait ; il devait simplement acquiescer ; et la demande faite à Dieu d'un secours spécial eût été inutile !.... Tel est évidemment le sens des lignes citées ci-dessus.

Dira-t-on que mes déductions sont trop rigoureuses? Mais si M. Coquerel a une qualité, c'est d'être très-clair ;

aussi va-t-il vous parler nettement ; il conclut par ces mots (même page 98 et suivantes) :

« **Prier n'est point demander ;** — *c'est acquiescer...* Les » prières sans la *cadence des mots* (remarquez cette expression) sont » les meilleures.... Les *courtes* prières sont les meilleures, etc. »

Non seulement donc, selon cet écrivain, il n'est pas besoin, pour prier avec succès, de *cadencer* des *mots,* mais il vaut mieux même n'en point cadencer du tout, et ne rien dire ; c'est plus vite fait ; et puisque les courtes prières sont les meilleures, si vous voulez les faire excellentes n'en faites point du tout ! N'est-ce pas là ce que pense notre auteur ?

Plus loin, traitant des prières que nous faisons pour autrui, il dit :

« *Quand la prière en faveur de nos frères est faite à leur insu... elle ne* » *profite qu'à celui qui l'adresse.* »

Beau profit, dirai-je, d'avoir fait une prière inutile !

Je pourrais citer beaucoup d'autres expressions allant au même but : mais il suffit bien de celle-ci ; et je pense que quand je me borne à ces quelques citations, on n'essaiera pas d'en couvrir l'impiété en alléguant que j'ai pris des phrases détachées ; car, outre que j'ai eu soin, en abrégeant les citations, de n'en pas tronquer le sens, il y a telle phrase qu'aucun contexte n'excuse, et qu'il n'est pas permis à un chrétien d'écrire. L'assertion audacieuse et sans restriction que *prier n'est pas demander,* cette assertion qui donne un démenti inqualifiable aux précieuses affirmations de notre Sauveur à ce sujet, est parfaitement claire ; et elle exclut nettement l'idée que la prière soit quelquefois, et surtout habituellement, une demande.

Maintenant, quelle conclusion allons-nous tirer de tout ceci ? En la formulant, je me rappelle l'excellente

règle de Pascal « qu'il faut toujours parler des gens de manière à pouvoir leur dire : De quoi vous plaignez-vous ? »; et je demande par conséquent à M. Coquerel lui-même s'il ne convient pas qu'en parlant de la prière comme il le fait, *il est au-dessous du payen*, et indigne même d'être admis dans l'*alliance chrétienne universelle*, puisque tout le genre humain, sauf certaines peuplades plongées dans l'abrutissement, croit à l'efficace de la prière. Je demande encore comment il se fait qu'un théologien qui nie l'efficace des demandes adressées à Dieu, consente tous les dimanches à adresser à Dieu les nombreuses demandes contenues dans notre liturgie, et celles en particulier que contient le modèle des prières que nous a donné notre Sauveur? Les mots : « *Donne-nous notre pain quotidien* » signifient-ils : Je suis prêt à me passer de pain? Et quand Jésus nous dit que notre Père céleste donne son Saint-Esprit *à ceux qui le lui demandent*, veut-il dire qu'il n'y a pas besoin de le demander, et que nous l'avons déjà ? Encore une fois, comment a-t-on jamais osé dire à un peuple chrétien que *prier n'est pas demander?*

Des publications et des déclarations de ce genre sont donc un scandale presque inouï; et il faut bien que l'église réformée ait été plongée dans le profond sommeil, dont elle commence à sortir, grâce à Dieu, pour qu'il ne se soit pas élevé de toute part un cri de réprobation contre des assertions pareilles, et pour que le consistoire de l'église réformée en particulier n'ait pas sévi contre leur auteur. Pour ma part je veux avoir fait, quoique tard, ma protestation à ce sujet.

Du reste ce rationalisme grossier, « qui ne se rachète du reproche de blasphème qu'à force d'aveuglement, » ce rationalisme-là s'en va avec son surnom mort-né d'orthodoxie moderne; les deux ou trois chefs survivants

de cette pauvre école seront bientôt laissés tout seuls; bientôt la chrétienté aura honte d'avoir passé par une époque où un prédicateur pouvait écrire de pareilles choses.

Malheureusement nous avons pu parler, dans la brochure qui précède, d'un nouveau déisme, qui est venu succéder à cette école et fraterniser avec elle, tout en donnant à son incrédulité un éclat scientifique et sentimental. Mais l'un tombera comme l'autre; car l'évangile a des promesses éternelles. En vain la philosophie coasse aux hommes qu'il est inutile de prier; nous entendons du ciel les mots éternellement consolants; « Demandez et vous recevrez »; et notre foi s'appuie sur la sainte parole du Seigneur : « Nulles armes forgées contre toi ne » prospéreront: et tu convaincras de malice toute lan- » gue qui se sera élevée contre toi en jugement; c'est là » l'héritage des serviteurs de l'Éternel! (Es. 54, 17)

FIN.

QUELQUES MOTS
SUR LE DARBYSME
ET
SUR L'ÉTUDE
DE LA PROPHÉTIE.

Je réunis ces deux sujets, quoique fort distincts, sous un même chef, parce que l'explication de la prophétie est un des points de vue sur lesquels M. Darby insiste le plus fortement. Sans doute on s'est occupé de prophétie depuis des siècles sans songer à M. Darby ; mais on ne peut s'occuper de M. Darby sans parler de prophétie.

Cependant, comme ce n'est pas là le seul point saillant de sa théologie, traitons d'abord des autres doctrines qui lui sont plus particulières, et du rôle qu'il joue personnellement dans l'Église.

On voudrait éviter de rattacher une affaire de principes à une question personnelle ; mais on ne le peut pas toujours : il faut bien donner un nom aux choses; on a alors l'avantage d'éviter la continuelle répétition d'une périphrase.

Puisque les vues de M. Darby ont gagné en si peu de temps un si grand nombre de personnes, même de personnes très-pieuses et éclairées, il importe à tout esprit sérieux de prendre connaissance de ces vues, afin de pouvoir en adopter le vrai ou en signaler le faux. Je commence d'abord par ce qui me paraît être le bon côté du système.

Même avant de le connaître en détail, il est facile de supposer qu'une doctrine qui a eu tant de succès parmi

les personnes pieuses, doit ce succès à quelque vérité jusqu'ici négligée, qu'elle aura tirée de l'oubli ; et on doit croire d'avance qu'un système qui se présente dans ces conditions joue, dans l'intention de Dieu, quelque rôle providentiel. Quant à moi, je crois qu'il en est ainsi ; et je pense que la vérité négligée, quoique connue de plusieurs depuis longtemps, est ce qu'on appelle le sacerdoce universel des chrétiens, c'est-à-dire leur égalité de droits à recevoir l'enseignement de l'Esprit de Dieu, égalité qui les soustrait à cette domination des docteurs ou des pasteurs qui, du plus au moins, renaît sans cesse dans toutes les sociétés religieuses, sauf la petite exception des Quakers.

Ce système me semble aussi appelé par la providence de Dieu à préparer l'Église protestante à des persécutions futures, auxquelles un grand nombre de chrétiens s'attendent de la part de l'Église romaine, persécutions qui pourraient, — je dis pourraient, aboutir momentanément à la destruction apparente de nos églises. Si pareille chose a lieu, si une fois nous voyons de nouveau nos temples rasés, nos églises dissidentes elles-mêmes dispersées, et que nous n'ayons plus ni synodes, ni consistoires, ni pasteurs, ni anciens, ni diacres, ni robes, ni rabats, ni liturgies, ni vases sacrés, ni rien de semblable, il se trouvera, pourvu que nous ayons gardé la foi, *qu'on n'aura encore rien pris du tout à nos églises,* rien, dis-je, de réel ; mais il sera fort bon, alors, que ces églises se soient exercées d'avance à n'adorer ni à Jérusalem, ni à Garizim, et que nous ayons appris à être pieux et croyants sans constitution ni forme ecclésiastique..... Selon moi le système qui nous occupe apprend donc aux chrétiens, si j'ose me servir de cette comparaison, à faire ce qu'on appelle à l'armée l'exercice du peloton, ou la résistance des guérillas.... Les guérillas sont

l'espèce de troupe qui échappe le mieux à la tyrannie organisée. Il est vrai que tout cela n'est point ni une invention, ni même une découverte de M. Darby ; et il me serait facile de montrer que des principes de ce genre ont été établis longtemps avant qu'il ait paru parmi nous. Mais, ne fût-ce qu'en exagérant un peu la chose, M. Darby l'a mise violemment en pratique ; et maintenant chaque église à peu près voit à côté d'elle cette petite pierre d'attente, qu'on sera peut-être fort-heureux de trouver sous la main au moment de la détresse.

Voilà, pour ce qui concerne cette œuvre, ce que j'ai cru pouvoir appeler sa destination providentielle. Mais il faut maintenant entrer dans quelques détails sur les points qui la caractérisent plus spécialement.

Le Darbysme n'est qu'une branche d'un principe antérieur, qu'on a appelé Plymouthysme, du nom de la ville dans laquelle il a pris naissance. Je ne puis m'arrêter à celui-ci ; je me bornerai à dire que son origine est des plus pures et des plus respectables. Sans préoccupation d'aucune vue particulière, quelques chrétiens de cette ville s'unissaient depuis quelques années, moins pour *étudier* la théologie, comme on recommence toujours à le faire parmi nous, que pour s'exhorter et s'encourager à vivre saintement et chrétiennement, selon les vérités anciennes et ordinaires, depuis longtemps connues. C'est encore, il est vrai, le but et le désir de cette association et des nombreux chrétiens qui s'y sont associés : mais les questions de doctrine ont surgi avec le temps, comme c'était inévitable ; et c'est alors que M. Darby est devenu le représentant d'une branche, mais d'une branche seulement, du Plymouthysme. Nous n'avons ici à nous occuper que de son point de vue à lui.

On sera peut-être surpris qu'en commençant à expo-

ser un système, je doive dire avant tout que je ne le comprends pas bien. Mais c'est peut-être parler très-exactement de la théologie de M. Darby, que de dire qu'elle a en effet pour trait principal d'être obscure et confusément métaphysique. Cent fois, ou, pour ne pas exagérer, vingt fois j'ai commencé à lire sans préjugé défavorable quelque chose de cet auteur; et il est littéralement vrai que je n'ai pas encore réussi à comprendre une demi page de suite de ses écrits; et je ne suis pas seul dans ce cas. Or, il me semble que c'est déjà une faute assez grave que d'être si difficile à comprendre; un auteur de ce genre ne peut commencer son ministère comme l'a fait notre Sauveur par dire : « Heureux les pauvres en Esprit. » Disons encore que l'obscurité dont je parle ne tient pas seulement au mauvais français dans lequel sont traduits les nombreux petits ouvrages de M. D.; ce mauvais français même ne provient que de ce qu'on traduit fidèlement son anglais, qui n'est pas moins confus, ou du moins abstrait.

Quoi qu'il en soit de cette obscurité, j'ai cherché si je ne verrai pas sortir au moins quelques éclairs de cette sombre nuée; mais j'avoue que, quant à la dogmatique proprement dite, quoique M. Darby ait une phraséologie toute nouvelle, je n'y ai pourtant vu que l'orthodoxie ordinaire, avec cette seule différence qu'elle se présente habillée de pied en cap d'expressions d'une nuance toujours métaphysique.

Cependant, il est vrai que M. Darby lui-même prétend être neuf. Je l'ai entendu en quelques occasions citer certains passages très connus, en les accompagnant chaque fois d'une même observation : « On entend or-» dinairement ce passage de telle et telle manière; *ce* » *n'est pas ça.* » Cette expression, *ce n'est pas ça,* qui revenait toujours, outre qu'elle indiquait cette prétention

à la nouveauté dont je parle, mais à une nouveauté qui ne porte le plus souvent que sur des nuances, me semble avoir en même temps quelque chose de choquant, et produire deux impressions désagréables. On dirait, à entendre un homme parler ainsi, que personne jusqu'à lui n'a rien compris à l'Écriture-Sainte, et que lui comprend tout. Rien de plus fatiguant que ces continuelles déclarations qu'on nous fait depuis quelque temps de divers côtés, que nous n'avions encore rien compris à la bible, et que toute notre dogmatique est à refaire. Un docteur qui nourrit de telles prétentions devrait supposer, par cela seul, qu'il se fait quelque illusion. Pour ma part, du moins, j'ai la profonde conviction que Dieu n'a pas attendu jusqu'à ces dernières années pour faire comprendre sa révélation à ses enfants par la bouche de quelque docteur que ce soit,

J'ai dit que M. Darby a quelques mots favoris, qui ne renferment pourtant que des idées assez ordinaires. Vous reconnaîtrez par exemple dans les premières minutes un de ses disciples au mot *réalisation* qui ne manquera pas d'arriver dans la conversation. Ce mot est fort beau, j'en conviens; mais comme il sent pourtant un peu la métaphysique et que d'ailleurs il n'est pas dans la bible, je prends la liberté de penser qu'en ce point, comme en plusieurs autres, sous un terme nouveau et plus ou moins obscur, on ne nous donne, après tout, que ce que nous avions depuis longtemps en d'autres termes. Je voudrais conseiller à tous les fidèles de ne pas se rompre la tête à étudier tous les dix ans une nouvelle dogmatique, et de s'appliquer davantage à prier, à agir, et à rechercher la joie du salut, et la communion avec Dieu. « Le savoir enfle, dit l'Écriture, mais l'amour édifie. »

Si l'on me demandait, quant à la théologie de M. Darby, de sortir un peu de ces généralités, je dirais que, à

part l'étude de la prophétie dont nous allons parler, je ne vois dans sa théologie que deux traits un peu marquants : la doctrine de l'unité du croyant avec Christ, entraînant celle de l'unité des croyants entre eux, et tendant la main à la doctrine de l'Église, puis un certain degré d'antinomianisme, mais, j'en conviens, d'un antinomianisme généralement compatible avec la piété chrétienne. J'ai tâché de montrer dans mes deux volumes précédents quelle variété de formes peut prendre la dernière de ces doctrines; et on a vu que les frères Moraves, par exemple, abolissant en théorie toute idée de loi, ramenaient celle de l'obéissance par le principe d'un grand amour pour le Sauveur; M. Darby aussi, quoique son système paraisse un peu froid, et pauvre en amour et en chaleur, retrouve pourtant l'obéissance, en la faisant jaillir de la foi, et du fait de notre union avec Christ. Ce sont-là, sans doute, des points de vue théoriques, abstraits et qui n'embrassent pas toute la vérité; mais on sait que la pratique corrige ou complète souvent la théorie; et que lorsque nous retranchons, sans nous en douter, quelqu'une des racines dont l'évangile fait naître la sanctification, nous arrivons également au but par celles que nous avons laissé subsister, pourvu qu'elles soient bien entretenues; précisément comme on voit des personnes vivre longtemps avec un seul poumon ou même avec une partie seulement de ce poumon.

De sorte qu'après tout, si l'on trouve parmi les Darbystes, à ce qu'on m'a dit, quelques mauvais antinomiens, il ne manque pas non plus parmi eux, j'en suis témoin, de chrétiens d'une très-vive et réelle piété.

Quant à la doctrine de l'Église, chacun connait en gros les vues de M. Darby sur ce point. A travers les mots abstraits d'économie, d'institution, de système et

autres pareils, et moyennant ce grand principe, aussi abstrait que faux, qu'en fait d'économies « jamais Dieu ne répare ce qui s'est gâté », M. Darby enseigne que l'Église s'est gâtée dès le temps même des apôtres, et que par conséquent..... il faut achever d'abattre les pans de mur qui en peuvent rester debout. Il ne veut donc ni pasteurs, ni anciens, ni diacres, ni règle établie dans les réunions des chrétiens entre eux. Je crois que ce principe le mènera, lui et ses disciples, plus loin qu'il ne paraît au premier moment; et que ce système bornera ses progrès par l'élément même de division et de séparatisme qui en fait l'essence.

Sans doute je ne crois, pas plus que M. Darby, que les formes de l'église extérieure constituent une partie de la vérité spirituelle et éternelle, ni que Jésus ait dit un seul mot sur ces institutions, ni seulement songé à rien établir à cet égard; mais je crois pourtant que les arrangements qu'ont pris sur ce point les apôtres résultaient d'une nécessité des choses, et d'une nécessité qui dure encore; qu'ils ont été, par cette raison, dans la volonté de Dieu lorsqu'ils ont donné à l'Église certaines formes extérieures; que dans ce monde, où tout est imparfait, ces formes sont au nombre des choses inévitables; et que les petites associations qui espèrent échapper à la décadence par la désorganisation verront à leur tour que le péché et la mort se glissent partout également.

DE L'ÉTUDE DE LA PROPHÉTIE.

Mais j'en viens à la prophétie. C'est là que M. Darby manifeste le plus ce besoin de tout comprendre et de tout arranger, que je crois pouvoir lui reprocher, et son aversion pour ces trois petits mots qui me semblent pourtant si chrétiens et si sages : « *Je ne sais pas.* » — Dans

l'interprétation de la prophétie il se présente plusieurs difficultés qui forment une complication que je crois insurmontable. Pour ce qui regarde la distinction de l'Église d'avec le monde, nous trouvons, dès l'origine du christianisme, le mélange géographique des peuples payens avec les populations qui ont embrassé le christianisme, mélange qui, à lui seul, produit déjà quelques difficultés lorsqu'on s'occupe de la prophétie relative à l'Église, comme distincte du monde. Puis, les populations elles-mêmes qui ont embrassé le christianisme en masse sont mélangées de vrais et de faux chrétiens, et présentent ainsi, sous un autre rapport, une fausse apparence de l'Église. Enfin, pour mettre le comble à toutes ces difficultés, Dieu a voulu que les données chronologiques des apôtres sur l'avenir fussent si vagues qu'il paraît impossible d'en tirer autre chose qu'une idée générale, savoir que les fidèles doivent toujours se tenir prêts pour la venue de leur maître. Il y a 1850 ans qu'il nous est dit que « la fin de toutes choses est proche ; » que voulez-vous établir sur de pareilles données?

Eh bien ! M. Darby, aggravant et couronnant ces difficultés déjà énormes par ce principe qui les rend absolument insolubles, que toute prophétie doit se prendre à la lettre, n'en persiste pas moins héroïquement à vouloir arranger tout cela ; et, marchant à travers les âges, à force de tordre, d'étirer, de raccourcir ou d'allonger et d'arranger les périodes, il entrelace laborieusement les destinées des trois peuples indiqués, celles des juifs, de la chrétienté et de la vraie Église, et finit par nous donner la table des matières de tout l'avenir du monde et de l'Église jusqu'à la consommation de toutes choses, aussi nettement que si c'était une histoire contemporaine et qui se passât sous nos yeux.

Cette tendance exagérée à préciser la prophétie rela-

tivement à l'avenir se répandant fortement en nos jours, je me fais un devoir de dire librement, pour la première fois, ce que je pense à ce sujet : il ne s'agit plus de M. Darby seulement.

En parlant ici de l'interprétation de la prophétie, il s'agit exclusivement de la prophétie relative à l'avenir. J'en avertis afin de borner le sujet, et sans m'opposer à ce qu'on applique mes observations à la prophétie déjà accomplie.

On dit beaucoup *que la prophétie doit toujours s'entendre à la lettre,* que Sion signifie toujours Sion, et Jérusalem Jérusalem, c'est ce que je nie ; et c'est cette dénégation que j'entreprends d'établir.

Quand je nie ce principe il est bien entendu que je ne rejette que ce qu'il a d'absolu, c'est-à-dire le mot *toujours* compris dans la maxime ci-dessus ; car il est clair que la prophétie a souvent eu un sens littéral ; que Jésus-Christ est venu dans le monde selon les prophéties ; qu'il est né à Bethléem selon les prophéties ; qu'il a souffert, qu'il est mort et qu'il est ressuscité selon les prophéties. Nier cela, ce serait nier l'évangile ; et je n'en suis pas là. Mais j'affirme qu'il s'en faut bien que nous puissions toujours prendre toutes les prophéties à la lettre ; et voici sur quoi je me fonde.

Il y a d'abord, de ce fait, une preuve d'une nature générale. L'Église de la nouvelle alliance est représentée en plusieurs endroits comme entée sur le tronc du peuple juif ; à tel point que, selon les Écritures, les Juifs sont actuellement des branches retranchées, et que nous les croyants, nous sommes devenus le prolongement du tronc, c'est-à-dire le peuple de Dieu, le vrai peuple de Dieu, à l'exclusion des Juifs qui, aussi longtemps qu'ils sont incrédules, sont rejetés. Dieu les appelle depuis 1800 ans « *Lo Hammi,* » (Osée 1, v. 9) c'est-à-dire *pas*

mon peuple; et il est dit que *tous ceux qui sont d'Israël ne sont pourtant pas Israël.* (Romains 9, 6) C'est donc les vrais *nous, chrétiens,* qui sommes maintenant « *enfants d'Abraham* (Galates 3, 29), le véritable Israël. De sorte que nous sommes pleinement en droit, que dis-je? nous ne pouvons refuser d'appliquer à la nouvelle alliance, à l'Église des croyants, au règne de Jésus-Christ dans son Église, ce que l'Ange dit à Marie lors de la naissance de Jésus-Chrit : « Il sera appelé le Fils du souverain; le Seigneur lui donnera *le trône de David,* son père : et il *règnera sur la maison de Jacob* éternellement (Luc 1, 32, 33). — Dire que ces paroles ne s'appliquent pas aux chrétiens, et qu'elles ne regardent que le peuple Juif pour une époque à venir, est d'une fausseté incontestable; car l'ange parle en cette endroit du rôle que Jésus venait jouer dès le moment même; tout le chapitre, comme tout le Nouveau-Testament, nous parle d'un salut que Jésus est venu apporter non-seulement aux Juifs mais aux Gentils; d'une rémission des péchés qui regarde tous les peuples (Luc 1, 77); et qui fait des croyants le *peuple de Dieu.* C'est à des payens convertis que l'Écriture dit : « Vous qui autrefois *n'étiez point* son peuple, mais qui maintenant êtes *le peuple de Dieu* (1. Pierre, 2, 10). Et si l'on dit que ces paroles concernant le *trône de David* doivent s'accomplir plus tard dans leur sens littéral, je réponds :

D'abord, que le sens certain de ces passages est celui que j'indique, savoir le sens figuré; ce qui suffit pour établir que la prophétie a souvent un sens spirituel; et que, dans le passage indiqué, et pour le moment, Jacob ne signifie pas littéralement Jacob, et le trône de David pas littéralement le trône de David, mais un autre peuple et un autre trône;

Puis, secondement, que la supposition d'un accom-

plissement futur plus littéral, — accomplissement que je regarde moi-même comme possible, — ne peut pas même s'établir aussi rigoureusement que l'est ici l'accomplissement purement spirituel de la prophétie.

Prenons une autre preuve de ce que j'avance ici. Entre cent prophéties pareilles, il y en a une qui est frappante à cette égard. Malachie, ou plutôt le Seigneur, avait dit par la bouche de ce prophète, en parlant des temps de la nouvelle alliance : « *Je vais vous envoyer Élie, le prophète, avant que vienne le jour grand et terrible de l'Éternel* » (Malac. 4, 5). Tous les Juifs entendaient par ce jour grand et terrible l'époque où viendrait le Messie ; et, comme nous allons le voir, Jésus approuve cette interprétation. Or notre Sauveur ayant entretenu un jour ses disciples de sa résurrection future, et par conséquent de la mort qui devait précéder cette résurrection (Matthieu 17, 9), les disciples lui dirent avec étonnement : « Mais pourquoi donc les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Élie vienne premièrement? » — Ecoutez la réponse de Jésus ! « Il est vrai, dit-il, qu'*Élie* doit venir premièrement et *rétablir toutes choses;* mais je vous dis qu'*Élie est déjà venu,* et ils ne l'ont point connu, etc. (17, 10-12, et Marc 9, 11) ! Alors, dit l'évangéliste, les disciples comprirent que *c'était de Jean-Baptiste* qu'il leur avait parlé (v. 12)..... Et cette explication non littérale de la même prophétie, Jésus la donna encore dans une autre occasion (Matthieu 11, 14).

Or voyez l'exemple frappant que cette prophétie nous fournit de la précaution avec laquelle il nous faut interpréter la prophétie, et la preuve des erreurs où nous jette le principe de l'accomplissement toujours littéral ! Un jour les Juifs, frappés du témoignage que Jean-Baptiste rendait à Jésus au commencement de son ministère, envoient à ce même Jean-Baptiste une députa-

tion pour lui demander qui il était ; et ils lui disent : « Es-tu Élie ? » — *Non,* répond celui-ci ! (Jean 1, 21)... Voilà donc Jean-Baptiste qui était Élie sans le savoir ! Et lui-même il dit qu'il ne l'est pas ! En effet il s'appelle Jean et non Élie ; il passe inaperçu de tous ; et c'est après sa mort seulement que Jésus déclare tout d'un coup que cet Élie qui devait paraître avant « le grand et terrible jour du Seigneur », était déjà venu et déjà reparti !..... Oh ! qu'aurions-nous fait alors avec l'interprétation littérale ? Nous aurions été incrédules ; nous aurions dit, et avec raison, que Jésus n'était pas le Christ puisqu'Élie n'était pas encore venu !...

Mais nous n'en avons pas fini avec cette prophétie.

Que signifient ces termes de *grand et terrible jour,* pour désigner l'apparition de Jésus, je dis son apparition d'alors ? *Terrible ?* Pour qui ? Sans doute aux yeux de l'Esprit, ce jour, vu ses conséquences futures, a été un jugement du monde, de Satan et des méchants, en même temps que la rédemption des élus ; mais tout cela n'est vrai qu'au jugement de l'esprit, et non selon la lettre ; tout cela nous ramène à l'interprétation spirituelle et figurée ; car pour celui qui prend ces termes simplement, de bonne foi et à la lettre, la naissance et la vie de Jésus n'ont rien eu que de doux, d'humble, de consolant, mais d'inaperçu : absolument rien de *terrible.* J'en dis autant du mot *grand.*

A ces faits et à ces considérations terrassantes qu'est-ce qu'on répond ? Que cette prophétie doit avoir un jour son accomplissement littéral. Mais ici je ramène notre observation précédente : admettons ces accomplissements successifs et de plus en plus grands de plusieurs des prophéties, peut-être de toutes ; admettons que, dans les vues sur l'avenir, comme pour les choses matérielles, un même angle visuel peut s'appliquer à une infinité

d'objets placés les uns derrière les autres et de plus en plus grands ;..... cette supposition d'un second accomplissement futur, tout littéral et plus grand que le premier, quelque légitime qu'elle puisse être, ne peut avoir la même certitude que la déclaration de notre Sauveur qui nous dit nettement que la chose *a déjà eu lieu;* et qu'Élie était déjà venu; et, en tout cas, ce premier accomplissement n'ayant eu lieu que dans un sens spirituel de la prophétie, on ne peut donc absolument pas soutenir qu'on ne doive la prendre qu'à la lettre, et que Sion signifie toujours Sion, et Élie toujours Élie.

J'en dis autant d'un millier d'autres détails de la prophétie ; et même d'un dernier détail de celle même qui nous occupe, et que nous n'avons pas encore cité. Le prophète promet dans celle-ci, à ceux qui craindront le nom de l'Éternel « qu'ils acquerront de l'embonpoint comme de jeunes bœufs que l'on engraisse ! » (Malachie 4, 3). Est-ce bien là l'une des espérances des chrétiens? Est-ce que , ici , graisse veut réellement dire graisse ? — C'est étonnant qu'il faille s'arrêter sur des arguments de ce genre.

Autre exemple, que nous fournit la grande prophétie qui annonçait l'effusion du Saint-Esprit : « Je ferai des » choses merveilleuses dans le ciel en haut, et des pro- » diges sur la terre en bas, du sang et du feu, une va- » peur de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la » lune en sang, *avant que* vienne *ce grand et notable jour* » *du Seigneur,* » etc. (Joël 2, 28). Voilà ce que l'Écriture applique à la Pentecôte. Ici encore on essaiera de parler d'un accomplissement futur de cette prédiction : mais l'apôtre Pierre nous dit, en parlant du jour de la Pentecôte : « *C'est ici ce qui a été prédit par le prophète Joël* »; si jamais par conséquent la chose doit s'accomplir littéralement , un apôtre ne nous en dit pas moins

que ce qui se passait alors était déjà l'accomplissement de la prophétie. Si, au contraire, nous prenons cette prophétie à la lettre, sa partie littérale et matérielle n'a pas un mot de vrai : il n'y a point eu de sang, il n'y a point eu de fumée, il n'y a point eu d'éclipse ni de soleil ni de lune, lors de cet évènement ; toute la scène répondait si peu à ce qu'on aurait pu attendre d'après la lettre, que les moqueurs n'en voyaient rien, et disaient que les apôtres étaient pleins de vin doux ! Là donc encore Sion n'a pas signifié Sion.

Enfin (car il suffira bien, je le pense, d'un seul exemple de plus dans cette singulière question) prenez, entre vingt autres psaumes semblables, le psaumes 18, — d'autant plus frappant qu'il nous donne lui-même l'interprétation figurée de son style matériel. « David com-
» posa ce psaume (ou prononça à l'Éternel les paroles de
» ce cantique) le jour que l'Éternel l'eut délivré de la
» main de tous ses ennemis, et principalement de la main
» de Saül (v. 1). » Il s'agit donc ici, on le voit, d'un évènement matériel bien précisé. Or savez-vous ce que Dieu a fait pour délivrer David, si vous prenez les choses à la lettre? — « La terre fut ébranlée et trembla ; les
» fondements des montagnes croulèrent ;... une fumée
» montait des narines de Dieu ; et de sa bouche sortait
» un feu dévorant ;... il abaissa les cieux et descendit,..
» monté sur un chérubin... Le fond des eaux parut ;
» les fondements de la terre habitable furent décou-
» verts ;... et Dieu tira David des grosses eaux, etc. »
(v. 8 à 17) !...

Voilà comme parle David d'un évènement dont nous connaissons les réalités ! Or de toutes ces choses, prises à la lettre, il n'y a pas un mot de vrai. Peut-on, pour n'en relever qu'un ou deux traits, peut-on se représenter dans un sens quelconque Dieu monté sur un chérubin ?

Poursuivez un peu cette idée ! Est-ce que les fondements des montagnes croulèrent? et ainsi du reste.

Et ceci est d'autant plus frappant que David parle en ces termes d'un évènement positif, matériel, historique, passé ; de sorte que nous avons, dans ce psaume, l'évènement même et sa description, c'est-à-dire le style et son commentaire ; précisément comme dans les deux autres exemples que j'ai allégués, celui d'Élie et celui de la Pentecôte ! Or si au lieu de raconter, David eût prophétisé dans ce style et que vous eussiez toujours dit « Sion veut dire Sion, » vous vous seriez donc attendus à toutes ces merveilles, aux montagnes qui croulent, à la terre qui tremble, au fond des eaux qui paraît ; puis, dans la réalité, vous n'en auriez pas vu une seule. Fiez-vous donc à la lettre pour décrire l'avenir, quand le passé, connu et tout matériel, nous est dépeint d'une manière si exorbitante? Non, non ; l'Esprit a un tout autre langage que la chair ; et c'est l'Esprit seul qui vivifie.

Je suis heureux de pouvoir appuyer les vues que j'exprime ici du témoignage d'un auteur qui m'est inconnu, puisque je n'ai de lui que deux pages trouvées parmi des rebuts, mais qui entre parfaitement dans les principes que je viens d'exprimer. Voici ces fragments :

On pourrait croire que les passages d'Osée (I, 10, et II, 23) s'appliquent seulement à Israël ; mais l'apôtre leur donne bien plus de portée en les appliquant *à nous, appelés, non seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les Gentils, selon ce qu'il est dit en Osée : J'appellerai mon peuple celui qui n'était point mon peuple, et la bien-aimée celle qui n'était point la bien-aimée ; et il arrivera qu'au lieu où il leur a été dit : Vous n'êtes point mon peuple, là, ils seront appelés les enfants du Dieu vivant* (Rom., IX, 24-26).

Nous ne voulons pas contester que ces prophéties ne puissent avoir encore un accomplissement ultérieur ; notre intention est seulement de montrer qu'elles en ont eu un dans les évènements de l'Église chrétienne....

Les prophéties contenues dans le deuxième chapitre de Joël, sont citées par saint Pierre comme ayant été accomplies, dans un premier sens, le jour de la Pentecôte, par les dons du Saint-Esprit répandus sur l'Église juive, tandis qu'une promesse de ce même chapitre est appliquée par saint Paul à tous les chrétiens. (Rom, x, 13.)

La prophétie d'Esaïe (LIV. 1), qui peut paraître, à première vue, appartenir à Juda, est appliquée par saint Paul, dans l'Épître aux Galates, à toute l'Église de Christ : *La Jérusalem d'en haut est libre, et c'est la mère de nous tous ; car il est écrit : Réjouis-toi, stérile, qui n'enfantais point ; efforce-toi et t'écrie.* Les Juifs et les Gentils sont de vrais *enfants d'Abraham* (Gal., III, 25-29 ; Rom., IX, 6-8).

L'apôtre saint Paul parle aux Hébreux des privilèges supérieurs de la dispensation chrétienne, en ces termes : *Vous êtes venus à la montagne de Sion et à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste* (Hébr., XII, 22); prouvant, ainsi que l'ensemble du chapitre le fait voir, que l'Église chrétienne est la véritable montagne de Sion et la véritable Jérusalem, sur laquelle la bénédiction du Seigneur repose. Il dit encore *que la Jérusalem d'en haut est libre, et que c'est elle qui est la mère de nous tous*, en opposition avec *la Jérusalem de maintenant, laquelle sert avec ses enfants* (Gal., IV, 25, 26).

Tandis que saint Paul exclut les Israélites selon la chair, qui ne croient pas en Jésus-Christ (Rom., IX, 6, 8, 31 ; XI, 7), il dit expressément aux Gentils : *Si vous êtes de Christ, vous êtes donc la semence d'Abraham, et les héritiers selon la promesse* (Gal., III, 29). Voyez aussi Rom., II, 28, 29 ; IV, 11, 16 ; IX, 6-8 ; Gal., III, 14, 26-28 ; IV, 25, 26 ; 2 Cor., I, 20 ; Éphés., II ; 1 Pierre, II, 9.

C'est de cette manière que les apôtres font constamment usage des prophéties et des promesses de l'Ancien-Testament. Le serment que Dieu fit à Abraham (Genèse, XXII, 16, 17), est appliqué à tous les fidèles par l'évangile de saint Luc, ch. I, v. 73.

Voilà donc, et je me sens heureux de le déclarer hautement devant l'Église, avant de disparaître à mon tour de cette terre d'erreurs et de vanités, voilà les raisons pour lesquelles je crois que nous ne pouvons avoir aucune confiance dans les divers systèmes qui nous arrivent maintenant d'année en année sur la prophétie qui regarde l'avenir, quand ils s'appuient trop fortement sur

la lettre. Et pour parler du *règne de mille ans,* en particulier, dont tant de chrétiens s'occupent maintenant à tout propos, je vois bien qu'il y a un mot de ce genre dans l'Apocalypse ; mais je n'ose, par les raisons qui précèdent, m'en faire aucune idée précise ; nous ne savons, selon moi, si ce seront des années ordinaires, ou plus ou moins ; si ce règne serait déjà passé, quoique la chose paraisse fort improbable, si nous y sommes maintenant, ce que je ne crois guère non plus, ni si ce règne viendra tel que nous l'attendons. Je me rappelle avoir lu sur ce sujet, il y a trente ans, l'écrit du docteur Bogue ; mais la seule chose claire qui m'en soit restée, c'est que, sans l'avoir jamais vu ni connu d'ailleurs, je devinai parfaitement toute la physiologie de l'auteur ; ce doit-être, me dis-je, un gros homme, posé, calme, modéré, fidèle dans ce qu'il a reçu, mais très-médiocre dans les idées qu'il se fait de la gloire à venir ; aimant à lire la gazette « pour voir comment Dieu gouverne le monde actuel » ; ne se faisant pas facilement de mauvais sang, et fort peu poétique. On m'a dit que c'était précisément le cas. Mais je ne tournerais pas la main pour avoir part à un règne de mille ans aussi terrestre que celui qu'il nous a décrit.

Tout ceci nous ramène à M. Darby. Lui aussi, et lui surtout, prétend nous expliquer tout l'avenir de l'Église et des nations de point en point : il a publié des pancartes qui dessinent toutes ces choses par le menu ; mais pour arranger ses théories sur ce point, il nous enlève, comme tant d'autres, à nous gens de la nouvelle alliance, plus de la moitié de la bible pour ne la rapporter qu'aux seuls Juifs. Oui, on voit des chrétiens de cette école d'ailleurs très-fidèles, soutenir, par exemple, que

l'épître aux Hébreux et le corps entier des prophéties de l'Ancien Testament ne sont nullement pour nous, mais pour les seuls Juifs! Tout cela devient d'une absurdité repoussante et fort pénible. Ce système amuse l'imagination sans produire en nous un bien réel; l'excitation qu'il produit chez quelques-uns est trompeuse; et je crains qu'avec une apparence religieuse, il n'attache de nouveau les cœurs à la vie présente avec beaucoup de force. J'ai entendu une personne pieuse dire à ce sujet en propres termes « qu'avant d'avoir ces vues elle négli» geait sa santé et sa nourriture, mais qu'à présent elle » se soignait mieux, vu l'espoir qu'elle avait maintenant » de voir encore ici-bas, avant de mourir, l'établisse» ment du règne de Dieu ! » Pauvre fruit de sa foi!.... Je crois en outre que ce système-là, en tirant une ligne de démarcation impitoyable et pour toute l'éternité entre le peuple juif et l'Église chrétienne, tend à ramener dans l'Église une espèce de Judaïsme et tout un parti judaïsant. Enfin c'est un fait frappant et bien constaté que les rêveries sur un règne futur de Christ en terre s'établissent, je ne dis pas exclusivement, mais avec une préférence très-marquée dans la classe riche, plus habituée que la pauvre à chercher son bonheur ici-bas. — Chrétiens, ne cessons pas de le chercher là-haut! Assurons notre salut éternel! S'il y a un règne de Christ dans ce monde, ceux qui auront cherché le plus auront bien aussi le moins; mais attachons-nous aux choses qui sont en haut, *non à celles qui sont sur la terre!*

Et, quant aux questions d'Église, cherchons l'édification. Sans doute la prédication est généralement très-faible : mais c'est bien généralement en effet. Si elle l'est dans les églises nationales, elle l'est beaucoup aussi dans les réunions plus étroites; et si un changement dans le

formes du culte est nécessaire, ce que je crois, ce changement ne sera lui-même qu'un moyen imparfait de suppléer à la faiblesse générale de la piété. Ce qu'il nous faut, c'est une plus grande mesure de grâce, plus de prières, et plus d'élévation dans l'idée même que nous nous faisons de l'état normal de l'Église et du chrétien. On demande souvent une nouvelle effusion du Saint-Esprit : mais je crains bien qu'il n'y ait souvent au fond du cœur une restriction à nos vœux : « Donne-nous ton » Saint-Esprit ! *Mais pas trop !* afin qu'on n'aille pas » dire de nous comme des cent-vingt disciples : Ils sont » pleins de vin doux ! »

Cette dernière observation, on le comprend, ne va plus à la seule classe de chrétiens qui nous a occupés dans ce traité : elle va à tous. Partout faiblesse, partout quelque erreur. Qu'il y ait donc partout humilité et support, support et humilité !

FIN.

LETTRE

ADRESSÉE

A LA COMPAGNIE

DES PASTEURS DE GENÈVE,

pour réclamer mes droits de Ministre dans l'église nationale.

(VOIR QUELQUES DÉTAILS SUR CETTE TRANSACTION, T. II, P. 251 ET SUIV.)

Messieurs,

Après avoir vu, dans vos dernières élections, rejeter deux fois de suite un homme dont je partage, autant qu'il m'est connu, toutes les vues religieuses (1), il pourrait sembler peu honorable de ma part de me présenter pour la démarche actuelle. Mais plusieurs d'entre vous savent que j'avais commencé à manifester mes intentions déjà avant ce dernier évènement; je n'ai pas de raisons suffisantes pour revenir en arrière.

En venant faire auprès de vous la présente réclamation, je ne fais qu'exécuter une résolution que je nourris depuis plusieurs années; et si j'ai tant tardé à lui donner essor, ça été uniquement pour ne rien précipiter, et pour laisser arriver mes réflexions et ma position à une parfaite maturité. J'ai aussi voulu par là laisser écouler un temps de calme d'autant plus long entre des débats passés et l'époque où je viendrais vous faire cette communication.

Vous avez saisi toutes les occasions de protester de votre profond désir de voir rentrer la paix dans l'église de Genève et de pouvoir en cicatriser les plaies; c'est, je crois, un acte de ce genre que je viens vous proposer.

(1) M. le pasteur Valette.

Lorsque, en 1826, vous déclarâtes que vous ne me reconnaissiez plus le caractère ecclésiastique, vous vous appuyâtes uniquement sur la circonstance que je m'étais retiré de l'Église nationale.

Or, messieurs, il y a déjà plusieurs années que l'état des choses a beaucoup changé parmi nous, sous plusieurs rapports. Je ne m'étais séparé de l'église (je l'ai publié dans le temps), que parce que je n'y trouvais pas, il y a 23 ans, la liberté de prédication dont d'autres jouissaient à plein, et qui forme le premier besoin d'un ministre de Christ. Je m'en retirai très-particulièrement à cause du réglement de 1817, qui ne fut point établi en vue de moi, puisque j'étais pasteur dans le canton de Berne à l'époque où il parut, mais qui ne me permettait pas de remonter en chaire lorsque je revins. Je ne juge pas cet acte : je le rappelle simplement comme un fait.

Or, j'ai soigneusement remarqué la déclaration qui s'est publiée en plus d'une manière à l'époque du Jubilé : savoir, que ce réglement, bon pour son époque, n'avait été que momentané (*Jubilé,* p. 289), et qu'ayant cessé, déjà au bout de peu d'années, d'être nécessaire, il avait, par cette raison même, fini par n'être plus appliqué. D'ailleurs, n'eût-on pas publié et ce fait et sa cause, l'un et l'autre étaient patents; car quelques progrès qu'il nous reste à faire sous ce rapport, et quoi que puissent d'un autre côté en penser quelques-uns, on s'entend un peu mieux à présent qu'il y a vingt ans : l'opposition aux doctrines orthodoxes est moins vive chez un grand nombre de personnes, et, par suite de ce fait même, et de la liberté plus grande qui règne dans l'Église, ceux qui professent ces doctrines ne font plus de polémique depuis longtemps dans les chaires, et même ailleurs la font beaucoup moins. Si vous refusiez ce témoignage à tous, au moins je le réclame pour moi comme une ri-

goureuse justice ; et ici j'ai mieux à alléguer que des assertions ; je puis présenter une suite de publications qui toutes, *depuis quatorze ans*, sans trahir ma foi, ou plutôt en l'exposant, indiquent sans équivoque des principes larges et éminemment pacifiques. Je vous citerai, au nombre des témoignages honorables que m'ont valu quelques unes de ces publications, l'achat d'un nombre considérable d'exemplaires de mes *Recherches sur la Constitution de l'Église* que fit le ministre de l'Instruction publique en France, M. Guizot, lors de l'apparition de l'ouvrage.

Le réglement de 1817, quoique toujours subsistant, est donc tombé en désuétude ; ses causes n'agissent plus ; j'ajouterai même que, fut-il encore en vigueur, il ne me gênerait point, parce qu'il ne pourrait plus avoir la portée qu'il avait il y a vingt-trois ans.

Or, ce réglement ayant été la cause de ma séparation, dès que j'en vis affaiblir l'emploi, je me rapprochai de notre Église ; et dès qu'il a fait place au régime plus généreux d'une sage liberté *j'y suis rentré* en principe *le même jour*. J'en ai pour témoins plusieurs d'entre vous, à qui j'ai communiqué, depuis quelques années déjà, et le fait et ses raisons ; d'ailleurs mes *Recherches* en font foi.

Vous pourriez même me reprocher de ne vous avoir pas fait plus tôt la notification de ce retour, qui ne devait pas vous être indifférent : mais je vous ai indiqué dès le début de cette lettre les causes de mon silence. Comme ma rentrée dans l'Église nationale marchait de front, pour moi, avec la demande que je viens vous faire aujourd'hui de rétablir mon nom sur la liste des ministres de l'Église de Genève, je n'ai pas voulu, même en faisant une demande aussi légitime et *aussi simple*, agir sans avoir laissé passer quelques années de plus sur des impressions antérieures, maintenant devenues presque anciennes.

Mais s'il ne faut rien précipiter, il faut aussi éviter des délais qui pourraient devenir coupables. Je crois, messieurs, à votre désir de faire ce qui est en vous pour la paix de l'église ; et par conséquent je crois vous proposer une mesure conforme aux principes que vous professez, en vous demandant de détruire un fait qui, par le considérant même que vous avez allégué, ne serait plus maintenant qu'une injustice. Vous ne voudrez pas, je le pense, que le soleil de votre vie se couche sans nécessité sur une mesure que vous pouvez retirer.

Je sais, il est vrai, que je ne puis aspirer au droit de reprendre la parole dans nos chaires publiques qu'en renonçant à la prendre dans les chaires dissidentes ; mais, sans cesser un moment de porter aux églises indépendantes le respect et l'amour que je leur dois, dès que je suis obligé de faire un choix, je n'hésite pas un instant. Je n'ai même pas ici à juger un principe : je me rends à un fait, et je m'y rends sans restriction.

A peine est-il nécessaire que je vous expose les principes, les vues et surtout l'esprit dans lequel je reparaitrais dans nos chaires si Dieu me le permet un jour ; car ici j'ai le grand avantage de n'être pas réduit à une profession abstraite et idéale, qui peut toujours tromper celui-là même qui la fait. Jugez moi par la longue suite de publications dont je vous ai parlé.

Vous savez que je professe toutes les doctrines orthodoxes : chûte de l'homme, nécessité absolue de la grâce pour le ramener à son Père céleste, salut par le sacrifice de la croix, divinité de notre Sauveur, nécessité d'une régénération radicale..... Mais ce que vous ne connaissez pas aussi bien, c'est l'équilibre que je m'attache à conserver entre des doctrines qu'on a coutume d'opposer les unes aux autres ; c'est l'attention que j'apporterai toujours à ne m'exprimer sur des points contes-

tés ou obscurs que dans les termes de l'Écriture; — c'est surtout la profonde aversion que j'ai toujours éprouvée pour les formules spéculatives, — et mon attachement continu à la règle, éminemment scripturaire, de ne jamais envisager une doctrine que sous son point de vue pratique. Ce n'est donc pas un engagement que je prends ici; c'est une déclaration que je vous fais, quand je dis que je ne porterais jamais dans la prédication une intention polémique, — que je m'attacherais toujours à l'enseignement direct, — que j'éviterais toujours, en dogmatique, les définitions trop rigoureuses, les termes techniques, les expressions de l'École, en un mot tout ce qui ne serait qu'un attirail théologique sans vie et sans piété. — C'est donc vous dire en d'autres termes que je professe l'orthodoxie, moins les exagérations, l'étroitesse et la roideur qui trop souvent la dégradent et la faussent. Je crois par là dire beaucoup, en même temps que je ne dis que ma pensée.

Mais, par suite même de ces principes, je m'attendrais à ce qu'on me laissât prêcher sans inquiétude, sans méfiance et dans la parfaite liberté dont a besoin une âme chrétienne et un ministre qui prêche la foi de son cœur.

Voyez, messieurs, si vous pouvez me recevoir ainsi. Je ne veux pas avoir à m'occuper, dans ma prédication, du jugement des hommes, ni dans un sens ni dans l'autre.

Je me suis demandé s'il y aurait lieu dans le cas présent à émettre quelque jugement sur le passé; mais je suis convaincu que ce serait rentrer dans un labyrinthe inextricable. Je crois que ma démarche actuelle dit tout ce qu'il faut, et que nous devons laisser le passé être passé; je termine donc par une seule réflexion.

Les temps sont solennels; et, sans faire le prophète, on peut se tenir pour assuré que nous marchons au de-

vant de grands évènements et de grandes luttes. C'est avec un cœur pure que je m'approche de vous. — Je crois que toute chose a son temps. Il y a eu un temps pour la lutte ; je viens voir s'il y en aura un pour travailler en paix. Je n'ai ici autre chose en vue que de faire cesser, autant qu'il est en moi, un fait qui rappelle des débats depuis longtemps passés. Je n'ai d'autre but que d'offrir l'humble service du reste de mes jours à ma chère patrie, et de rentrer plus pleinement, avec tous les miens, dans cette Église de Genève si pleine de touchants souvenirs, qui accueillit mes ancêtres persécutés, et qui marche peut-être au-devant de jours bien difficiles. Notre nationalité s'altère. Rome cherche à prendre pied chez nous ; un seul revers politique pourrait nous amener de cuisantes humiliations : tout nous crie donc de serrer les rangs, Messieurs, je viens répondre à cet appel ! Ce n'est pas une faveur que je demande ; ce n'est pas même sur un droit que je viens insister ; je viens remplir ce qui me parait être le devoir d'un bon citoyen et d'un chrétien paisible. L'issue est dans la main de Dieu : mais j'ai dû faire ce pas, et je m'en remets maintenant à la direction du Chef de l'Église, en formant, dans toutes les suppositions, des vœux sincères pour le plus grand bonheur de chacun de vous.

Votre collègue dans le Saint Ministère,

A. BOST.

UNE NOTE
SUR VIRGILE.

Cette note irait proprement à l'histoire de ma jeunesse, qu'on ne trouvera que dans la livraison suivante ; mais je l'ai placée ici pour terminer par une douce impression cette livraison-ci, qui a tant de sévérité.

Celui que la force de sa piété porterait à ne s'occuper absolument que d'objets religieux serait bienheureux ; et il n'aurait rien à faire avec cette note, sauf peut-être son commencement. Mais, pour peu qu'il soit permis de s'occuper d'autre chose que de l'évangile, il y a peu d'auteurs qui contrastent moins que Virgile avec les pensées religieuses. N'ayant jamais eu occasion de rien publier sur cet admirable écrivain, je hasarde de le faire aujourd'hui pour une première et une dernière fois. On comprendra aisément que je ne prétends pas faire ici une indication tant soit peu complète de ses principales beautés : il faudrait citer des livres entiers ; je ne donne que ce qui surnage dans mes souvenirs.

Et d'abord deux mots sur la quatrième Eglogue que, selon moi, on ne remarque pas assez. Je crois, et je ne suis pas le seul à croire, que Virgile avait lu Esaïe et les autres prophètes (il l'avait pu au moyen de la traduction des Septante) ; et que c'est de leurs livres, très-probablement, qu'il a tiré quelques-uns des vers les plus remarquables de cette pièce, qui a l'air en quelques endroits de n'être qu'une traduction de ces mêmes livres, et par conséquent une prédiction de ce que nous trouvons mot à mot dans l'évangile. Qu'on en juge par les

vers suivants dont je souligne les mots les plus frappants. Le sujet de la pièce d'où je les tire est des plus minces : elle fut composée en vue de la naissance future d'un enfant qu'attendait un consul romain; en voici le début emphatique :

Ultima Cumæi venit jàm *carminis ætas*... (1)
Magnus ab integro sæclorum nascitur *ordo*... (2)
Jam redit et *Virgo* (3), redeunt *saturnia regna* ; (2)
Jàm *nova progenies cœlo* demittitur alto... (4)
Tu modo nascenti puero quo *ferrea* primùm
Desinet, ac *toto* surget *gens aurea mundo*, etc. (5)
..... incipient magni procedere menses (1 et 2).
*Pacatum*que reget *patriis virtutibus* orbem (6).

(1) Sur le mot *carmen* on se rappellera que presque toutes les prophéties de nos saints livres étaient en vers ; et quant au dernier âge dont parle ici Virgile (*ultima ætas*), on connaît le retour continuel des Écritures à cette pensée : Il arrivera *aux derniers jours*, dit l'Éternel, etc. Voyez Esaïe, 2, 2 ; Michée, 4, 1 ; Daniel, 10, 14 ; Joel, 2, 28, et vingt autres endroits semblables.

(2) Voici, je m'en vais créer de *nouveaux cieux et une nouvelle terre*. (Esaïe, 65, 17. — 2e Pierre, 3, 13. — Apocalypse, 21, 1.) Il faut que les cieux le contiennent (Jésus) jusqu'à ces temps *du rétablissement de toutes choses* dont Dieu a parlé par tous ses saints prophètes. (Actes. 3, 21). — Voici, je fais *toutes choses nouvelles*. (Apocalypse, 21, 5).

(3) Voici, une *Vierge* sera enceinte, etc. (Esaïe, 7, 14).

(4) *L'Enfant nous est né*, le Fils nous a été donné, et on appellera son nom l'Admirable,... le Prince de paix. (Esaïe, 9, 7). Il sera appelé le *Fils du Souverain*. (Luc. 1, 32).
Le Fils de l'homme est *descendu du ciel*. (Jean, 3, 13).

(5) *Une nation* ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et *elles ne s'adonneront plus à la guerre*. De leurs épées elles formeront des *hoyaux*, et de leurs *hallebardes* des *serpes*. (Michée, 4, 3). — On n'entendra *plus parler de violence* en ton pays..... Je ferai venir *de l'or* au lieu de l'airain, de *l'argent* au lieu du fer ; et la paix te gouvernera. (Es. 60, 17 et 18). (Voyez de plus le renvoi n° 2 ci-dessus).

(6) *Paix* soit sur *la terre*. (Luc 2, 14). — Voici, un roi régnera avec justice ; il sera un *asile* contre la tempête (Esaïe 32, 1 et 2). Quant à *patriis virtutibus*, nous lisons : Je fais les *œuvres de mon Père*. (Jean 9, 38 et 29) ; le Père qui demeure en moi est celui qui fait les œuvres. (Jean, 14, 10).

Occidet et *serpens* (7). . . . . .
Nec magnos metuent armenta leones (8)
Cara Deûm soboles, magnum *Jovis incrementum !* (9)

On voit, comme je l'ai dit, que ceci est presque une citation religieuse. J'en viens aux morceaux purement littéraires.

Je rappellerai, des Géorgiques, le morceau admirable sur la mort de César :

Ille etiam extincto etc..... (1. 466)
Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens [*quel enjambement !*] et *simulacra modis pallentia miris*
Visa [même remarque] *sub obscurum* noctis, etc.

Ailleurs le laboureur promenant sa charrue sur un champ de bataille :

..... gravibus rastris *galeas* pulsabit *inanes*,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

Comme ces mots sont mêlés !
Puis l'incendie dans une forêt (2, 305 et suiv.):

Robora comprendit, frondesque *elapsus* in altos
Ingentem cœlo sonitum dedit.....

et tout le reste du morceau !
Puis ces scènes si douces (2, 458)

O fortunatos nimium sua si bona nôrint
Agricolas. . . . . .

(7) En ce jour-là, l'Éternel *tuera le serpent.* (Esaïe, 27, 1). — Il saisit le dragon, *l'ancien serpent*, et le jeta dans l'abîme. (Apocalypse, 20, 2). — Voici, je vous donne le pouvoir de *marcher sur les serpents*, etc. (Luc, 10, 19).

(8) Le loup demeurera avec l'agneau ; — Le *veau* et le *lionceau* seront ensemble, le *lion* mangera du fourrage *comme le bœuf ;* et l'enfant s'ébattra sur le trou de l'aspic. (Esaïe, 11, 16).

(9) Voir le nº 4 ci-dessus et le nom de *Fils de Dieu* que porte Jésus. « Il est appelé le Fils du Souverain. (Luc 1, 32), la splendeur de sa gloire et l'empreinte de sa personne. »

Speluncæ, vivique lacus, at frigida Tempe
Mugitusque boûm mollesque sub arbore somni
Non absunt. . . . . .

C'est sans pareil !

Et tout le morceau d'Eurydice ! Quel talent a-t-il fallu pour pouvoir, sans tomber dans l'horrible ou dans le ridicule, introduire cette tête qui roule dans les flots, et qui répète encore et sans cesse le même nom chéri (4, 523) :

Tum quoque. . . . . .
..... Eurydicen, vox ipsa et *frigida lingua*
Ah ! miseram Eurydicen *animâ fugiente* vocabat ;
Eurydicen toto referebant *flumine* ripæ !

Quel effet que cet *Ah !* qui interrompt la phrase !

Pour prendre quelque chose dans l'Enéide, sans même toucher au fameux livre 4, je ne rappellerai que ce songe où Enée voit apparaître Hector (2, 270) :

In somnis ecce *antè oculos mœstissimus* Hector
Visus adesse mihi *largosque* effundere *fletus*, etc.

Puis je voudrais tirer d'un injuste oubli une petite description qui est charmante, quoiqu'elle roule sur un objet trivial en lui-même. Virgile représente la course d'une personne agitée et furieuse sous l'image d'une toupie (ou sabot) fouetté par les enfants :

Ceu quondam *torto volitans* sub *verbere* turbo
Quem pueri, *magno* in *gyro*, vacua atria *circùm*
Intenti, ludo exercent ; ille actus habenâ,
Curvatis fertur spatiis : *stupet inscia* juxtà,
Impubesque manus, *mirata volubile buxum :*
Dant animos plagæ, etc. (7, 378 etc.)

Pour le dire en passant, ce morceau nous fournit un exemple de plus de la délicatesse ridicule de la langue française. Les traducteurs se garderaient bien d'user ici du mot *sabot*, ils disent « l'instrument léger. » ....

Puis il faut voir la colère de Binet dans sa note sur ce passage, à cause de sa familiarité ! Français, Français ! Quittons donc une fois le cothurne et la mître pour être vrais et naturels !

Les citations que je viens de faire portent sur la beauté littéraire de Virgile en général et sur les idées même. Je voudrais maintenant en faire quelques unes sous le point de vue de *l'harmonie imitative*. Sans doute on en a parlé mille fois ; mais je ne prendrai que des passages qu'on a rarement cités, ou ceux dont, même en les citant, on n'a pas, à mon avis, fait suffisamment ressortir toute la beauté.

Dans les adieux de Didon *(Proh! Jupiter, ibit hic,* etc.), remarquez ce retour des mêmes sons, qui indique si bien le sentiment unique qui déchire le cœur de cette femme en ce moment :

..... Faces in castra *tulissem*,
Implessemque foros flammis ; natumque patremque
Cum genere *extinxem ;* memet super ipsa *dedissem !*

Le tout suivi de cette magnifique apostrophe :

Sol qui terrarum flammis opera omnia lustras, etc.

Dans les Géorgiques (1, 74 à 85) lisez, ou plutôt écoutez, la récolte des légumes secs et des poids à la « cosse bruyante. »

Undĕ priŭs lætum [joli mot] siliquâ quassante legumen
Sūstŭlĕrīs, frăgilēs călămōs, *sylvamque sonantem.*

Tout est là : le bruit des cosses *(quâ quas),* ce même bruit et la légèreté des tiges sèches dans ces brèves légères et sifflantes *(sustuleris fragiles calamos) ;* puis l'idée générale de cette *forêt sonnante.*

Un peu plus loin on brûle le chaume à un feu pétillant :

Atquĕ lĕvēm stĭpŭlām crĕpĭtāntĭbŭs ūrĕrĕ flāmmīs.

Ailleurs on bat en grange sur l'aire :

Et medio *tostas æstu terit area* fruges.

Voilà non seulement les coups de fléau (*to, ta, tu,* tĕrĭtă,) mais au moyen des s (*tostas æstu*) ce léger bruit de paille que produit le fléau en traînant, entre deux coups, sur le tas qu'il vient de frapper.

Ailleurs encore nous trouvons le fameux orage (1.320 et suiv.) qui enlève et disperse dans les airs le blé chargé de grains, puis le chaume et les tiges légères.

..... Quæ gravidam late segetem
Sublime expulsam eruerent, ità turbine nigro,
Fĕrrĕt hyĕms cūlmūmqŭe lĕvēm stĭpŭlāsqŭe vŏlāntēs.

On se rappelle le reste de ce morceau incomparable :

Sæpè etiàm immensum cælo venit agmen aquarum

(une immense armée d'eaux venant du ciel !) puis :

Ipse Pater, mediâ nimborum in nocte, coruscâ
Fulmina molitur dextrâ. . . . . .
Terra fremit : fugêre ferae, et mortalia corda
Per gentes — humilis — stravit pavor !

Quel langage ! *humilis — stravit — pavor, — per gentes !*

Mais ceci fournit une autre observation encore. Ces mots en rappellent de tout semblables de l'Évangile ; et alors, chose admirable, quoique non surprenante, la Bible, qui n'a jamais trace d'intention littéraire, est, sous ce rapport même, encore plus belle et plus effrayante que notre grand auteur ! « Et il y aura sur terre (au dernier » jour) une angoisse des nations dans leur consternation, » au bruit de la mer et de la tempête (Luc. 21. 25) :

καὶ ἐπὶ τῆς γῆς συνοχὴ ἐθνῶν ἐν ἀπορίᾳ, ἠχούσης θαλάσσης καὶ σάλου.

Comme il faut que celui qui a prononcé ces paroles plane au-dessus du globe terrestre pour penser que « des

peuples » qui n'ont jamais vu la mer « tremblent et soient consternés un jour au bruit de ses flots !... »

Mais revenons à Virgile et à son harmonie imitative. J'ai parlé de quelques passages que tout le monde cite, et dont on n'a pourtant jamais, il me semble, indiqué toute la beauté ; j'indiquerai encore en ce genre les deux vers du célèbre morceau d'Eurydice que j'ai déjà cités sous un autre rapport. Un professeur de Paris faisait remarquer il y a déjà bien des années tous ces *te* des deux vers :

Te dulcis conjux, *te* solo in littore secum,
Te veniente die, *te* decedente canebat.

Que ne relevait-il encore tous ces *e*, bien plus nombreux, dont la dernière ligne est remplie ! Cette voyelle est celle d'un désir profond (eh ! que j'aimerais ! eh ! que je serais heureux !) : or vous l'avez quinze fois dans ces deux lignes ; onze fois dans la dernière à elle seule.

Ce que nous disons de cette voyelle me rappelle un autre passage du même auteur où elle joue encore un rôle, différent, il est vrai, mais non moins expressif. L'*é* dépeint très-bien aussi les bruits retentissants qui peuvent se faire dans un grand local vaste et vide, le choc ou la chûte de quelque corps dans un édifice sonore ; or, on la retrouve employée d'une manière frappante, à côté d'un autre bruit, dans deux vers où Virgile dépeint le coup d'une lance qui se plante dans les flancs du cheval de Troie.

..... Stĕtĭt illă trĕmĕns, uteroque recusso
Insonuêre cavæ gemitumque dedêre cavernæ !

Voilà le coup de la lance (gemi*toum* (1) ; son trem-

(1) C'est bien ainsi qu'on devrait prononcer. C'est probablement le chant d'église qui a introduit la prononciation actuelle, gemi*tom*, parce que le son *oum*, le plus sourd de tous, était incommode pour le chant. Mais les mots grecs pris du latin remplacent l'*u* par *ou* : musa, mousa, etc.

blement après le choc (stĕtit illă); deux gros bruits d'*o* (ute*ro*que recus*so*); puis, dans un seul vers, dix *e* ou *æ* qui prolongent le retentissement de la caverne, cinq de ces *e* ou *æ* tombant même sur des temps forts (insonuēre cavæ, gemitumque dedēre cavērnæ).

Mais il faut s'arrêter : *sat prata biberunt*..... C'est encore du Virgile !

Je n'ai pas exactement suivi, dans la disposition des morceaux qui composent cette livraison, l'ordre annoncé à la fin de la préface. Mais cela n'a pas d'importance. J'avais dit aussi que je publierais mon supplément en trois livraisons ; mais j'ai diminué le nombre des morceaux dont je voulais composer ce troisième volume ; et maintenant je suis fixé sur ce qui va paraître encore ; car le reste de mon manuscrit est sous presse, et paraîtra, s'il plaît à Dieu, fin mai. Ce troisième volume n'aura, en tout, qu'environ 300 pages, et se terminera avec la prochaine livraison, dont voici le contenu :

1: Enfance et Jeunesse.
2. Course dans les Grisons.
3. Un mot de Pascal sur la prédication littéraire.
4. Quelques Rectifications.
5. Du Surnaturel et du Rationalisme, à l'occasion du livre de M. le comte de Gasparin sur ce sujet.
6. Singuliers phénomènes du réveil de Bouch.
7. Trois morceaux sur la Puissance de la Grâce pour sanctifier le croyant.
8. Quelques strophes traduites de l'Allemand.

FIN DE LA PREMIÈRE LIVRAISON.

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE

DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE,

ET A L'INTELLIGENCE

DES PRINCIPALES QUESTIONS

THÉOLOGIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES DU JOUR.

PAR

A. BOST.

SUPPLÉMENT

OU

TROISIÈME VOLUME.

Deuxième Livraison.

L'auteur de cet Ouvrage se réserve de le traduire.

PARIS

CHEZ GRASSART, MEYRUEIS ET CHERBULIEZ.

1855

LA ROCHELLE. — TYP. DE A. SIRET.

ENFANCE

ET

JEUNESSE,

OU

Supplément aux trois premiers Livres de mes Mémoires.

I.

Depuis ma naissance jusqu'à mon départ pour l'institut de Neuwied, chez les Frères Moraves.

(1790 à 1798.)

Étudier sa propre vie, et même « mettre à nu son cœur et sa vie devant ses frères » (v. préf., p. XVIII), m'a toujours paru une chose utile et par conséquent légitime. Je l'ai dit et redit, en réponse aux dites et aux redites de ceux qui trouvent mauvais qu'on parle de soi. Je ne suis pas le seul à aimer les biographies et les mémoires. Ceux qui n'aiment pas ce genre ne sont pas tenus de lire cette sorte de production ; mais ils feraient bien de se souvenir en même temps que dans les points où des personnes également bien intentionnées diffèrent de vues, il faut savoir se supporter et même se respecter réciproquement. Sans cela le danger du pharisaïsme est à la porte. 1790 à 1798

Je reprends donc quelques détails de mon histoire, que je n'avais pas voulu donner avant d'avoir tracé les traits principaux de ma vie. Je ne pourrai éviter quelques légères répétitions, puisque ceci est un supplément à une histoire déjà donnée ; mais ces répétitions ne seront ni longues ni fréquentes.

On ne peut intéresser aux petites choses qu'en les liant à de plus grandes. Je cherche donc se qui se pas-

1790 sait dans le monde, à l'époque où mon bisaïeul quittait
à le Dauphiné pour échapper aux cruautés de cette église
1798 romaine qui prétend être la seule vraie, et pour se rendre à Genève, alors l'asile des martyrs. C'était vers 1720. La persécution contre les protestants, un moment ralentie en France par l'insurrection prodigieuse des Cévennes, se réveillait. La voix des prophètes d'alors venait de s'éteindre : le noble Élie Marion était mort, seul et sans amis, en terre étrangère, le 29 novembre 1713, au lazaret de Livourne, à l'âge de trente-trois ans. Bossuet était allé rendre compte peu d'années auparavant (1704): Wesley et Zinzendorf vivaient déjà, âgés l'un de dix-sept ans, l'autre de vingt.

Le malheureux Louis XIV, adultère, despote, persécuteur, bon catholique, qui eut le malheur plus tard d'être loué par Voltaire, avait expiré (1715) dans les remords, comme Charles IX et pour la même raison. Herrnhout naissait.

Les protestants de France n'ayant pas, à cette époque, la permission d'abandonner leur malheureuse patrie, même en y laissant tous leurs biens, mon bisaïeul, cultivateur dans le Dauphiné, fut obligé de quitter Beaumont, près de Valence, sans rien emporter avec lui de tout ce qu'il possédait, et caché, à ce qu'on m'a dit, dans un char de fumier, pour venir se rendre à Genève, où il se maria en 1727.

En 1733 naissait mon aïeul; et en 1764 mon père; douce créature, toujours sereine, pure et flexible! C'est à cet humble chrétien, si peu connu, que se rattachent incontestablement, non sans doute comme à leur cause, mais dans l'ordre des temps et par le fait, les premiers mouvements du réveil religieux de Genève et de la langue française *(Mém.*, I, 15).

Mon père et ma mère étaient, à ma naissance, dans

la plus profonde pauvreté ; et s'il était chrétien de n'ap- 1790
peler honorable, comme on le fait si souvent, que les à
familles qui ont quelque fortune, ma famille, à ce 1798
compte-là, ne l'était pas du tout. Mes parents m'ont souvent répété qu'ils s'étaient couchés plus d'une fois sans souper. Mon bisaïeul ayant été ruiné par l'exil, comme on vient de le voir, son fils, entraîné dans la même ruine, dut embrasser la première condition qui se trouva à sa portée : il se fit cordonnier ; mon père aussi le fut à son tour dans son enfance ; il l'était même encore lorsque je naquis. Et quoique ses talents et son activité extraordinaire l'aient porté, peu après, à l'état d'instituteur, je me rappelle encore cette petite boutique, située aux Étuves, où il exerçait son premier métier, dans la plus grande pauvreté : car son père ne lui avait laissé que des dettes et aucune éducation : il fallut qu'il fît tout par lui-même. On ne peut guère se représenter tous les obstacles qui pèsent sur celui qui se meut ainsi dans les couches les plus basses de la société.

Je naquis le 10 juin 1790 ; rude année. La révolution française venait d'éclater. C'est cette même année que furent supprimés les ordres religieux, et la noblesse héréditaire abolie. *Novus ab integro seclorum nascitur ordo.*

Il est peut-être assez rare de se rappeler une première impression de la vie : j'ai pourtant un souvenir très-net de ce genre ; c'était probablement quelque fête de famille, quelqu'une de ces joies que les plus pauvres réussissent quelquefois à se donner, et qu'il faut bien se garder de leur reprocher. J'avais alors peut-être trois ou quatre ans. Tout ce qui m'en reste, c'est que je fus tiré un soir de mon lit, et porté tel quel dans une chambre qui me parut toute resplendissante de lumières. On sait qu'il n'en faut pas tant pour éblouir les sens tout neufs et très-impressionnables d'un nouveau venu dans le monde :

1790 à 1798 il y avait peut-être sur la table cinq à six bougies — bougies de suif bien entendu : — il s'y trouvait probablement aussi le reflet des verres, la blancheur d'une nappe : bref voilà mon premier souvenir de la vie ; juste image du pauvre et faux éclat de cette vie tout entière.

Ce fut ma mère qui eut la bonté de m'apprendre à lire. Pendant que mon père commençait par une simple école son futur institut, sa laborieuse compagne enseignait à lire à de petits enfants. Assise sur une chaise de paille, ayant devant elle un de ses petits élèves également assis sur un banc de six pouces de haut, et tournant le livre vers l'enfant, elle nous montrait les lettres avec une aiguille à tricoter. Que de soupirs et de douleurs ! Je fus très-lent à apprendre.

Mais la musique arriva plus vîte, du moins pour ce qui concerne le goût, et sans que j'en eusse conscience. Je me rappelle, quoique confusément, que vers l'âge de cinq ans, m'amusant à genoux devant une chaise, je chantais, sans aucune pensée religieuse du reste, le premier verset du psaume 116, paroles et musique. Mes parents émerveillés me laissèrent aller jusqu'au bout, puis me témoignèrent une grande satisfaction, et me dirent que j'étais « bien sage. » Je fus très-étonné de cette approbation ; car je n'avais pas songé à faire ni bien ni mal. Du reste, je suis loin de blâmer des parents qui encouragent un enfant dans ce cas : c'est une mauvaise austérité que celle qui craint de donner, dans une juste mesure, des témoignages de satisfaction à un enfant, et même à l'homme fait. Une personne qui ne vous approuve jamais est mal venue dans ses jugements défavorables ; on ne l'écoute plus ; et elle ne le mérite pas non plus.

Il est possible que le goût pour la musique ait été développé chez moi par une circonstance particulière. Mon père s'était mis à donner des leçons de chant, deux ou

trois heures par soirée ; et je dormais dans l'alcôve de la chambre où se donnaient ces leçons, tous les jours. 1790 à

Sous le rapport moral... Ici je suis saisi d'entrée par une de ces observations générales qui seules donnent quelque importance à une histoire personnelle. Plus je réfléchis sur les différents caractères des hommes, sur celui des autres aussi bien que sur le mien, plus je suis frappé de ce fait qui se présente à mon esprit avec une évidence irrésistible ; c'est que, abstraction faite de la puissance illimitée de la grâce divine pour changer et sanctifier nos cœurs, nous naissons tous avec notre caractère tout fait, avec notre nature toute prononcée ; et que cette nature, ce caractère se lient de la manière la plus intime au tempérament que nous apportons au monde. Je tiens à répéter l'observation que je viens de faire, relativement au pouvoir de la grâce d'en haut, pour modifier, rectifier et sanctifier plus tard nos dispositions natives ; mais, cette limitation faite, mon observation reste à mes yeux tout évidente. Le mot même *caractère* signifie, dans la langue du peuple à qui nous l'avons emprunté, une gravure, une ciselure, une image empreinte ; et, dans la bible, Jésus est appelé le « caractère de Dieu » (Héb., 1. 3.), c'est-à-dire son empreinte. Nous naissons tous avec notre empreinte. 1798

Sans doute on pensera, et très naturellement, que cette observation pourrait nous mener bien loin ; et je le crois moi-même. Mais qu'elle nous mène où elle voudra ; toute vérité, dès qu'elle est bien constatée, doit être admise et reconnue ; et je crois que ceci en est une : l'évangile reste là pour nous préserver de tous les écarts de notre faible raisonnement : je me borne à constater un fait.

Je voulais d'abord, pour être plus sûr de ne pas me tromper, restreindre mon assertion à moi-même : mais

1790 à 1798 je ne le puis. Outre le spectacle de la société, j'ai vu pendant trente-six ans passer sous mes yeux une nombreuse famille ; et je dois dire que chez mes enfants, comme chez moi, comme chez toute autre personne que j'ai pu observer, j'ai vu l'être développer successivement tout ce qu'il avait annoncé dès les premières années, je dis même, dès les premiers mois de son existence. Flexibilité ou entêtement, franchise ou mensonge, lâcheté ou courage, avarice ou générosité, affection naturelle ou froideur égoïste, activité ou paresse, politesse ou impolitesse, penchant même à la piété ou froideur pour elle, tout cela l'enfant l'apporte avec lui, comme une rose ou un chardon apportent avec eux leurs feuilles ou leurs piquants. L'éducation, et surtout la grâce, je l'ai déjà dit deux fois, viennent ensuite affaiblir, diriger, rectifier, rarement détruire à fond les mauvaises dispositions, puis cultiver les bonnes, les bonnes dont le germe aussi est souvent déjà caché, quoique inaperçu, dans les plus mauvais caractères.

Cette observation me paraît sauter aux yeux de quiconque observe ; et l'Écriture nous la confirme d'ailleurs en mille manières.

On me demandera peut-être pourquoi j'insiste sur ce sujet. Je réponds que tout ce qui est vrai est bon ; et que telle vérité, dont on ne voit pas l'emploi immédiat, finit toujours par révéler cet emploi en son temps. Mais d'ailleurs il n'est pas difficile de trouver sur le champ, dans le cas actuel, une application importante à notre observation; sans justifier le mal, elle est éminemment propre à nous rendre indulgents envers nos semblables, et humbles quant à nous-mêmes, puisqu'elle nous montre que, dans la plupart des cas, nos vertus, quand nous en avons, ne sont qu'une obéissance à quelques inclinations, et le péché un esclavage qui ne peut se détruire que par

la grâce divine. Enfin, et surtout, cette observation four- 1790
nit un grand avertissement aux parents et à tous les à
instituteurs. Cet enfant que vous avez devant vous, a 1798
probablement plus de pensées, plus de nobles qualités à cultiver, ou aussi plus de mauvais penchants à combattre que vous ne l'imaginez. Sous tel ou tel rapport, vous ne lui donnez que cinq à six ans ; il en a peut-être quinze ou seize dans ses instincts. Prenez-y garde : je sais bien ce que je dis.

En repassant cette portion de mon ouvrage, je suis singulièrement surpris de voir, très-fortuitement, un écrivain célèbre du jour, une femme philosophe, qui a le malheur d'être incrédule, tomber, comme moi, dès les premiers pas de l'*Histoire de sa vie* (1), sur le même sujet qui m'occupe ici.

« Nous apportons en naissant [dit-elle] des instincts qui ne sont qu'un résultat du sang qui nous a été transmis, et qui nous gouverneraient comme une fatalité terrible, *si* nous n'avions pas une certaine somme de volonté [qu'ailleurs elle appelle *la grâce*], qui est un don *tout personnel* accordé à chacun de nous [dit-elle encore] par la justice divine.

..... Nous ne sommes pas absolument libres.....

..... Jean-Jacques Rousseau pensait que nous étions tous nés bons, éducables ; et il supprimait ainsi *la fatalité* (2). Mais alors comment expliquait-il *la perversité générale* qui s'emparait de chaque homme au berceau pour le corrompre, et inoculer en lui l'amour du mal ? »

L'auteur fait encore d'autres réflexions et d'autres tâtonnements très-curieux sur ce sujet insondable ; mais je ne puis m'y arrêter ; et je reviens à mon histoire.

Sans doute je désire passer rapidement sur ma première enfance : mais je crois pourtant pouvoir en donner

(1) Voir la *Presse* du 7 octobre 1854.

(2) Ce mot désigne chez l'auteur ce que la théologie appelle le *péché originel* (Rom., 5, 12 à 21).

1790 à 1798 quelques traits. Malgré quelques apparences contraires, et même, tranchons le mot, malgré une malheureuse brusquerie dans les formes, l'un des traits les plus caractéristiques de ma vie, fut, dès mes premières années, une vive sensibilité. Mon père m'a souvent raconté que, tandis qu'il me tenait, âgé de quatre ans, sur ses genoux, chantant selon son habitude quelque beau cantique, il me voyait des larmes aux yeux. Il me demandait ce que j'avais; et je ne savais naturellement pas le lui dire. Mais c'était évidemment un instinct religieux.

D'un autre côté cette sensibilité donnait la main à sa proche parente, une forte dose de sensualité. Mais, il faut le reconnaître, il y a des sensualités de différentes sortes, les unes bien plus délicates que les autres. Cette disposition, surtout quand elle porte sur la gourmandise, se présente habituellement comme quelque chose de bas et de grossier : à présent que je suis bien loin de l'évènement et très-impartial, j'ose dire que cette dernière jouissance même se présentait à moi sous une forme beaucoup moins matérielle et allait quelquefois jusqu'à un tressaillement de bonheur qui ressemblait beaucoup à des jouissances plus intellectuelles! Singulière contradiction, sans doute introduite par l'entrée du péché dans le monde, qu'il faille tenir en bride et, dans bien des cas, repousser des jouissances et des penchants que nous n'avons nullement provoqués, et qui se présentent souvent avec une puissance irrésistible!

Le pauvre enfant sensuel avait aussi une admiration inexprimable pour les beaux habits et les belles robes; le tout, sans savoir encore tout ce qui pouvait se cacher sous ces goûts. Quel bonheur d'avoir un habit neuf!

Il y avait une autre classe d'objets, plus grave et moins dangereuse, qui produisait sur moi de ces émotions pro-

fondes et solennelles qu'éprouve souvent, sans qu'on s'en doute, l'âme d'un enfant : ce pouvaient être les objets les plus vulgaires, dès qu'ils portaient le caractère de la profondeur, du sombre ou de la solitude. Les jardiniers de Genève, par exemple, ont en quelques endroits de vastes puits, dont ils tirent l'eau au moyen d'un manège attelé d'un cheval : ils appellent cela des *puiserandes*. Impossible de dire le saisissement, le tremblement mêlé de bonheur et de respect, avec lequel je jetais les yeux dans les mystères de ce Tartare, et entendais le bruit de l'eau retombant en partie dans son sein, puis l'écho de ce bruit contre les parois du puits ténébreux. Les souterrains de nos remparts, même les simples allées sombres de nos anciennes rues basses, les rues écartées et étroites, une cave même, produisaient chez moi des tressaillements et des sensations qui équivalaient à la plus haute poésie. 1790 à 1798

Un autre objet, bien humble, me causait la même impression, assez profonde pour que je m'en souvienne au bout de soixante ans. C'est le cri d'une girouette pendant un orage de nuit. Son sifflement solitaire et plaintif sur le haut des toits, emporté et allongé par l'ouragan comme un gémissement, me causait de ces serrements de cœur et de ces délicieux déchirements qui ne peuvent se comprendre que par ceux qui les ont éprouvés. Je les retrouvai plus tard, de huit à douze ans, dans les noms sauvages de Tobolsk, d'Irkotsk, de Kamtschatka, et surtout à la pensée du cap Nord.... de ce cap Nord, sombre et silencieuse solitude qui me ravit encore à sa seule pensée ! Heureusement que je l'ai vu dans le *Magasin Pittoresque !*

Pour finir par quelque chose de plus gracieux, je rapporterai une exclamation de bonheur que je fis, à ce qu'on m'a raconté, vers l'âge de six ou sept ans dans une de nos promenades de famille. Malgré l'absence totale

1790 à 1798 d'une éducation première, et malgré la société au milieu de laquelle il avait vécu par profession, mon père n'avait que des goûts simples et beaux : c'était la promenade, les fleurs, la musique, et la conversation avec ses enfants ou avec quelques amis. Un jour, quelque dimanche sans doute, ou quelque jour de fête, nous étions allés faire une de nos promenades. Nous avions pris, comme de coutume, notre goûter avec nous ; et nous étions assis à l'entrée d'un beau verger, lorsque tout à coup je m'écriai : « Mais que nous sommes heureux ! Un verger, des fleurs, du pain, des pommes et de la tomme ! » (C'est le nom génevois d'une espèce de fromage.)

Dans ces promenades de famille nous emportions avec nous quelque jolie lecture, et nommément le *Voyage du Chrétien* de Bunian. D'autres fois, et très-souvent même, mon père nous improvisait de petits romans, toujours moraux, cela va sans dire. Il était inépuisable dans ce genre ; et nous n'étions pas des auditeurs difficiles. Seulement j'ai trouvé, plus tard, que ces histoires avaient le défaut de celles de Berquin et de son théâtre : la vertu finissait toujours par être récompensée en beaux deniers comptants, ou par quelque brillant mariage. — Du reste la conduite de mon père était un éclatant correctif à ce petit défaut littéraire et même religieux que je lui reproche.

Si, dans tous ces récits, je mentionne plus souvent mon père que ma mère, c'est hélas ! que ma mère entrait trop peu dans celui de nos sentiments qui revenait le plus souvent dans notre vie de famille. Après avoir fréquenté pendant quelque temps, et elle la première, le petit troupeau des Frères Moraves, dans lequel elle introduisit mon père, elle se laissa détourner de la foi par le relâchement ou la conduite peu chrétienne de quelques personnes qui fréquentaient les assemblées ; et elle en

vint même pour un temps à repousser ouvertement l'é- 1790
vangile. Plus tard elle lui fut moins hostile ; et j'espère à
qu'elle est morte dans la paix de Dieu ; mais on conçoit 1798
pourtant comment elle figure peu dans l'histoire d'une enfance toute religieuse. Sans doute, je ne puis quitter ce pénible sujet sans dire combien je me reproche de n'avoir pas toujours supporté assez chrétiennement cette incrédulité de ma mère, aussi longtemps qu'elle dura, et surtout de n'avoir jamais honoré suffisamment, comme je l'aurais dû, ma foi par mes œuvres. Ce sont des souvenirs humiliants.

Pour terminer ce qui concerne cette période de ma vie, j'ajouterai que c'est vers ce temps, en 1798, que Genève eut le malheur de tomber aux mains de la république française.

Du reste, française ou suisse, Genève portait dès-lors dans son sein, par le dépérissement de la piété, le germe de la honte dans laquelle elle se trouve maintenant plongée. Un état où règnent les principes vraiment évangéliques résiste également à l'impiété et à la superstition : l'incrédulité au contraire, quelque nom qu'elle porte, est impuissante contre les deux. Or on a vu (t. I, p. 22, 25, 32, 163) ce qu'était alors la foi dans Genève. Les conducteurs de cette église avaient subi dès longtemps l'affront d'être loués par les Encyclopédistes.....

Ajoutons, pour nous consoler dans ce triste sujet, que si Genève est menacée dès-lors par l'église romaine, et si l'Angleterre même se voit attaquée par elle, Rome par contre, et l'Irlande inclinent au protestantisme. Ainsi la mer envahit certains rivages pendant qu'elle en laisse d'autres à découvert. Et puis Genève, Rome et Londres passeront ; mais ton évangile, ô Dieu, ne passera jamais.

II.

Séjour à Neuwied (près de Coblence).

(1798 à 1802.)

1798 à 1802 Il entrait dans la nature de mon père de vouloir donner à ses enfants une éducation dont il regrettait tous les jours de n'avoir pas joui lui-même. Comme membre du petit troupeau des Frères Moraves dont nous venons de parler, il se trouva en rapport avec un frère de cette église qui venait à Genève chercher des élèves pour l'institut de Neuwied, et il se décida à m'y envoyer. Mais l'argent? Il emprunta. Comme il travaillait, et habituellement dix-huit heures par jour, quelquefois vingt, et que d'ailleurs c'était dans un but élevé et non personnel qu'il agissait, il ne commettait pas, par cet emprunt, le péché de ces mauvais drôles qui ne savent vivre que d'emprunts et sur des ressources futures imaginaires : il a payé en quelques années, non seulement cette dette-là, mais toutes celles de son père, et d'autres encore de sa pauvre famille. Sur ce pied là empruntez tant que vous voudrez : sinon, non.

Je partis donc avec plusieurs autres jeunes Génevois : c'était en 1798. Nous prîmes en route avec nous quelques Bâlois, au nombre desquels était feu M. le pasteur Linder, avec lequel je restai dès-lors en continuelle relation. Notre connaissance a ainsi duré cinquante-cinq ans.

Quel monde nouveau que celui où j'entrais en arrivant 1800
à Neuwied ! Tout se traitait là en allemand ; et je ne savais pas un mot de cette langue ! Mais je m'y fis bientôt.

Le premier souvenir que j'aie de cet établissement est celui d'une petite exhortation religieuse que nous adressa, quelques semaines peut-être après mon arrivée, un des instituteurs. Les élèves de la pension étaient distribués, d'après l'âge surtout, en chambrées de quinze à vingt élèves ; et je crois que chacune de ces chambrées avait alors toutes les semaines une heure consacrée, non à une leçon de religion comme on les donne dans les colléges, mais à l'exhortation et à l'édification. Je retrouve, dans ce qui m'arriva, un exemple de plus de cette espèce de prédestination dont j'ai déjà parlé, et d'une sensibilité religieuse précoce et instinctive. Tous mes camarades pleuraient, par suite d'une espèce d'émotion contagieuse; mais je crois que c'était moi qui le faisais le plus ; car quand le frère vint, après avoir terminé son exhortation, faire le tour de la table le long de laquelle nous étions rangés, pour nous embrasser l'un après l'autre, je mis, tant je pleurais, une espèce d'obstination à ne pas me laisser lever la tête que j'appuyais sur mes mains, elles-mêmes appuyées sur la table. Or mon attendrissement était si peu rationnel, et tellement le fruit d'une impression vague, que pendant tout le discours, je n'avais pas compris (je m'en souviens clairement) le mot principal, le mot *Heiland* (Sauveur) qui revenait à tout moment.

L'éducation scientifique de l'institut n'était pas très-forte, je crois ; mais on y parlait le bon allemand.

Quant à la vie religieuse de l'établissement, elle flottait évidemment entre les deux forces opposées au milieu desquelles tout se meut ici-bas : l'une, la force de relâchement qui s'attache, plus ou moins comprimée, à toute œuvre dès sa naissance, comme à tout homme religieux

1800 dès sa conversion ; l'autre, l'immense force d'impulsion qui avait caractérisé l'œuvre des Frères à son origine.

La première de ces tendances se manifestait, selon moi, par quelques symptômes qui me fournissent une nouvelle occasion d'observer chez l'enfant ces penchants tout faits dont je parlais plus haut, et dans le cas actuel cette singulière précocité dans les sentiments religieux que je mentionnais aussi tout à l'heure. J'éprouvai un jour un profond étonnement en m'apercevant que l'un des deux préposés de ma chambre, originaire de la Suisse française, lisait les comédies de Molière ! Et cette impression n'était nullement chez moi du pharisaïsme : il y avait dans mon jugement beaucoup plus d'étonnement que de blâme. Or qui m'avait appris que les comédies de Molière, que je n'avais jamais vues, ne fussent pas, pour un homme pieux, une bonne lecture? Je cédais probablement, dans ce jugement, à l'influence sérieuse que je trouvais dans l'établissement ; mais, cette influence elle-même, qu'est-ce qui me portait à la suivre en ce point, mieux même que mon maître, plutôt qu'à céder à l'influence contraire?....

Un autre cas d'austérité instinctive dans les principes, me paraît encore plus surprenant. Un autre de nos maîtres, homme assez lettré, nous lisait un jour un petit récit qu'il avait rédigé d'une excursion dans les environs de Neuwied. Il y parlait de la forteresse d'Ehrenbreitstein, située vis-à-vis de Coblence, qui avait paru imprenable, mais qui venait pourtant de tomber au pouvoir des Français. « *Ehrenbreitstein* », disait-il (et j'entends encore ces mots), « *ehmals die Ehre, nun die Schande Deutschlands!* (1))... Oui ; je me rappelle ma profonde surprise et mon étonnement en voyant un chrétien s'oc-

(1) Autrefois la gloire, mais maintenant la honte de l'Allemagne.

cuper de politique sans nécessité, et surtout trouver la 1800
honte ou la gloire d'un pays dans une forteresse prise ou conservée! ... Or n'est-ce pas singulier de voir un enfant de dix à douze ans, très-timide de sa nature, juger aussi sérieusement un homme fait, un maître à qui il accordait d'ailleurs un respect incontesté? ... N'était-ce pas là encore une de ces idées innées, ou tout au moins de ces prédispositions qu'on apporte avec soi?

Je puis ajouter à cette occasion que le christianisme m'est toujours apparu, depuis que je me connais, sous sa forme complète et élevée, pour la pratique aussi bien que pour la dogmatique, et entraînant avec lui un renoncement au monde absolu, sinon dans le fait, au moins dans la tendance vive et sincère vers ce but. Or cela encore qui me l'a donné? Ce n'est pas mon bon père. A droit ou à tort il ne songeait pas à cet idéal: il était très-pieux; mais il n'avait rien de ces hautes rêveries. Ce n'étaient pas non plus les Frères Moraves de Genève: ils étaient dans le même cas. Encore moins étaient-ce les prédications que j'avais pu entendre dans les temples de ma patrie. Cela venait évidemment d'ailleurs.

Je tirerai du petit évènement ci-dessus une autre leçon sur l'attention que nous devrions faire à toutes nos paroles. Voilà un mot qui n'avait rien de marquant, ni en bien ni en mal, dont un enfant se souvient au bout de plus de cinquante ans, et sur lequel il faisait des réflexions sérieuses qui pouvaient influer sur tout son avenir! Prenons donc garde à toutes nos actions, soit devant des enfants, soit devant nos semblables en général; celles même qui sembleraient le plus insignifiantes ont souvent leur effet; et un mot, un regard, un sourire, un silence, sont souvent plus observés et peuvent faire plus de bien ou plus de mal qu'on ne s'en doute.

Comme le bien l'emportait, et l'emporte encore de

1800 nos jours de beaucoup sur le mal dans les établissements des Frères, de même que dans toute autre association chrétienne, et que d'ailleurs nous devons toujours chercher et dire le vrai, je ne craindrai pas d'indiquer encore quelques petits détails que je ne pouvais entièrement approuver dans cette pension. Nous mangions tous à la même table; mais on donnait quelquefois, et même assez souvent, sous nos yeux, une meilleure nourriture, quelques friandises par exemple, aux pensionnaires les plus riches. Si j'en juge par moi-même, et toute gourmandise ou amour propre à part, je crois que cela tendait à exciter un sentiment pénible chez ceux qui se voyaient placés d'une manière aussi peu délicate au-dessous de quelques-uns de leurs camarades.

En fait de tendances un peu aristocratiques, je me rappelle un autre trait qui m'a pareillement laissé un souvenir bien vif et désagréable. Il y avait dans l'église un prédicateur dont la démarche, il faut en convenir, était incroyablement altière: quand il s'avançait dans la salle des assemblées vers la petite tribune pour y faire la prédication, il balançait fortement et tour à tour les deux bras, qu'il tenait roides, et avec un air arrogant que je n'ai jamais vu ailleurs. Une autre chose encore me choquait aussi singulièrement. Comme il fut pendant quelques temps directeur de l'institut, les pensionnaires étaient appelés, selon l'usage, à aller lui faire une visite de cérémonie le jour anniversaire de sa naissance. Ceci était bien. Mais, tandis que tous les directeurs précédents nous avaient tous embrassés, celui-ci nous donna à baiser le dessus de sa main, fermée de manière à faire le poing! Je me rapelle que j'en fus vivement choqué; et j'en éprouve le même sentiment encore à l'heure qu'il est; ce n'est pas ainsi que Jésus recevait les enfants, ni personne au monde.

Mais passons au beau côté. J'ai parlé assez au long, 1800
dans mes deux volumes précédents, de la théologie des Frères, du genre de piété qui les distingue, et de leurs cantiques en particulier, qui, à part certains défauts que j'ai signalés aussi, me paraissent incomparables et inimitables. Je ne parle pour le moment que de l'influence de l'esprit de l'église sur l'institut.

Cet esprit de l'église, ce prolongement de l'impulsion primitive, se faisait profondément sentir sous plusieurs rapports. Sans doute les individus, membres de l'église, ne vivaient pas tous au même degré sous cette influence; mais on en sentait évidemment le souffle dans l'ensemble. Je donnerai pour type de cet admirable esprit un homme que je ne vis pas à Neuwied, mais qui nous montra à Genève le frère morave dans tout son idéal; c'est le frère Jaq. Mettetal, qui venait une fois ou deux visiter le troupeau de Genève de la part de l'église des Frères (t. I, 156). Tous ceux qui l'ont connu sont unanimes à rendre témoignage à la piété profonde et toute particulière de cet homme de Dieu. Or c'est cet esprit qu'on pouvait sentir distinctement aussi à Neuwied. Chez ceux des Frères qui étaient vraiment pieux, on trouvait alors, comme chez les Frères pieux de nos jours, ce caractère particulier que portent leurs cantiques, un attachement absolu et complet à Jésus, entraînant un détachement du monde et une vive horreur du péché, unis à une profonde humilité; le tout sans trace d'efforts de la part de l'homme; c'est-à-dire presque en tout point la même disposition de cœur à laquelle le cher Pascal était parvenu par une toute autre voie, et qu'il désignait par les mots « renonciation totale et douce. » Je ne puis mieux dépeindre ce genre de piété qu'en citant, entre cent autres versets semblables, ce beau verset des Frères :

1800 Rends-moi, bonté suprême,
A ma misère extrême
Sensible jusqu'au fond,
Aimant la petitesse
Et détestant sans cesse
Tout péché sans exception.

Quant à l'horreur du péché, elle se faisait sentir d'une manière frappante, en particulier sur le point de la pureté des mœurs et des rapports des sexes entre eux. Quelques-uns pourront même croire qu'en ce point les Frères manquaient peut-être un peu de liberté évangélique; mais j'incline à croire que non; et qu'ils avaient bien raison de se méfier de telle liberté évangélique qui finit par nous jouer de très-mauvais tours.

Un seul fait semblait faire une légère exception à l'austérité dont je parle; mais il nous y ramène sous un autre point de vue, en même temps qu'il fournit un exemple de plus de cette austérité instinctive de principes que je remarquais de si bonne heure en moi. Les Frères ont des fêtes nombreuses. Je n'examinerai pas ici s'ils ont raison ou non. Il y a beaucoup à dire pour et contre: mais je penche vers le pour. La vie, telle quelle, est si monotone; elle offre à quelques-uns si peu de plaisirs; les objets de la foi sont si éloignés; et nous sommes si loin d'être de purs esprits, qu'il semble bien permis d'introduire de temps à autre, au milieu de nos peines ou de nos occupations temporelles, quelque jouissance et quelque stimulant religieux un peu sensible, en rapport avec la faiblesse de notre foi. — Quoiqu'il en soit, les Frères ont plusieurs de ces fêtes religieuses, habituellement embellies par une agape, c'est-à-dire par un thé, qu'on prend à l'église même, ou comme ils disent à la salle; puis par des chants nombreux pour lesquels on distribue toujours un programme imprimé. Or au

nombre de ces fêtes se trouve toutes les années une fête 1800
des enfants. C'est à celle-là, je crois, que les Frères faisaient la petite exception que j'ai annoncée. Tandis que, dans toutes les autres occasions, le programme se distribue, dans la salle, aux frères par des frères, et aux sœurs par des sœurs, Zinzendorf a eu l'idée de faire, ce jour-là, distribuer les programmes aux jeunes garçons par quelques jeunes filles, et aux jeunes filles par quelques jeunes garçons. C'était probablement pour ôter à la fête le caractère exclusif de culte, et pour y jeter une petite teinte de soirée, semblable à celles qui ont lieu dans le monde. Le malheur voulut que je fusse choisi pour être l'un des distributeurs des programmes parmi les jeunes filles ; je ne puis dire le vrai tourment que cela me causa ; je me sentis rougir jusqu'au blanc des yeux ; et il me semblait, en faisant cette tournée, que les pieds allaient me manquer sous moi ! Et pourtant j'eusse été incapable de dire par quelle raison : car il est clair que je n'aurais rien éprouvé de pareil devant les nombreux camarades de mon sexe : c'était absolument et purement timidité confuse et profonde. Je pense donc que j'étais animé en cela de cet esprit d'extrême réserve qui régnait dans l'église, et dont j'avais été imprégné sans m'en douter, plus profondément que beaucoup d'autres.

Une autre impression qui me reste de mon séjour à Neuwied, c'est non-seulement la beauté du site et des environs, mais ce que ces environs avaient de romantique et par conséquent de propre à émouvoir un jeune cœur romanesque. Nous entrâmes une fois vis-à-vis d'Andernach, dans une auberge où était suspendus aux murailles les portraits des quatre grands prophètes peints à l'huile en grandeur naturelle. Ils firent sur moi une impression si profondément solennelle que j'en frissonnai. D'autres fois nous allions au *Kloster Lach*, couvent de ce nom, où

1802 se trouvait je ne sais quel ordre de moines catholiques-romains avec de longues robes blanches d'une étoffe assez fine. Avec quel respect je les contemplais ! Le site même était émouvant : c'était un ancien cratère, dont le fond est maintenant occupé par un petit lac, aux bords duquel s'élevait le monastère. Tout autour on ne voyait que des forêts et une solitude profonde. En regardant ces moines en costume je croyais voir des êtres surnaturels ; et encore à présent je me reprends à estimer heureux ceux qui habitent ce tranquille séjour !....

Dans ces mêmes environs était encore le Camillenberg, autre reste d'un ancien cratère, produisant des eaux minérales gazeuses. Ailleurs la Clemenshütte, avec sa verrerie ; Montrepos, résidence d'été du prince de Neuwied ; Hammerstein, ancienne ruine d'un château féodal ; et une foule d'autres sites de ce genre. Partout des ruines ou des châteaux, sur les rives majestueuses du Rhin ! Jugez si l'ami des puiserandes et des cris de girouette pendant l'orage se trouvait dans son élément !

C'est vers cette époque que mon père fit le petit héritage, mais l'héritage bien payé, de la maison et du jardin qu'il posséda dès-lors aux Pâquis. Nous avions de vieux parents, réfugiés du Dauphiné comme mes ancêtres directs, qui avaient acquis cette petite possession, et qui, sur le déclin de leurs jours, l'offrirent à mon père à condition qu'il se chargeât de les prendre chez lui, et de les entretenir jusqu'à leur fin. C'était un vieil oncle et deux tantes : il accepta ; et il les a eus chez lui pendant plusieurs années.

Cette acquisition, qui plus tard fournit à mes parents une petite rente, devint à ce moment une charge de plus ; et j'étais, je crois, un des élèves les plus pauvres de la pension de Neuwied. Je me rappelle du moins que les maîtres me firent plus d'une fois cadeau de quelques

hardes qui avaient déjà été portées par d'autres élèves ; 1802
et je commençais ainsi cette autre vie prédestinée d'un homme qui, sans avoir, je pense, le caractère mendiant, a très souvent vécu des dons d'autrui. D'autres sont riches parce qu'ils savent très bien, sans avoir l'air de mendier, incliner leur cruche du côté où elle se remplit. — Quoiqu'il en soit, et à cette époque où je n'avais pas même pour moi les promesses que Dieu fait à ceux qui travaillent pour son nom, j'éprouvais assez distinctement un léger sentiment d'humiliation à recevoir ces dons, quoique je n'eusse pas songé un instant à les provoquer.

Les provoquer ! Ha ! J'avais des préoccupations bien autrement grandioses que cela ! Mes idées religieuses se développaient de jour en jour ; et je m'en rappelle un trait singulier. Croyant que la foi consistait simplement à agir sans crainte et sans hésitation, j'essayai alors plus d'une fois de marcher sur les eaux comme saint Pierre. Je vois encore le jour où, seul sur les bords du Rhin, après longue délibération, tandis que tous mes camarades s'amusaient près de là, je pris enfin courage et mis un pied dans le fleuve... Mais c'est bien dedans en effet et non dessus que je me trouvai.

Les idées poétiques ou esthétiques allaient du même train. Je n'ai jamais convoité les grandeurs d'une manière que je me sois avouée ; mais j'avais, sans m'en douter, une singulière répugnance pour les professions purement matérielles. Un jour, où deux de mes amis de Genève s'entretenaient sur leurs vocations futures, l'un d'eux fit entendre ces paroles : « Moi je pense être meûnier. » Je ne dis rien ; mais il me prit un frisson, et la rougeur me monta réellement au visage. — Cependant c'était si peu de l'orgueil, à ce que je crois, que si mon camarade eût parlé d'être maître d'école, ou d'embrasser toute autre profession libérale, même la plus basse, je

1802 n'aurais probablement rien éprouvé de pareil à la frayeur qu'il m'inspira par son projet.

Un autre trait de cette nature poétique, qui rêvait le beau au sein de la pauvreté, se rapporte à l'époque où je revins de Neuwied, commençant seulement ma douzième année. Je puis raconter la chose par anticipation. Mes parents étaient venus au-devant de moi, à demi-lieue de distance, mais m'avaient manqué. J'arrivai donc seul chez eux. La première pièce dans laquelle j'entrai fut la classe où mon père donnait ses leçons : elle était pleine de longs pupîtres noircis d'encre ; plusieurs bancs étaient entassés les uns sur les autres contre un des murs ; le plancher fort sale ; « *tout respirait la pauvreté* », me dis-je avec une tendre émotion, dans ces termes mêmes, et en mettant comme ici le mot au passé ; absolument comme un auteur qui aurait écrit un roman. Je trouvais la scène *touchante* ; mais j'en eus pourtant un petit serrement de cœur.

Voilà les sentiments au milieu desquels je croissais.

Je termine cette notice sur mon séjour à Neuwied en disant que c'est là que je commençai à apprendre la musique. On démêla chez moi un goût prononcé à cet égard ; et j'y fis d'assez rapides progrès. Je me rappelle même que je fus le seul élève, sur les quatre-vingts de la pension, à qui un maître donna quelques leçons particulières de composition. Sauf quelques autres leçons de ce genre, mais moins solides, que je pris ensuite à Genève, ce sont les seules que j'aie jamais reçues. Aussi n'ai-je fait de la musique, comme de la littérature, qu'en amateur.

Pendant que je menais cette vie tranquille en Allemagne, la révolution française étendait son incendie. Bonaparte avait fait son expédition d'Egypte, puis quitté son armée, comme il l'a fait depuis, en Espagne, à la

Bérésina, à Leipsik et à Waterloo, lorsqu'on n'avait 1800
plus besoin de lui. A cette époque il était revenu se faire premier consul; et les batailles de Zurich et de Marengo avaient eu lieu. Il va sans dire qu'à Neuwied nous ne savions presque rien de tout cela. J'entendais seulement avec admiration parler de l'*Erzherzog Carl* (l'archiduc Charles), qui devint ainsi, pour plusieurs années, un des objets de mes émotions romanesques.

III.

Adolescence. — Depuis mon retour de Neuwied jusque vers l'âge de seize ans.

1802. — 1806.

Je revins à Genève dès l'été de 1802, ayant appris 1802
l'allemand et presque oublié le français. Là se continua à
cette éducation imparfaite, décousue et superficielle 1806
dont je me suis ressenti toute ma vie, mais dont je ne dois peut-être pas me plaindre. Elle sera entrée dans les plans de Dieu, peut-être en laissant l'individualité se développer chez moi plus profondément, peut-être surtout en m'empêchant de me livrer avec succès et avec trop de passion aux sciences et aux beaux arts.

J'étais trop timide pour entrer au collége public; et probablement mon père ne s'en souciait guère non plus;

1802 soit pour des raisons de piété et de moralité, soit aussi,
à je suppose, parce qu'il voulait m'employer dès ce moment,
1806 tout jeune que j'étais, à donner déjà quelques leçons dans l'institut qu'il commençait à former. Je crois que cette dernière circonstance ne m'a pas été bien favorable, et qu'il n'est pas bon pour des jeunes gens d'être employés trop tôt et trop abondamment à donner des leçons à leurs camarades. Ils peuvent y contracter des habitudes un peu doctorales ou despotiques; et surtout, ils n'apprennent pas à vivre avec des égaux. Cela rend gauche dans la vie; et, une fois homme, on est tour-à-tour trop fort et trop timide avec ses semblables.

Du reste le plus grand défaut de mon éducation, probablement, a été le respect exagéré qu'avait mon père pour cette éducation même qu'il m'avait fait donner : il m'a beaucoup trop laissé à moi-même. Heureusement que l'exemple de sa vie, que j'appellerai presque une vie sainte, quelque naturelle et simple qu'elle fût, et l'amour profond qu'il m'inspirait, m'ont gardé, sans qu'il s'en doutât, des graves écarts où son défaut complet de surveillance aurait pu me laisser tomber.

Ce demi-abandon dans lequel je vivais souvent avait d'autres suites qui, sans être toujours nuisibles, m'étaient souvent fort pénibles à cette époque rêveuse et mélancolique de ma vie. Mon père allait pendant toute la belle saison coucher dans cette petite maison de campagne dont nous avons parlé, qu'il avait acquise aux portes de la ville. Il la louait tout entière, sauf la petite place qu'il lui fallait pour coucher trois personnes. Or, comme nous étions quatre dans la famille, sans compter même ma sœur cadette qui n'avait alors que trois ans, il fallait que tour-à-tour l'un de nous restât en ville avec la petite. Oh ! les soirs lugubres, quant c'était à moi de rester seul, au milieu du silence de la nuit, dans une

grande chambre, à la faible lueur d'une lampe, portant déjà en mon cœur toute une vie, d'autant plus profonde qu'à peine je m'en rendais compte à moi-même ! J'entends encore au loin, dans la rue, le son fatal de ces orgues de Barbarie jouant de nuit, avec le régître qu'on appelle le *tremblant*, cet air si tendre : 1802 à 1806

> Le point du jour à nos bosquets
> Rend toute leur parure,

ou telle autre romance pleine de douceur ! Ah ! de douceur ! Cette douceur avait quelque chose de déchirant ! Bien souvent j'interrompais ma lecture pour appuyer mon front sur mes mains, et fondre en pleurs sans savoir pourquoi... Terre altérée qui attirait l'orage, et les illusions de la vie ! Et déjà se présentaient à moi, sans que je pusse en connaître la vanité, comme je le fais à cette heure, ces noms terribles d'Ossian, de Malvina, d'Hersilie, et les rêveries qui, pour parler avec le grand Pascal, commençaient « à m'ébranler » ! Bon père ! Je ne puis t'accuser de m'avoir fait passer ces moments ; car avec ton cœur doux et tranquille tu ne te doutais de rien ! Mais que les parents prennent garde à placer leurs enfants dans des situations pareilles ! L'adolescent ne se tait souvent que parce qu'il ne se sait bien où il en est lui-même : ne vous trompez pas à son silence !...

Mon père, n'ayant pas reçu l'éducation qu'il voulait bien me donner, ne pouvait donc guère diriger ni surveiller tout cela ; et, encore une fois, sauf la puissante influence qu'exerçait sur moi sa douce piété, je passai toute ma jeunesse sans contrôle.

Pour revenir à cette mélancolie dont je viens de parler, on comprend, je le suppose, qu'elle n'avait rien de semblable à la sombre tristesse qui porte quelquefois le même nom : elle renfermait au contraire des trésors de

1802 à 1806 jouissances ; et sans être purement religieuse, elle se rapprochait beaucoup plus des dispositions de la piété que de l'abattement. D'autres fois elle me survenait sans aucune cause à moi connue. Pendant ces quelques années (de treize à dix-sept ans environ) elle m'atteignait particulièrement au moment où je me couchais. Je versais alors des larmes abondantes dont, jusqu'à cette heure même, je n'ai jamais su trouver la cause ni même l'objet.

En certaines occasions pourtant ce sentiment n'avait rien que de douloureux. Un jour que M. Cellerier fils, actuellement professeur à Genève, m'emmenait à Satigny, pour y jouer le lendemain l'orgue de l'église au service divin, il me laissa un moment sur les ponts du Rhône, pour entrer dans une maison. J'étais déjà pensif et brisé, comme cela m'arrivait chaque fois que je quittais la famille, même pour un seul jour. Comme il tardait un peu, ce moment de solitude, la vue peut-être des flots qui passaient sous mes pieds, tout cela augmenta à tel point mon serrement de cœur, que, sans lui rien dire, je me sauvai en courant chez moi, où je ne me rappelle plus comment j'excusai mon incartade. J'avais alors quatorze ou quinze ans.

Sous le rapport religieux, j'avais, à côté de bien des émotions d'un genre différent, des dispositions très sérieuses. Je tins pendant quelque temps, vers l'âge de quatorze ans, un petit journal où j'inscrivais le matin, à midi, et le soir la manière dont j'avais passé les heures précédentes : pendant plusieurs années je m'imposais des pénitences, ou plutôt des châtiments lorsque j'avais commis des péchés marquants : je passais par exemple plusieurs jours consécutifs en m'interdisant de rire, ou d'ouvrir la bouche autrement que pour les choses nécessaires ; et je jeûnais même assez souvent.

Ces derniers mots me ramènent encore une fois à ces

dispositions innées dont j'ai parlé dès le début, et dont 1802
l'existence me paraît de plus en plus incontestable : car à
qui m'avait appris ces austérités ! Ce n'était point mon 1806
père : sa piété se tenait constamment dans une fidèle moyenne, et n'arrivait jamais à l'austérité ; ce n'étaient pas les Frères Moraves, qui ne jeûnent jamais ; ni les livres de saints catholiques-romains, que plus tard je lus avec avidité ; je n'en avais pas encore vu ; et lorsque ces livres me tombèrent ensuite entre les mains, ils trouvèrent en moi un être tout préparé, qui avait admis d'avance et avidement ce genre de piété. Tout cela me semble donc prouver encore, comme tant d'autres considérations, que si la grâce peut sanctifier et corriger un caractère, et même en changer la direction du tout au tout, le caractère même reste là, déjà tout fait, dès le commencement.

Cependant toutes ces pratiques et ces grandes dispositions ne duraient qu'un temps ; et surtout elles ne me délivraient pas du péché ; de sorte que, sous le rapport religieux même, comme sous le rapport intellectuel, ma vie s'épuisait à la fois en études et en sentiments mal dirigés. J'avais en outre des moments d'oisiveté qui me dévoraient : les dimanches, et surtout les soirées de dimanches, étaient souvent très-mal employés.

Voilà comment se passa mon adolescence, cet âge charmant que tant d'hommes contemplent avec douleur à mesure qu'ils le voient s'enfuir et se perdre sans retour dans la nuit du passé.

Il est vrai qu'on n'éprouve pourtant ces regrets qu'à proportion qu'on est plus étranger à la foi évangélique. Voyez les tristes Mémoires de Châteaubriant ! Voyez, je ne dirai pas la mélancolie, le mot serait trop beau, mais l'amer dégoût avec lequel cet écrivain traite la vie, et tombe, de la hauteur de ton à laquelle il se tenait au-

1802 à 1806 trefois, dans le plus mauvais ton de l'incrédulité ! Hélas ! c'est qu'il n'a jamais bien su ce que c'était que l'évangile ! Un autre écrivain, bien plus pur et plus doux, plus religieux peut-être, Tœpfer, regrette aussi, et trop vivement l'adolescence ; et c'est encore parce que les compensations infinies que l'évangile apporte à toutes les pertes que nous pouvons faire dans cette vie ne lui apparaissaient pas assez vivement. On peut se rappeler aussi les regrets de Matthisson. Cet auteur recule, il est vrai, ces regrets jusqu'à l'âge de huit à douze ans.

Im œden Weltgewuehle,
Hebt Wehmuth meine Brust,
Denke ich der Knabenspiele,
Und ihrer Gœtterlust, etc.

(Dans l'aride cohue de ce monde, mon cœur se soulève avec mélancolie au souvenir des jeux de l'enfance et de leurs joies divines, etc.)

L'auteur parle même des soldats de plomb dont les petits garçons font leurs délices, et de quelques autres choses de ce genre. Mais il est évident qu'il ne prend pas alors la vie à son plus beau point ; car s'il est vrai que le bonheur de l'homme consiste dans l'union de la vie du cœur et de celle de l'intelligence, c'est certainement entre quinze et vingt-cinq ans qu'il faut placer le moment du plus brillant épanouissement de son existence.

Mais n'importe. Il reste vrai qu'on regrette généralement la jeunesse : je dirai plus loin pourquoi ce n'est pas mon cas. Pour le moment je me borne à observer que, si l'on fait abstraction des peines qu'on a éprouvées et des fautes qu'on a commises à cet âge, pour ne considérer que la force, la vivacité et la profondeur des impressions et les rêves brillants qui l'occupent, c'est en effet un âge dont on peut faire un siècle d'or ; mais qu'à le prendre tel qu'il a été par le fait, le chrétien porte aisément sa pensée en avant plutôt qu'en arrière.

Peut-être ai-je déjà dit que le peu que je puis avoir 1806
d'intelligence s'est développée très-lentement ; et pour- à
tant il est vrai aussi que j'ai réfléchi de très bonne heure 1808
et très-sérieusement. Du reste je crois que c'est le cas de tout enfant tant soit peu doué ; ces philosophes en herbe ne se gênent même pas de s'attaquer, dès le début, juste aux questions les plus profondes, même aux questions insolubles, telles que l'origine du mal, l'origine des choses, l'origine de Dieu, etc. Je me souviens, pour ce qui me regarde, de m'être occupé de bonne heure de questions assez ardues. Vers l'âge de quatorze ans déjà, je rêvais à ce principe dont je n'avais jamais entendu parler, et dont, à ce moment encore, on trouve à peine le nom dans les dictionnaires, mais que j'ai trouvé plus tard chez quelques écrivains du jour et en particulier chez M. Vinet, je veux dire le principe de la dualité qu'on retrouve dans toutes les questions qui touchent à la vie. Usant alors d'une comparaison triviale, je me disais que toute question, pour aboutir, devait se traiter comme on fait d'un tiroir de commode pour le faire entrer : il faut le pousser alternativement des deux côtés, à moins qu'on ne prenne tout juste par le milieu ; ce qui, dans la pratique, est assez difficile.

Je me rappelle aussi, sur la plus grave des questions de métaphysique, un de ces tressaillements qu'on éprouve lorsqu'on s'imagine avoir fait une grande découverte. C'était dans la rue : je regardais ce jeu de hasard qui consiste à faire descendre une bille sur une planchette inclinée et garnie de pointes, au bas de laquelle se trouvent divers cases, qui donnent un gain plus considérable à mesure qu'il y a moins de chances pour que la bille y parvienne. En voyant cette bille se heurter alternativement de droite à gauche, et de gauche à droite, mais toujours en descendant, et finir quelquefois par arriver

1806 à une même case après avoir parcouru des zigzags très-
à différents les uns des autres : « Voilà, me dis-je, la li-
1808 » berté de l'homme et l'action de Dieu ! » Évidemment la comparaison était imparfaite ; mais je ne sais trop, même après cinquante ans de réflexion de plus, si on peut se faire de ce grand problême une idée beaucoup plus juste: direction générale, liberté dans le détail.... Quoiqu'il en soit, il y avait là de la réflexion.

Cependant mon premier mot reste vrai : les progrès de mon intelligence furent assez lents, et je puis attribuer cette lenteur à plusieurs causes.

D'abord à ma nature même. Chacun naît avec ses facultés et ses défauts, quitte à présenter encore des contradictions à cet égard. Tel pense trop lentement dans la moitié des cas, qui pense trop vîte dans les autres ; et je reconnais même avoir eu tour à tour ces deux défauts. Mais ce n'est qu'une raison de plus pour expliquer la lenteur de mes progrès intellectuels.

Une autre cause tenait au fond sérieux même des pensées qui m'occupaient. Je ne parle nullement de ce que j'ai atteint ou non, mais de l'objet sérieux de mes pensées d'alors. On creuse plus vîte un petit fossé qu'un puits ; et je tâchais de creuser des puits.

Ajoutons à ces causes l'éducation excessivement imparfaite et morcelée dont j'ai déjà parlé. Au lieu de me former dans nos établissements publics, j'eus longtemps pour unique maître, dans toutes les branches, un homme excellent du reste et fort instruit, qui me prit chez lui pendant quelques années, environ six heures par jour. Mais, outre que l'éducation privée a quelque chose de languissant pour un enfant, mon maître me faisait proportionnellement trop travailler par moi-même ; et, de plus, il m'employait très souvent à faire pour lui de simples copies qui n'avaient pour moi rien d'attrayant

ni d'instructif ; c'étaient pour la plupart des copies de ser- 1806
mons. Puis, pour tout le temps où j'étais libre de choisir à
mes lectures, mes études se dirigeaient vers un mélange 1808
d'objets souvent au-dessus de ma portée : je lus de bonne heure les œuvres de Gébelin ; puis des ouvrages de théosophie, tels que ceux de Saint-Martin, puis toutes sortes d'autres livres, bons et même mauvais, sans aucun plan ni méthode.

Il faut se rappeler en outre que, tout en travaillant pour mon compte, il me fallait donner des leçons élémentaires, d'orthographe ou d'arithmétique, à des gens souvent sans culture et sans intelligence.

Joignez à tout cela les autres inconvénients qui s'attachent à la pauvreté, le manque de livres aussi bien que de temps, l'obligation de travailler dans des pièces occupées par d'autres personnes, quelquefois même à la cuisine ; puis surtout l'absence complète d'une direction quelconque de la part de mon père, et l'on comprendra comment j'ai dû être retardé.

J'oubliais une autre cause toute particulière de ce retard ; c'est un respect inné pour l'autorité, un penchant singulier à l'obéissance, avec lequel j'étais né, et qui n'avait fait que s'accroître à Neuwied. J'apportais ce penchant servile à mes premières études. En politique et au civil, c'était une véritable peur des magistrats, une sorte de respect religieux pour toute espèce de grands, de princes et de rois. Il est vrai que, par suite de ces singulières contradictions dont je viens de parler, ma disposition à l'obéissance servile était combattue chez moi, pour ce qui regarde les études, par un penchant opposé, celui de la réflexion ; mais cette contradiction ne fit pendant plusieurs années que me retarder d'autant plus, en m'entretenant, — j'ai presque honte de le dire, — dans cette idée absurde qu'il y avait deux genres de

1806 à 1808 vérité, une vérité religieuse et une vérité philosophique; et que les deux pouvaient subsister l'une à côté de l'autre tout en se contredisant. J'avais même là-dessus ma formule toute faite, et que je portai jusque dans mes études philosophiques : « c'est peut-être vrai *en philosophie* sans l'être en religion ! » — Voilà une niaiserie qui en entraînait beaucoup d'autres à sa suite, et qui m'a suivi pendant trop longtemps !

Quant à la littérature, je dus, à treize ans, recommencer mon latin par l'*Appendix* et le *Cornelius Nepos*. L'allemand s'entretenait par quelques lectures : mais là je tombai dans un vilain défaut ; c'était de lire trop vîte, et surtout de passer sur des endroits ou sur des mots sans les comprendre pleinement. Il est vrai que je manquais de secours : mais le mal n'en était pas moins là.

Pour le français je n'en ai jamais connu la grammaire. Le peu que je sais de cette langue, je l'ai acquis par la pratique ; en suppléant d'ailleurs à l'étude qui m'a manqué par cette observation que je crois fondée, que la pensée, quand elle est vive et juste, produit, par une sorte de nécessité, les mots et les tournures convenables.

Quant à la littérature proprement dite, on me mit entre les mains, vers l'âge de quatorze ans, un ouvrage qui me donna lieu de développer, d'abord timidement, puis peu à peu avec plus de courage, ces germes d'indépendance d'esprit que je viens de dire qui se trouvaient en moi à côté d'un respect inné pour l'opinion de mes supérieurs. On me faisait lire le glacial Batteux ! Né avec une aversion profonde pour la déclamation et pour la rhétorique, je voyais le faux de cette prétendue science à toutes les pages de l'ouvrage que je viens de nommer, et surtout dans les règles qu'il donnait sur ce qu'on appelle le nombre dans le style ! Ayant, sur ce point, l'oreille probablement plus musicale que l'auteur lui-

même, je ne pouvais souffrir pourtant de le voir revenir 1806
si souvent sur des choses qui me semblaient tout à la fois à
aller d'elles-mêmes et n'être pas capitales et recom- 1808
mander à des hommes qui traitent les sujets les plus importants, à un avocat qui plaide pour la vie d'un malheureux, à un ministre de Dieu qui exhorte les pécheurs à fuir la colère à venir, leur recommander, dis-je, de cadencer leurs phrases, de s'écouter parler, et de se conduire ainsi, quant à l'oreille, comme le ferait, pour le geste, un homme qui s'exercerait à parler devant un miroir!

Voilà comment j'appris de bonne heure, en ce genre, tout autre chose que ce qu'on voulait m'enseigner. J'apercevais confusément, à côté des beautés évidentes de la littérature française, surtout dans sa prose, ce qu'elle a de faux et de tendu; et je n'ai fait que m'affermir dès-lors dans ce jugement. Je crois avoir dit que j'attribue ces défauts de la littérature française à deux causes: à Louis XIV et à la religion romaine. Le despote enchaîna tout dans les règles d'une étiquette arbitraire: la religion de Rome, en substituant pour les masses, et sauf de touchantes exceptions que je reconnais, le formalisme à la vérité, a jeté le peuple français et sa langue dans un même moule de vaine apparence et de fausseté; car le formalisme est toujours une fausseté.

Quant à la poésie française je ne l'ai jamais beaucoup aimée, parce que je n'ai jamais pu la comprendre. Ce sera, si l'on veut, un exemple de plus de la faiblesse de mon intelligence: tant qu'on voudra: mais, à la lettre, je suis obligé, pour comprendre la plupart des vers français, de les traduire en prose. « *Sey natuerlich,* » sois simple, sois naturelle, disait sans cesse, il y a quelques années, une mère pieuse à sa fille: j'en voudrais dire autant à cette poésie française. Les alexandrins surtout,

1806 à 1808 ces pesants, ces lourds alexandrins m'étourdissaient dès-lors, comme ils le font encore, avec leur rime et leur césure inévitable : il me semble toujours, à les lire, que j'entends battre en grange. Ajoutez à tout cela le pathos, les inversions, les termes abstraits, qui vont si mal à notre langue :

> Nos Lévites. . . . . .
> *Ont conté son enfance* au glaive dérobée,
> *Et la fille d'Achab* dans le piège tombée.

J'ais pris ces deux vers au hasard, dans la plus belle pièce de notre plus beau poète, dans *Athalie*. Je n'ose demander si c'est là du français, puisque c'est du Racine : mais je me permets également de ne pas aimer de pareilles locutions : « conter une enfance, et conter une fille !..... » *Seyd doch natuerlich !* Parlez donc plus simplement !

Du reste, puisque j'ai cité *Athalie*, je dois pourtant convenir que je ne connais en aucune langue une pièce qui soit supérieure à celle-là, pour la majesté de la marche et pour l'alliance du calme avec le pathétique ; et je pense dire beaucoup en parlant ainsi ; car je me souviens qu'il y a eu dans le monde un Sophocle et un Schiller. Puis, pour faire pénitence de la liberté avec laquelle je viens de parler de la poésie française, je donnerai un exemple de plus de cette pitoyable servilité d'esprit qui trouvait alors moyen de vivre chez moi à côté d'un fond naissant d'indépendance. On m'avait dit que cette *Athalie* que j'admire maintenant tout de bon, était un chef-d'œuvre : il fallait donc la trouver magnifique. Or, à cette époque, je n'y comprenais rien, absolument rien, ni au sujet de la pièce, ni à sa marche : on ne m'avait pas appris à y regarder : il n'y avait que le rithme, le mouvement des vers, les grands mots, et enfin le jugement des autres qui me fissent trouver cela beau.

Mais puisqu'il fallait admirer j'admirais. Je me vois en- 1006
core courant après ma mère, de la cuisine à la chambre à
d'école ou à la cuisine, pour lui faire entendre ces ma- 1808
gnifiques accents :

> Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel....
> Celui qui met un frein à la fureur des flots....

ou bien les éternelles « portes de Trézène, etc. ! »

Mon pauvre père aussi, je lui parlais de tout cela ; mais ils en paraissaient l'un et l'autre aussi peu touchés que je l'étais au fond moi-même !

Plus tard, quand on me parla de la porosité des corps, même des plus solides, je m'imaginai qu'un écu plongé dans un verre d'eau s'en imbibait ! « Mon professeur me l'avait dit ! »

La musique allait mieux. Mon père me fit prendre quelques leçons d'accompagnement. Je jouais déjà du piano ; il me fit encore apprendre à connaître l'orgue. Au bout de quelque temps mon maître de musique, pour m'exercer, me fit jouer l'orgue à sa place dans notre cathédrale, et il y prit tellement goût que je passai deux ans à le remplacer de cette manière, à quatorze et quinze ans. C'est à ce moment aussi que je fis mes premières compositions musicales. Je n'en ai jamais conservé une seule chez moi en toute ma vie ; ce sont quelques amis qui les ont fait échapper à l'oubli ; et ce n'est que sur des demandes réitérées de ce genre que j'en ai publié un petit nombre. N'ayant jamais donné à ces compositions ce dernier fini qui satisfait la conscience artistique, je n'en ai non plus jamais été bien content. Ça été mon cas en toutes choses, hélas !

Pendant que nous parlons de musique, je dirai une chose assez singulière qui m'est arrivée avec ma première petite pièce : c'était un air pour le psaume 95. Je

1806 à 1808 l'avais, comme les autres, complètement perdu de vue, lorsque vers l'âge de quarante ans, et je crois en France, j'entendis dans une salle d'asile chanter un air qui me frappa : au bout d'un moment je le reconnus : c'était mon psaume : j'en fus bien étonné.

J'ai encore de cet âge, pour ce qui concerne la musique, un autre souvenir assez agréable. Mon père qui ne possédait pas même les éléments de cet art d'une manière tolérable, avait cependant, à côté d'une très-belle voix et d'une poitrine infatigable, le génie pratique si prononcé, qu'il a produit dans le chant des églises de Genève une amélioration notable. Secondé par M. le pasteur Moulinié et le professeur Pictet, il donnait de temps en temps, dans les temples, quoiqu'il n'ait jamais su battre la mesure comme il faut, de grands concerts sacrés où tout allait brillamment ; c'est d'une répétition où l'on avait exécuté un de mes morceaux qu'il me reste le souvenir dont je parle. M. Pictet y exprima à mon sujet des espérances qui me furent d'un grand encouragement. Il est vrai que, si elles se sont réalisées en quelque degré, elles l'ont été autrement qu'il ne s'y attendait.

Au milieu de tout cela la vie de famille cheminait heureuse, sur les confins de la pauvreté et de l'aisance, mais pleine de ces heureuses et profondes impressions dont j'ai souvent parlé : c'étaient les cantiques de mon père ; c'étaient les fleurs ; c'était la promenade ; et puis un mélange de littérature religieuse et de littérature mondaine dont je ne sentais pas assez tout le contraste ; le Voyage du Chrétien et Florian, la Bible et les Idylles de Gessner ; et, à côté de cantiques que je chantais avec délices, d'autres chants d'un tout autre genre :

O Fontenay, qu'embellissent les roses.....
Enfants de la Provence, etc.

et autres semblables ! (V. t. 1, p. 23).

Peut-être faut-il, à ce sujet, rendre justice à la géné- 1806
ration actuelle dont il y a d'ailleurs assez de mal à dire. à

Je ne sais exactement, il est vrai, ce qui se passe 1808
maintenant dans ce qu'on appelle le monde ; mais, autant que je puis m'en apercevoir, il me semble que, chez les familles qui se piquent de quelque moralité, les mœurs sont devenues beaucoup plus réservées qu'elles ne l'étaient alors. Quoique ma famille et celles que mes parents me laissaient fréquenter, ne fussent en rien inférieures à la moralité générale, je me rappelle avec surprise les chansons qu'on s'y permettait alors, et en particulier, la mise des femmes. Sans doute c'était la révolution française qui avait popularisé l'immoralité au point où elle était descendue ; mais le fait est qu'à cette époque la société supportait des propos ou des chansons qui ne seraient plus de mise aujourd'hui dans la même classe de personnes. On disait que « c'étaient des chansons » ou un simple badinage. — Il paraît qu'on pensait alors, comme j'ai dit que je le faisais en matière de philosophie, qu'il y avait deux morales aussi bien que deux vérités !...

Du reste il est possible que je me trompe en disant « alors » : car il semblerait presque qu'on professe aujourd'hui encore dans le grand monde, et même parmi telles personnes qui prétendent à la piété, ce même principe en plus d'une circonstance et particulièrement dans ce qui concerne la décence dans la manière de se vêtir. Car ne voit-on pas de nos jours encore, des femmes d'ailleurs honnêtes, aller en soirée ou se présenter à un simple dîner, pourvu « qu'il y ait du monde, » dans un costume sous lequel elles auraient honte elles-mêmes de se montrer en tout autre moment?

Voilà l'atmosphère dans laquelle se passèrent les quatre ou cinq années qui suivirent mon retour de Neuwied.

1807 à 1809 Quelques-unes des observations qui précèdent s'appliqueraient même encore à plusieurs des années qui suivirent.

Maintenant, entrons plus avant dans la période des études littéraires, puis dans celle de la philosophie et de la théologie. Hélas !

IV.

Littérature, Philosophie, Théologie, et deux ans à Moutiers.

DE 1806 A 1818.

1806 à 1818 Cette époque porte le même caractère, absolument, que la précédente. A côté d'une vive passion pour l'étude je manquais de temps, de direction, de secours et d'appui. Avec des dispositions très-poétiques, je ne trouvais guère sur mon chemin que la prose d'une vie laborieuse et frisant la pauvreté, qui formait un obstacle continuel à des études régulières. Je continuais de donner, dans la classe de mon père, des leçons élémentaires d'écriture, de latin, d'allemand, ou quelques autres encore ; quelquefois des leçons de français à des ouvriers allemands, maréchaux, cordonniers, sommeillers ; leçons qui se payaient pendant quelque temps un ou deux sous l'heure ! puis j'en prenais quelques-unes, de latin et de piano, mais toujours imparfaites, parce que mon père ne pouvait

payer de bons maîtres. Et c'est ainsi que j'entrai en philo- 1807
sophie sans avoir suivi les cours de latin, de grec ni de à
français de notre académie. 1809

Il est vrai que l'obligation d'enseigner continuellement les éléments de ces langues, une certaine ardeur pour l'étude qui me prenait par intervalles, une sensibilité assez prononcée pour les beautés littéraires, me firent pourtant avancer tolérablement : je lus tout seul, dans le seul cours d'un été, outre mes travaux du jour, tout Virgile, et tout les chefs-d'œuvres de Racine, de Corneille et de Voltaire ; et je travaillai pendant quelque temps dix-sept heures par jour. Sans doute c'était en partie un travail pitoyable : je lisais pour ainsi dire à la toise : tant par heure ! Toujours de l'excès et de l'irrégularité !

Les études philosophiques qui m'occupèrent beaucoup à cette époque, présentèrent en outre ce singulier mélange de servilité d'esprit et d'indépendance, dont j'ai déjà parlé, croyant d'un côté que la philosophie était une science fixe et précise comme la géographie et l'histoire, et que les philosophes ne se trompaient jamais (j'en suis bien revenu, il est vrai) ; et de l'autre, pensant déjà, ou plutôt rêvant déjà par moi-même. Je possède encore, de cette époque, une foule de notes sur toutes sortes de sujets, et une table générale des principaux chefs sous lesquels je rangeais ces notes. Il y a un de ces chefs dont, pendant bien des années, je n'ai pu me faire moi-même une idée suffisamment claire, mais qui repose, je crois, sur un fonds de vérité ; c'étaient les mots : *Calcul infinitésimal, appliqué aux questions morales.* J'avais en vue dans ce titre la question, sans doute insondable, de la conciliation à établir entre la souveraineté de Dieu et ce que l'homme peut avoir de liberté. Sans avoir jamais eu le temps ni le bonheur d'étudier les mathématiques

1807 à 1809 supérieures, je crois qu'un des principaux objets de cette partie de la science est la théorie des infiniments petits : or je me disais, et je pense encore, qu'il y a peut-être des considérations de ce genre à faire dans la question capitale que je viens d'indiquer. A ne prendre l'homme que depuis sa chûte, l'Écriture nous dit que nous ne pouvons rien de bien sans la grâce. Mais pouvons-nous, à un degré quelconque, accepter cette grâce, l'écouter, l'admettre, la laisser faire, sans que cette acceptation, ou l'acte du cœur qui incline à croire, soient eux-mêmes une grâce et nous soient donnés de Dieu ? Y a-t-il un moment où Dieu mette devant nous, et bien devant nous seuls, la vie et la mort, au point que le coup décisif doive partir de nous ? Ou est-ce toujours Dieu qui décide de tout dans le bien ? N'avons-nous pas un atome à mettre en cela de notre propre fonds ? D'un autre côté si le coup décisif vient de nous, n'est-ce pas faire notre part trop grande dans notre salut ?... Ou enfin y a-t-il une succession continue de moments dans lesquels Dieu et l'homme agissent tellement tous deux qu'il soit impossible de nier, d'un côté une certaine spontanéité de l'homme, et de l'autre l'action de Dieu sur la volonté même de l'homme ? Pouvons-nous nous déterminer sans motif ? Et le motif ne nous force-t-il pas en quelque degré ?... Voilà l'Océan aux bords duquel je rôdais, comme le fait plus ou moins chacun en son temps, et l'ordre de pensées qu'indiquait le titre, je ne dirai pas ambitieux, mais obscur, que j'ai transcrit plus haut.

La réflexion se développait donc grandement. Quant à la piété et à la foi chrétienne, j'entrais de plus en plus dans une mauvaise crise dont la plus grande intensité occupa les quatre années de mes études théologiques, et se prolongea même au-delà de ma consécration. On a pu voir (t. II, p. 65) que le dernier coup porté aux doutes

qui s'élevaient dans mon cœur au sujet de l'Évangile provint du raisonnement, du même raisonnement que je viens d'indiquer dans ma brochure sur la *Revue de Strasbourg* (p. 54) ; et je bénis Dieu d'avoir donné cet appui historique à ma foi. Mais j'ai bien compris aussi, par l'expérience des années dont je donne maintenant l'histoire, que ce qui attaque le plus dangereusement la foi, ce sont nos passions ; et que le cœur, — par où je n'entends nullement, comme le faisaient les théologiens génevois d'alors, la sensibilité, mais la volonté, l'ensemble des dispositions morales, — que le cœur, dis-je, joue dans la conversion un rôle très-supérieur à celui du raisonnement. Cette observation, bien loin d'être contraire aux lois les plus rigoureuses de la logique, est aussi vraie que profonde. Sans doute l'Évangile ne nous demande nullement de croire parce que nous aimerions à croire : mais il veut que nous ne refusions pas de croire par une répugnance secrète contre la vérité. Jésus ne dit pas « si quelqu'un désire de *croire,* mais si quelqu'un » veut *faire la volonté de mon Père,* il connaîtra que ma » doctrine vient de Dieu » ; et quand l'Évangile dit : « heureux ceux qui pleurent », il entend par là que les afflictions contribuent en général à nous détacher de cet amour du monde qui nourrit en nous une secrète inimitié contre Dieu : ce qui ne signifie nullement, que, pour croire, il suffise de pleurer comme l'a prétendu Châteaubriant « j'ai pleuré, donc j'ai cru ! »…. Cette foi des larmoyants, des romantiques et des poètes n'est qu'une incrédulité déguisée, un thême à déclamations, une occasion de faire des vers ; c'est du Jocelyn et de l'Atala : rien de plus.

1807 à 1809

Ce qui me domina le plus vivement de seize à vingt ans, ce furent les études littéraires. A mesure que le temps s'écoulait, elles prenaient un peu de développe-

1807 à 1809 ment. C'est à cette époque que je sentis se déclarer en particulier pour Virgile cette admiration dont j'ai parlé plus haut, et dont on verra quelques indices dans la note qui suit le présent article.

Pour le grec, je lisais Sophocle avec délices ; mais, chose singulière ! je n'ai jamais aimé Homère... Sans doute j'ai tort, puisque tout le monde pense autrement ; aussi ne fais-je que confesser mon impression personnelle ; mais j'y persiste, même à présent. Ses continuelles répétitions, son dialecte irrégulier, sa pluie de particules explétives m'ont toujours fatigué. C'est peut-être aussi pour avoir commencé cet auteur quand j'étais encore faible, et pour l'avoir étudié sans maître, que j'en ai conservé cette impression défavorable : quoi qu'il en soit, la voilà.

Pendant que j'en suis aux confessions de ce genre, j'en ferai quelques autres sur d'autres auteurs et dans d'autres branches.

J'entrepris alors de lire Télémaque ; mais cet ouvrage m'est toujours tombé des mains. Je suis bien aise de pouvoir dire à ce sujet que j'ai trouvé le même jugement exprimé par je ne sais plus quel auteur, qui ajoutait en outre avec raison qu'il y avait peut-être bien d'autres personnes qui en pensaient autant que lui, sans oser le dire.

J'aimais Bossuet jusqu'à vingt-quatre ans ; mais quand j'ai connu l'homme de plus près ; quand j'ai vu le rhéteur se cacher, en plus d'un point, sous l'orateur, j'ai cessé d'admirer, comme le font encore tant de protestants, la mauvaise foi de cet homme ; et je ne vois plus dans « l'aigle de Maux » qu'un sophiste en controverse, un adulateur de Louis XIV et un persécuteur des protestants.

Mais voici une autre confession bien plus formidable. — Je ne connais pas un seul auteur que je puisse com-

parer à Pascal, « ce génie effrayant, » comme l'a si bien appelé M. de Châteaubriant. Je lis continuellement ses *Pensées;* et, encore une fois, je ne trouve rien de comparable à cet auteur. Mais je suis effrayé de mon obstination à ne pouvoir admirer au même degré ses *Provinciales*. Sans doute je les trouve belles; mais je ne conçois pas qu'on les trouve extraordinaires ! Si je manquais totalement de goût dans tout le reste je m'expliquerais aisément le jugement que je porte ici : mais, ne pouvant convenir de ce défaut total d'admiration pour la beauté littéraire, je ne conçois rien à cette différence tranchée entre mon jugement sur ce point particulier et celui de la généralité des connaisseurs. Je viens de reprendre encore une fois ces lettres tout exprès, pour les examiner de nouveau ; et, encore une fois, je les trouve belles, très-belles, mais je n'y vois pourtant rien qui passe la beauté de beaucoup d'autres ouvrages d'auteurs moins éminents. Y aurait-il donc, pour des cas de ce genre, quelque chose de semblable à ce qu'on appelle en fait de couleurs le daltonisme ? Les uns voient-ils vraiment, sur certains points, autrement et autre chose que les autres? J'inclinerais presque à le croire. 1807 à 1809

J'ai dit, dans un autre ouvrage, quels sont mes jugements actuels sur quelques auteurs plus modernes, tels que Lamartine et Châteaubriant ; et on a vu celui que je porte sur Gœthe (I, 54 et suiv.), au grand scandale de plusieurs allemands. Mais, pour en rester à mes jugements d'alors, ils étaient aussi indépendants en fait de musique qu'en fait de littérature. Je n'ai jamais fléchi le genou, avec le public, devant Beethoven comme s'il n'avait pas d'égaux. Il y a tel morceau de Mozart, de Weber et de vingt autres, que j'aime autant ou plus qu'aucun de Beethoven. Il est fécond, profond, original, sans doute ; il a plus de pensée, ou si l'on veut plus de génie qu'aucun autre ; mais

1807 à 1809 il a moins d'âme ; je lui ai toujours trouvé quelque chose de gros, souvent de sombre ; et à mon goût il manque de fraîcheur et de tendresse. On dit qu'il était devenu sourd et bourru : cela s'accorde parfaitement, on le voit, avec le caractère que je trouve souvent à sa musique ; et une notice biographique qui vient de paraître sur cet auteur confirme encore mon jugement sur ce point... D'ailleurs il était sévère envers les autres ; il n'était, par exemple, qu'à moitié content du grand Mozart. « Don » Juan, dit-on, lui rappelait trop la manière italienne ! » Or qu'est-ce que cela fait, si la manière italienne est bonne aussi ; et Beethoven estimait tellement cette manière qu'il regardait Chérubini comme le plus grand des compositeurs dramatiques vivants ! On ajoute encore : « qu'il a porté, à l'égard de quelques autres composi- » teurs célèbres de l'époque actuelle, des jugements » sévères dont il est permis de contester la justesse : » qu'il ne comprit jamais bien la nature du mérite de » Weber et de Rossini... » De Weber et de Rossini ! Et je ne serais pas libre de les mettre eux avec Mozart, à ses côtés ou quelquefois au-dessus de lui ? Si les hommes étaient plus indépendants en fait de goût il se ferait bien du dérangement dans les réputations. Mais on veut passer pour connaisseur et pour savant !...

En fait de littérature allemande je ne possédais et ne lisais guère, de quinze à vingt ans, que le Messie de Klopstock, bel ouvrage, sans doute, vraiment beau, mais vraiment traînant aussi, froid et languissant. Les odes de cet auteur ont plus de vie ; mais là encore la poésie se sent un peu des rives de la Baltique, elle manque de soleil.

Quant à mes propres travaux, je continuais à composer de petits morceaux de musique qu'on exécutait dans nos temples ; puis je donnais des leçons, et je fréquentais nos auditoires.

Mais, à tout prendre, ma vie n'avait alors aucun élan, 1810
aucune de ces directions prononcées qui excitent le cou- à
rage, donnent de la joie et embellissent à elles seules 1813
toute une existence. Aussi porterai-je sur cette époque le même jugement, que sur celui qui la précéda immédiatement et dont j'ai déjà dit quelques mots. Elles m'apparaît maintenant pâle et vide.

D'où peut venir cet ingrat souvenir du printemps de la vie? Pâle et vide, ai-je dit! Et qu'étaient-ce donc que ces tressaillements tous les jours nouveaux à la plus simple sensation, au parfum d'une fleur, à la vue d'un lever ou d'un coucher de soleil, à l'ouïe d'un morceau de musique! Et ces rêves de l'âge! Et ces affections si profondes! Et ces saintes émotions d'une piété encore toute jeune dans les jours de fête, au son des cloches, au chant d'un cantique! Et ces joyeuses courses de montagnes! Et ces lectures! Et les beautés de la littérature! Et les sciences! On rira de moi si je nomme ici les mathématiques; je n'en ai jamais connu que les éléments, et elles ne passent pas pour être enchanteresses. Eh bien, c'est pourtant la vérité, elles aussi me donnaient de ces délicieux serrements de cœur que me cause toute joie profonde. Ainsi la moitié de ma vie se passait dans des délices: n'ai-je pas dit que la seule vue d'une cave bien noire me valait tout un poème?.... D'où vient donc, encore une fois, que tout cela me paraisse maintenant décoloré, et que si Dieu m'offrait d'y repasser comme j'y passais alors, je n'en voudrais à aucun prix? J'en vois deux causes.

D'abord il ne faut pas se dissimuler qu'à l'âge où je suis parvenu, toutes les impressions étant moins vives, moins fréquentes et moins durables que dans la jeunesse, il est moins facile aussi de se reporter à l'époque où on les éprouvait dans toute leur force. Le souvenir d'une chose

1811 à 1814 est loin d'être la chose même : le souvenir d'un concert, le souvenir d'une vue splendide, le souvenir des plus tendres émotions, pas plus que, pour un homme sensuel, le souvenir d'un bon repas, ne remplacent la jouissance effective. Voilà, sans doute, l'une des causes qui ternissent à mes yeux ce mois de mai de ma vie.

Mais il en existe, grâces à Dieu, une meilleure, plus pure et plus désintéressée. Mon éducation ayant manqué absolument d'une direction intellectuelle ; ayant moi-même, de bonne heure, essayé de tout et goûté de tout, sans but ni règle, l'époque dont il s'agit n'a pas eu d'unité, ni de caractère prononcé ; la piété, en particulier, y était trop combattue, soit par le mauvais élément dans lequel se faisaient mes études, soit par les passions de l'âge ; cette époque ne se rattache pas à mon âge mûr et à ma vie actuelle ; c'est presque l'histoire de quelqu'un d'autre que moi : toutes les émotions d'alors n'ont été que des émotions improductives, ou des sensations qui se rangent parmi ces « choses vieilles » dont parle l'Écriture, et qui sont plus ou moins passées pour celui qui en connaît de meilleures ; de sorte que sur tout cela je dis, avec celui qui en avait vu bien plus encore : « Vanité des vanités.... » Oui ; Dieu m'offrirait à ce moment d'y repasser que je n'en voudrais rien. Voilà la différence qui règne entre le coup-d'œil que porte sur sa jeunesse un homme étranger à l'évangile et le jugement qu'en porte un chrétien.

Mais il faut abréger, et avancer. Pour en venir à quelques faits matériels de cette époque, je dirai que c'est au milieu de cet état de choses que vint se placer un voyage qui aurait pu être pour moi fort intéressant. Feu mon ami, le pasteur Linder, vint me prendre en 1812 pour faire avec lui un tour dans les vallées du Piémont. Je n'ai pas su tirer grand profit de ce voyage. Je

me souviens seulement d'avoir vu dans ces vallées un 1811
pauvre pasteur qui nous dit ingénument que la prédica- à
tion lui était fort pénible, parce que, ne pouvant compo- 1814
ser lui-même, il prenait dans différents sermonaires un morceau ci, un morceau là, et qu'il avait beaucoup de peine à apprendre tout cela par cœur !.... Voilà ce que c'est que de marcher sur les béquilles de la composition récitée ! Les prédicateurs sont maintenant les seuls orateurs qui fassent cette chose contre nature.

Du reste cela passera, avec tant d'autres faussetés et et d'autres superstitions !

Au retour de ce voyage, j'entrai pour un an comme précepteur dans une famille de Genève. Mais j'étais un pauvre précepteur ; et de meilleurs que moi d'ailleurs s'y étaient déjà trouvés faibles ! — J'entrevis ainsi un peu le monde ; mais le peu que j'avais de piété était à la fois trop faible et trop rude pour que j'aie pu faire beaucoup de bien à mes élèves ni édifier la famille qui m'avait appelé. Notre vie toute entière a besoin de pardon !

C'est pendant que j'étais dans cette maison que Talma parut à Genève. Ce fut la première fois de ma vie que j'allai au théâtre. Il faut convenir que le talent de cet homme était prodigieux ; et je lui rendis ample justice. Comme il y avait foule longtemps avant la levée de la toile, qui avait lieu à sept heures, j'allai me planter un jour à midi sur les bancs sans dossier du parterre ; c'était au mois d'août ; et j'y restai bravement, sans avoir apporté de lecture, et sans prendre, par économie, aucun rafraîchissement, jusqu'à dix heures, où tout fut fini. On ne fait pas souvent de pareilles chose pour l'évangile ! — Cet homme bouleversa tout Genève : et on entendit pendant six mois, dans toutes les rues, des jeunes gens hurlant des vers de *Hamlet,* de *Britannicus,* d'*Iphigénie,* ou autres semblables. J'ai conservé jusqu'à ce jour deux

1811 à 1814 pages de notes sur la déclamation étonnante de ce grand acteur. J'essayai aussi de déclamer ; mais je n'ai jamais réussi à cet exercice, qui suppose de la fiction.

Tout cela tombait au milieu de mes études théologiques. Hélas ! quelles études, si l'on se rappelle les choses incroyables et pourtant vraies que j'ai pu en dire (I, 25). On n'aura pas de peine à comprendre que je fisse peu de cas des leçons de mes professeurs. Celui qui nous enseignait ce qu'il appelait la religion naturelle, ne me connaissait presque pas de vue : j'allais en bateau pendant ses leçons ; et je me tirai également d'affaires aux examens, parce que ces examens se faisaient en latin, et que je parlais cette langue assez couramment. Je m'y présentai une fois sans avoir vu les cahiers sur lequel j'allais être examiné. J'avais fait la gageure de me tirer d'affaires heureusement ; et je le fis en effet, mais hélas ! par un moyen qui avait quelque chose de profane, comme toute cette époque. Je savais que ce professeur ne voulait entendre parler que de la bonté de Dieu, qui pour lui éclipsait sa sainteté et sa justice : je pariai, quelque question qu'il m'adressât, de le faire arriver en trois ou quatre mots sur l'article *de benignitate dei*, et cela ne manqua pas ! J'ajoutai encore (et cela aussi était assez profane, vu le but) quelques déclamations contre la prédestination absolue : et je fis un examen honorable ! Je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour reconnaître en tout cela mon péché ; mais le mal était provoqué ; car les leçons qu'on nous donnait étaient misérables.

Un autre jour j'avais fait, dans un de mes sermons d'essai, une tirade sur cette corruption du cœur qui, selon l'Écriture, ne se reconnaît qu'à la lumière du Saint-Esprit. « Le cœur humain, disais-je, en y mettant peut-» être un peu de déclamation, est semblable à une ca-» verne remplie de reptiles et d'animaux venimeux : de

» nuit vous n'apercevez rien : mais faites-y entrer un 1811
» flambeau, etc. » Comme un de mes professeurs criti- à
quait certaines autres parties de mon discours, un de 1814
ses collègues lui souffla à demi voix et avec pitié : « Et la caverne de serpents ! »

Mais je finis sur ce point, et même sur toute cette époque.

J'ai dit (I, 31) que nous fîmes nos grands examens au bruit du canon, pendant le blocus de février 1814. Il y avait une partie de nos études à laquelle quelques-uns de nous, et moi dans ce nombre, n'avions pas même encore touché. On nous demanda si nous voulions renvoyer notre examen sur ce point au trimestre prochain, ou le faire tout de suite ? Trois mois d'attente ! c'était un supplice. D'un autre côté il s'agissait de rendre compte du contenu d'un fort volume in-4° de 4 à 500 pages de critique sacrée, c'est-à-dire de connaissances positives, où tous les beaux sentiments, la philosophie ou la déclamation ne serviraient à rien : or pour ma part, je n'avais pas même ouvert le volume dont il s'agissait. Faut-il accepter un examen ? Non !... Oui !... Non !... Oui !... Et me voilà sur la sellette. C'était le savant professeur Peschier qui nous interrogeait ; savant mais bon, heureusement pour nous.

Dites-moi quelque chose sur les poids et les mesures des Hébreux ?

— Les poids et les mesures des Hébreux ? Les Hébreux avaient... des poids et des mesures. Il y en avait une qui s'appelait, je crois, épha ; une qui s'appelait hin.

— Eh bien oui ; qu'était-ce que tout cela ?

— Des poids et des mesures....

— Allons, dit mon compatissant professeur, prenons autre chose. Dites-moi quelque chose de la famille d'Hérode Antipas.

1811 à 1814 — Hérode Antipas ; — hm !... Hérode Antipas... Il y eut un Hérode qui fit massacrer les enfants à Bethléem (et je ruisselais d'angoisse).

— Oui ; mais Hérode Antipas ?

— Hérode Antipas... Hérode Antipas...

— Eh bien, voyons. Prenons encore autre chose. Qu'était-ce que les Pharisiens ?

— Oh ! les Pharisiens ! j'y suis ! Les Pharisiens, race détestable et orgueilleuse... Il y avait une fois un pharisien et un péager qui montaient au temple, etc.

Comme je l'ai dit, on eut égard aux circonstances, et on nous laissa passer comme cela.

Je termine cet article sur ma jeunesse par trois ou quatre strophes tirées du recueil bigarré dont j'ai parlé à l'occasion de mon séjour à Moutier (I, 57). C'est toujours du Matthisson et des cantiques moraves, du romantisme et de l'évangile.

Alles was mit Sehnsucht und Entzücken
Hier am Staub ein edles Herz erfüllt
Schwindet, gleich des Herbstes Sonnenblicken
Wenn ein Sturm den Horizont umhüllt.
Die am Abend freudig sich umfassen
Sieht die Morgenrœthe schon erblassen ;
Selbst der Freundschaft und der Liebe Glück
Laesst auf Erden keine Spur zurück !

Que tout ce que je vois — De ma faiblesse
Fasse naître chez moi — Cette tristesse
Tristesse selon Dieu, — Tristesse heureuse,
Qui rend l'âme à tes yeux — Si précieuse.

Süsse Liebe ! Deine Rosenauen
Graenzen an bedornte Wüsteneï'n,
Und ein plœtzliches Gewittergrauen
Düstert oft der Freundschaft Aetherschein...
Hoheit, Ehre, Macht und Ruhm sind eitel !
Eines Weltgebieters stolze Scheitel

Und ein zitternd Haupt am Pilgerstab 1811
Deckt mit *Einer* Dunkelheit das Grab. à

Bleib bei Jesu, meine seele, 1814
Nimm dein Heil bestaendig wahr,
Denn in dieser Leibeshœhle
Schwebst du immer in Gefahr.
Halt ja deine Krone feste
Halte glaubig was du hast ;
Recht beharren ist das beste :
Rückfall wird zur schweren Last.

Mon petit recueil était, comme on le voit, une image de la vie ! Il y a sans doute telles rêveries qui ne sont pas précisément ennemies de l'évangile ; mais l'évangile seul donne à la rêverie, par tout ce qu'il a de profondément positif, une valeur morale, une direction utile et vraie. Allons, jeune homme ! quitte le roman, et entre dans la vie !

FIN.

COURSE

DANS LES GRISONS.

(VOIR AU T. II, P. 51 ET SUIV.)

Coire, samedi, 7 juillet 1827, matin.

Chère amie,

Dieu soit loué ! m'y voilà, et en parfaite santé ! — Pour cette fois ce voyage a été mâle ; et ce n'est pas une petite dame comme toi qui aurait pu m'y suivre. J'ai fait, cette semaine, à pied, en quatre jours, cinquante lieues, et dans des montagnes gigantesques : c'est de bon cœur que je dis : Dieu soit loué ! Voici mon journal depuis ces cinq jours.

Lundi 2. J'ai fait ce jour-là onze lieues. Il n'y a donc que cinq jours que j'ai quitté Berne ! cela me semble un songe ! Je trouvai en chemin une charrette qui me fit faire quatre lieues de chemin. J'arrivai à dix heures à Thoun, à onze heures à Oberhofen. Monsieur N... était absent ; mais madame et ses filles me reçurent fraternellement. — Comme il leur vint des visites, je résolus d'aller plus loin ce même jour ; et je partis bravement, à trois heures, par une chaleur brûlante, mais qui ne m'affectait point. Je me dirigeai vers le Beatenberg, où l'on m'avait dit qu'il y avait un pasteur évangélique : c'était à quatre lieues de là, sur une haute montagne. A une lieue d'O-

berhofen, une bonne femme à qui je demandais le chemin, parce qu'il n'y a déjà plus par là de route à voiture, m'offrit de me conduire jusqu'à ce que je ne pusse plus m'égarer : c'était deux lieues plus loin. Comme elle ne me demandait qu'une bagatelle je la pris avec moi, et elle me porta mon sac. Je lui parlai de la vie à venir, et elle en fut bien réjouie et attendrie. Elle ne me quitta qu'après m'avoir conduit dans une maison de paysan, d'où l'on me donna une petite fille pour me conduire jusque chez le pasteur.

Quelle pauvreté commence déjà par là ! Ils cuisent leur café dans un pot de terre, avec l'eau et quelques cuillerées de lait, tout ensemble. On l'apporta sur table ; puis la femme en vida une partie dans une écuelle, pour la revider dans le pot, afin de faire mieux tirer le café. Cette goutte de lait était du lait de chèvre qui avait un goût repoussant : mais en voyage on n'est pas si délicat que chez soi. — Je n'arrivai chez le pasteur qu'après huit heures. Il ne savait d'abord ce qu'il devait faire de moi ; car je n'avais aucune lettre de recommandation ; mais bientôt il devint amical, et me logea chez lui. Les maisons de sa paroisse sont toutes dispersées dans l'espace de deux lieues sur les côtés de cette montagne : elles sont toutes de bois et bien pauvrettes.

Mardi 3. Journée de treize lieues. Je redescendis la montagne à quatre heures du matin, par une pente rapide à l'excès ; et il a bien fallu ici, et dans les jours suivants, le bon corps que Dieu m'a donné pour que je fisse face à de pareils tours de force. Tu sais comme je suis bon à la montagne : mais là je me suis bien arrêté vingt fois, non par lassitude, mais pour me demander si c'était réellement par là qu'il fallait descendre. A moitié chemin j'entrai dans une cahutte de paysan pour demander un peu de lait, parce que je n'avais pas déjeûné :

mais leurs vaches étaient au haut de la montagne ; et du lait de chèvre même ils n'en ont que pour faire ce beau café dont je te parlais plus haut. Il s'en trouvait justement là une gamelle, et j'en bus un peu.

Déjà commençaient ces précipices, et ces noirs et profonds torrents qui m'ont tant fatigué les yeux et le cœur dans les jours suivants. Ici j'en traversai un sur un pont composé de quatre poutrelles de trois à quatre pouces d'épaisseur, qui se mouvaient sous les pieds comme les pédales d'un tisserand. C'était désagréable, même un peu grotesque, et légèrement dangereux.

A *Unterseen*, deux lieues de Beatenberg, je trouvai dans le maître d'école un bon frère qui me fit déjeûner avec lui ; j'adressai quelques exhortations à la femme chez qui il prend pension. Il eut la bonté de renvoyer son école pour deux heures de temps (c'était une école particulière), et il vint m'accompagner, en me portant mon sac.... Je m'étais demandé les jours précédents si je ne profiterais pas de ce voyage (que tant d'autres auraient voulu faire, et que j'avais tant désiré moi-même en d'autres temps) pour voir, en me détournant de quelques lieues, tant de choses curieuses pour lesquelles on vient de tous les pays, telles que les glaciers du Grindelwald, la cascade du Staubbach, etc. Mais je ne me suis point senti porté à me détourner seulement d'un pas pour tout cela : et en effet j'ai vu sur ma route directe des glaciers et des cascades, de reste, oh ! oui vraiment, de reste. Beau et paisible lac de Genève, nature douce et tranquille ! Combien je t'aime plus que tous ces cadavres déchiquetés, ces horreurs et ces rugissements qu'on vient admirer de tous côtés ! J'allai donc directement du côté du lac de Brienz, résolu de gagner courageusement du terrain du côté de mes Grisons ; et je quittai ainsi sans regret cette vallée d'Interlaken dont on

fait tant de bruit. Je trouve que sa beauté n'est que relative : elle me parut passable, mais voilà tout. Arrivé au lac de Brienz, que je me disposais à longer à pied, les bateliers me demandent si je voulais profiter d'un retour pour Brienz, à quatre lieues de là. — Je ne suis pas Anglais ; combien me demandez-vous ? — Cinq batz (soixante-quinze centimes). — Accepté.

Mon maître d'école me quitte, et je m'embarque. Je ne sais si c'était pour me faire gagner du temps ; mais le Seigneur nous envoya, juste à l'heure même, un vent directement arrière, si bon, si bon, que je le trouvais beaucoup trop bon. Je suis, sous ce rapport et sous quelques autres, un peu comme M. Tœpfer. Les bateliers, eux, étaient tout heureux : ils mettent la voile, et nous volons sur l'eau ; mais, je le répète, ce succès me faisait froncer le sourcil ; car je ne suis pas ami des vagues quand je suis sur l'eau. Notre bateau les fendait à grand bruit ; et dansant légèrement sur leur écume, nous avancions avec rapidité. Mais ce vent amenait aussi de noirs nuages ! Au bout d'une heure et demie il commença à devenir inégal, quinteux : au lieu d'être derrière, il souffla de côté, puis bientôt contre nous : alors on se mit à la rame, et moi avec, pour un moment. Mais pour la dernière heure tout cessa : je m'étendis sur un banc afin de reposer un peu : et à midi, après trois heures de navigation, nous étions à Brienz. Les nuages s'étaient donné rendez-vous pour l'orage de l'après-midi ; et les bateliers s'y attendaient ; car ils disaient, en désignant le vent du midi par ce mot de *Fœhn* (favonius) qui m'a toujours paru terrible : *der Fœhn ist gar unruhig* (le Fœhn est bien inquiet) !

Je saute à bord, et je parts sans rien prendre, pour arriver plus vîte à Meyringen, à trois lieues de là, où l'on m'avait indiqué un pasteur bien disposé. A une lieue

de distance je fus atteint par un char-à-banc, conduit par un sommeiller vaudois. Nous parlâmes d'évangile ; il n'était pas mal disposé : et il possédait quelques bons traités que des Anglais lui avaient laissé à leur passage. Au moment où je montais sur sa voiture, la pluie commençait : une demi heure après nous eûmes pluie et grêle : mais ce n'était rien auprès de ce qui m'attendait pour cinq heures ! — L'orage se dissipa de nouveau ; et à trois heures j'arrivai chez le pasteur, que je crois en effet être un homme pieux. Il me fit prendre le thé.

Le temps restait douteux ; et Gadmen, la seule station que j'eusse plus loin, était à quatre grandes lieues. De plus, le pasteur de Gadmen, seul aubergiste de ces misérables contrées, était à Meyringen même et devait y coucher, de manière que je ne le verrais pas ce soir si je poussais jusque chez lui. — Mais aussi, faire en ce jour quatre lieues de moins me semblait bien dur.... En avant, me dis-je, à la garde de Dieu ; si la pluie se déclare, autant l'avoir aujourd'hui que demain.

Je partis ; mais avec quel ciel ! Noir, sulfureux, gris confus... Tu sais dans quel attente est toute la nature à l'approche d'un grand orage. Le vent devenait plus fort ; les nuages avançaient lentement ; le jour s'obscurcissait ; et en même temps, pénible accumulation de choses ! je pénétrais dans un pays affreux. A une lieue de Meyringen, la vallée se ferme entièrement par deux rochers entre lesquels la rivière seule a su se frayer un passage. Ces deux rochers noirs ont été déchirés par une secousse quelconque ; et c'est l'unique issue qui existe pour aller au-delà. Je gravissais ces rochers, malgré mon fardeau, avec précipitation. La marche, l'inquiétude de l'orage, la crainte de n'avoir peut-être pas pris le bon sentier, et encore plus peut-être le serrement de cœur que produisait chez moi la vue de cette hideuse nature, tout me

tenait dans une agitation difficile à décrire : mon visage était brûlant et ruisselait de sueur. Cependant les arbres s'agitent autour de moi : le vent avance : un sourd roulement de tonnerre m'annonce que le sort de cette heure est décidé. J'avais prié le Seigneur de détourner cet orage : il voulait faire mieux, il voulait m'en préserver. Au moment où il éclate je me trouve au milieu de quelques-unes de ces cabanes inhabitées et sans porte que l'on trouve dans ces montagnes, pour y cacher le foin en temps de récolte. Dans mon imprudence, et toujours pour gagner du terrain, j'avais déjà dépassé de vingt pas la dernière de ces cabanes, lorsqu'un vent furieux arrive; les premières gouttes tombent et je retourne sur mes pas. Heureusement ! car, comme je l'appris le lendemain, les vieillards du pays ont dit qu'ils n'avaient jamais vu pareil temps. De l'intérieur de ma cahute je voyais traîner par terre, marchant debout, ces épaisses colonnes de pluie et de grêle qui n'ont pas le temps de se partager entièrement avant d'atteindre le bas : l'eau ruisselait par le toît chétif qui me couvrait : mais j'ouvris mon parapluie, je m'assis sur mon havresac, et j'attendis ainsi, en élevant mon cœur à Dieu, quelle fin cela prendrait. Habituellement triste en voyage et effrayé par la tempête, je passai là un lugubre moment. Cet orage a renversé des arbres plus gros que mon corps : deux heures plus tard j'ai enjambé moi-même un grand sapin qui était couché tout au travers de la route, jonchée de branches en quelques endroits.

Au bout d'un quart d'heure, comme j'attendais encore dans l'incertitude, parce que la pluie durait toujours avec force, je vois passer deux femmes sous un parapluie et dans la direction que je voulais prendre. Je leur crie de venir vers moi : car dans un désastre la moindre compagnie vous console. Elles me font signe d'aller à elles : je

ne voulais pas : mais comme elles continuent leur chemin, je leur cours après, et nous faisons route ensemble. Elles aussi me disent qu'elles n'avaient jamais vu pareil temps. Notre chemin, qui maintenant descendait avec rapidité, était malgré sa pente rapide un ruisseau ; et nous marchions dans l'eau à deux, trois, quatre pouces de hauteur partout. Elles me déconseillaient absolument de poursuivre ma route et elles m'offraient d'aller coucher chez elles, dans un hameau à dix minutes de là : elles m'alléguaient que j'aurais beaucoup de ruisseaux à traverser ; que les eaux des ruisseaux étaient actuellement enflées ; qu'elles roulaient des cailloux et enlevaient les ponts ; enfin, comme pour rendre la chose tout à fait romanesque, elles ajoutaient que je ne serais pas en sûreté si j'étais obligé de coucher entre leur endroit et Gadmen, au cas où le temps ne me permettrait pas d'atteindre ce dernier endroit. Mais comme je persistais à vouloir avancer, elles m'indiquèrent, à dix minutes de là sur ma route, une auberge où je pourrais coucher, s'il le fallait. Je m'y acheminai en marchant partout dans l'eau, et là je demandai ce qu'on pensait du temps. On croyait avec moi que lors même que la pluie continuerait il n'y aurait au moins plus d'orage ; et l'on me dit que Gadmen était encore à trois lieues sur la hauteur. — En avant, me dis-je encore, à la garde de Dieu ; et me voilà de nouveau en route.

Mais quel pays ! quelles horreurs ! Monter trois lieues, après avoir déjà plus ou moins monté pendant tout un jour ; et n'être encore, au bout de ces trois lieues, que dans une profonde vallée, au pied d'une montagne qui a elle-même trois lieues de haut, et qui n'est de nouveau qu'un passage entre d'autres montagnes encore beaucoup plus hautes que tout ce qui a précédé !..... Ce sont, à la lettre, des étages de vallées, dont chacune va en mon-

tant, et qui finissent toujours par quelque nouvelle montagne qui ferme la vallée comme un mûr. Il faut surmonter péniblement ce nouvel obstacle pour se retrouver dans une nouvelle vallée ; et ainsi de suite.

Cependant ce ne serait rien si le coup-d'œil de la contrée était beau : mais, au contraire, et surtout dans le moment où je passais par là, c'était une véritable horreur. Des cataractes sans nombre, tombant de toutes les hauteurs, et quelques-unes de plusieurs centaines de pieds ; les unes blanches comme la neige ; mais les autres épaisses de boue, et roulant des rochers. Les ruisseaux eux-mêmes, tous en pente rapide, ressemblaient plutôt à des cataractes. A droite, à gauche, devant et derrière moi je n'entendais qu'un bruit de déluge ; toujours je m'y trompais ; car je croyais entendre de nouveau le roulement du tonnerre. Quand j'avais trois heures de marche devant moi, ensuite deux, et que, pour m'aider, je comparais cela à la distance de Genève à Coppet, à Mornex, à Monnetier, cela ne faisait qu'aggraver encore la pensée de la distance ; et de nouveau je précipitais mon pas, déja si grand et si rapide. Il pleuvait toujours, quoique doucement, et j'étais tout mouillé : mais encore plus en dedans : la sueur me tombait par devant et par derrière les oreilles, comme lorsque les enfants s'y pendent des cerises ; elle tombait aussi du front sur mon habit et mon pantalon. Mais les forces ne me manquaient pas. Seulement, quand, après avoir marché une puissante heure je n'avais fait qu'une lieue, et que je voyais de nouveaux murs et de malheureux sentiers en zig-zag devant moi, il me tardait bien d'entrer enfin dans cette cure de Gadmen, où je devais me reposer. A une lieue et demie de là, j'eus la bonne idée, soit pour la compagnie, soit pour me soulager de mon fardeau, de prendre avec moi deux petits paysans : c'est dans cette dernière partie de la

route que je vis tant d'arbres renversés ou ébranchés. Si j'avais été à cheval je n'aurais pu passer.

Après tout, si j'ai pu dire que le coup-d'œil général était hideux, à cause des circonstances du moment, je dois convenir que la scène était par moments fort imposante. Quelquefois les nuages s'entrouvraient; et alors, à une hauteur où je n'aurais jamais pensé à lever les yeux, je voyais de grands fantômes d'alpes regarder dans la vallée comme d'un autre monde. C'étaient des montagnes absolument nues, sans végétation, et dont les arêtes crochues étaient déchirées en tout sens. L'air pur dans lequel s'élèvent ces sommités fait qu'on les voit si distinctement qu'elles semblent surplomber le reste; et toutes les fois qu'ayant oublié leur hauteur on les revoit de nouveau, on est frappé de leur présence; elles ressemblent à des êtres vivants et surnaturels.

Enfin, à huit heures, après avoir marché plus vîte que les gens même du pays, j'eus le bonheur d'arriver à la cure où était la femme du pasteur. Mais quelle cure! quelle femme! quel village! — Ce hameau se compose de quinze à vingt cabanes, auprès desquelles celles du moindre de nos villages figureraient encore très-bien. La cathédrale de l'endroit n'était guère plus longue qu'une bonne chambre; il me semblait que j'aurais pu passer la jambe par-dessus le clocher, dont la pointe ne s'élevait certainement pas plus haut que le haut de la fenêtre d'un premier étage. Le bas des murs de cette église était en pierre, jusqu'à la hauteur de six pieds : le reste, y compris le clocher, en bois. On ne se sert pas d'argent dans ce pays, ni de viande. Il y avait déjà un jour et demi que je n'en avais mangé; et j'en ai passé encore deux, jusqu'ici, sans en revoir.

En arrivant je ne me fis pas prier pour me changer de pied en cap; et je fis sécher tous mes habits pour le

lendemain : on me prêta même quelques effets du pasteur, parce que ceux même qui étaient dans mon havresac avaient été mouillés, je ne sais comment !

Il s'agissait de passer le lendemain dans les neiges une haute montagne, le col du Susten. On ne savait trop le temps qu'il ferait : mais je fis venir un guide avec qui j'accordai de passer le col dans tous les cas, en lui donnant rendez-vous pour quatre heures du matin.

Mercredi 4. Autre journée de treize lieues. Passé deux montagnes dans la neige. Je partis à quatre heures et demi avec mon guide, boitant un peu pour les premières minutes, parce que j'avais un doigt de pied un peu écorché : mais cela passa bientôt ; et mon guide s'étonnait que je le fisse marcher plus vivement qu'il n'aurait voulu. L'air léger des montagnes m'égaie toujours, tu sais ; et, sans oublier la présence du Seigneur, j'étais joyeux comme un enfant. Toutes les fois que le guide me proposait le choix entre un chemin plus pénible, mais plus court, et un plus long mais plus aisé, tu sais quel était mon choix. Le temps était encore couvert ; mais il avait pourtant quelque bonne apparence. Avec l'idée vaillante, et presque trop hardie, de repasser vers le soir encore un autre col, après avoir monté et redescendu celui-ci, afin d'arriver le même jour dans les Grisons, je désirais ardemment le beau temps ; car le vent et la pluie amènent à la fois peine et danger, « *là-haut sur ces montagnes* où *il n'y a* point *de berger*. » Le guide me disait que mon plan était trop fort. — Allons toujours. — Après deux heures de montée, nous arrivâmes dans les neiges.... Et puis, le bel ouvrage que l'orage de hier avait fait ! Outre des monceaux de grêle qui étaient encore là, les ruisseaux qui traversent à tout moment la route par dessous le sentier avaient pris le dessus, parce qu'ils étaient trop forts, et y avaient étendu des masses

de rocailles qui, en certains endroits, le barraient entièrement à quelques pieds de hauteur. Il nous fallait grimper par-dessus, passer dans l'eau, passer dans les pierres : heureusement que qui prouve trop ne prouve rien : une fois fait à ce train on n'y regardait plus : je puis dire que depuis hier à quatre heures jusqu'au soir de ce jour-ci j'ai eu toujours les pieds dans l'eau : je changeais de chaussure deux fois par jour ; mais à tout moment il fallait de nouveau marcher dans des ruisseaux.

A la hauteur où commençaient les neiges, nous vîmes un chalet seul et pauvre où se tenaient deux laitiers. Ils nous donnèrent un excellent laitage qui nous revint beaucoup. Une fois dans les neiges nous coupâmes encore plus au court que précédemment ; et enfin nous atteignîmes le col après avoir laissé à nos côtés et surtout à droite d'innombrables glaciers. Quelle grande nature ! Quand vous êtes élevé à ce point vous croyez avoir le droit de regarder horizontalement pour rencontrer des sommités : mais non : des masses plus hautes s'élèvent de toute part au loin ; quand vous pensez avoir enfin atteint les plus grandes, une autre toute blanche les dépasse encore ; puis, quand les nuages laissent entr'eux une ouverture, vous voyez, dans ce vide, un autre géant, dont le précédent n'est plus que le marche-pied. Ces masses magnifiques, vivant dans un azur toujours calme, ressemblent, je l'ai dit, à des êtres d'un autre monde : l'effet ne se décrit pas.

Une fois au haut ce fut un cri de joie ; puis nous nous mîmes à descendre en courant, tout droit en bas, dans la neige. Heureusement que nous fîmes tous deux une bonne glissade dans un endroit où il n'y avait point de danger ; car nous arrivâmes assis, plus bas que nous ne voulions, mais riant beaucoup. Cependant c'était un avertissement ; car il nous fallait passer des avalanches

placées en travers de notre route : dans ces cas, pour ne pas glisser jusqu'au bas de la montagne, il faut enfoncer fortement le talon de la botte, afin de faire un trou à chaque pas. Quand la montagne et la pente de l'avalanche sont très-roides, il faut encore s'aider des mains. Nous avons eu quelques mauvais passages de ce genre : mais nous avons pris garde, et Dieu nous a préservés.

A la descente, mêmes scènes qu'à la montée : la route à tout moment coupée par des eaux, par des monceaux de rochers et des avalanches : mais nous étions dans le canton d'Uri que je n'avais encore jamais vu ; ce seul fait me remplissait de joie ; et le temps ne menaçait plus.

Calcule maintenant les hauteurs, en prenant pour point de comparaison notre Salève, qui est à trois mille pieds au-dessus du lac de Lucerne ; Gadmen est deux mille pieds plus haut ; le col quatre ou cinq mille : à midi je me retrouvai tout au bas à sept cents : après-midi, je remontai ensuite, vers trois heures, à trois mille ; puis je passai, le soir, encore un col de quatre à cinq mille pieds ; et je redescendis, à huit heures, jusqu'à deux mille. De sorte qu'en ce seul jour j'ai fait six mille huit cents pieds de montée et six mille huit cents de descente.

Mais je viens d'anticiper ; retournons à mon Uri. Que j'étais heureux de me retrouver dans des pays moins féroces ! Tout me réjouissait et me paraissait nouveau. Eh ! un chien : eh ! une poule : eh ! une femme : eh ! des orties ! c'est dans cet ordre que les objets se présentèrent successivement à moi : et à mesure que je voyais quelque chose de pareil aux objets de la plaine ou plutôt des vallées, j'en étais tout surpris. La différence extrême des climats qu'on traverse en quelques heures, produit en nous la même impression qu'un long voyage qu'on aurait fait en un temps beaucoup plus long.

Quant au peuple d'Uri, c'est une race singulièrement

pauvre. Pour chaussure ils ont des semelles de bois légèrement recourbées autour du pied, qui s'y fixent comme des patins, et qui sont garnies de grosses pointes de fer comme celles qu'on met aux chevaux pour les ferrer à glace.

Cependant mon guide, à qui j'annonçai quelquefois l'évangile en chemin, me quitta à Meyen, six lieues de Gadmen; et, après avoir dîné très-sobrement, je continuai de descendre la longue et profonde vallée qui forme le canton d'Uri. Mais, si j'ai appelé féroce le pays qui précède, comment appeler celui-ci ? Les montagnes noires qui le couvrent sont brisées en mille fragments qui se précipitent sur leur pente et jusque dans la rivière; et celle-ci, se heurtant partout, rugit, comme elles le font toutes dans ces contrées, de rocher en rocher: on marche de tous côtés dans des décombres couleur ardoise; et le cœur se serre de frayeur et presque de dégoût. Heureusement la grandeur et la beauté des glaciers, qu'on voit dépasser de temps en temps, vient vous rappeler les idées d'une tranquille résignation.

Je continuai mon grand pas avec une force qui me surprenait moi-même. Le temps était devenu tout beau, presque brûlant. A Vasen, je cessai de descendre la vallée du Meyenthal, et tournant à droite, je commençai, vers midi, à monter celle de la Reuss, qui devait me ramener en deux heures et demie à trois mille pieds de hauteur, à Andermatt, dans la vallée d'Urseren. Je marchai avec courage, jouissant pendant une heure et demie d'une belle chaussée, seul bout de route que j'aie vu en ce genre jusqu'à deux lieues d'ici : puis recommencèrent les petits chemins. Mais, pour décrire le pays que je parcourus alors, après tout ce que j'ai déjà dit, les termes me manqueraient pour la gradation, si le peuple n'y avait

pourvu en appelant « Pont du diable » l'un des ponts qui traversent ce pays ; il mérite quelque appellation de ce genre par l'épouvantable spectacle qui l'entoure pendant une demi heure : des montagnes énormes qui se rapprochent toujours davantage et qui deviennent toujours plus nues, puis, à la fin entièrement, absolument nues ; des rochers noirs et gris, tout brisés ; une route, non pas taillée dans le roc, mais qu'il faut soutenir en quelques endroits, à côté de la montagne au-dessus de l'abîme ; le bruit, le rugissement, l'écume de la Reuss, qui bondit de roc en roc ; et toutes ces choses croissant de moment en moment ; des ponts qui traversent à chaque instant cet horrible détroit, pour chercher celui des flancs de la montagne qui offre le moins de précipices ; et à la fin, comme pour vous ensevelir dans cette scène ou pour la couronner, le passage devenant impossible entre les rochers si la main de l'homme ne l'ouvre : c'est une galerie creusée dans le roc pour vous sortir de cette impasse, tout au haut du défilé...

Mais alors que voit le voyageur ? C'est comme un songe, une vision, un enchantement ! On a peine à en croire ses yeux et ses oreilles ? D'un seul pas, oui d'un seul pas, vous êtes dans un autre monde. La Reuss ne hurle plus à vos oreilles, pour bondir de cascade en cascade ; elle roule doucement ses flots paisibles sur un fond horizontal, entre deux rivages couverts de verdure : sous vos pieds vous foulez une herbe tendre et fraîche : une douce vallée, toute verdoyante et nivelée, s'ouvre devant vous dans toute sa largeur ; une charmante église blanche, surmontée d'un clocher vert, et un beau village s'étale à vos yeux à cinq minutes de là, adossé contre une montagne couverte de végétation jusqu'au haut : vous n'entendez plus une seule cataracte, mais le chant des oiseaux : sorti de ces défilés comme par un trapon,

vous pensiez dominer le monde et avoir sous les pieds une montagne nue et maudite, et voilà que vous vous retrouvez au fond d'une vallée délicieuse. « Le Valais ! » m'écriai-je ! C'était une erreur de ma part, mais qui ne fit qu'ajouter d'abord à mon enchantement. Je crus que c'était l'extrémité de ce canton ; et je me disais que son autre extrémité touchait à l'un des bouts du lac de Genève. Du reste le Valais commence à quelques lieues de là : et l'erreur ne me fit rien. — Chère vallée d'Urseren ! Quelle image de la paix qui succède à la tourmente ! Le soleil y brillait dans toute sa beauté : toutes les pentes étaient douces, et on voyait devant soi un grand bout de plaine. Je te souhaite, chère amie, de même qu'à tous les hommes, une paix de ce genre après chacune de tes peines, et de leurs peines.

Ajoutons que pour couronner cette scène je vis à quelques pas de moi, sur l'autre rivage de la Reuss, un joli petit renard, le premier que j'eusse vu dans ma vie, qui venait s'amuser au soleil et que j'observai longtemps tout à fait à mon aise.

Arrivé à Andermatt (c'est le nom du village qui frappe les yeux au sortir du trou d'Uri), je pris vîte quelque chose ; je fis venir un guide ; et à quatre heures nous nous remîmes en route pour passer encore ce soir un nouveau col, celui de l'Oberalp. Il était placé à deux heures de marche plus haut que la vallée, par conséquent aussi haut que celui du matin ; mais moins horrible. Nous montâmes d'abord au milieu de charmantes prairies, émaillées de brillantes fleurs ; cependant nous trouvâmes ensuite encore plus de neige qu'au Susten ; puis, au bout des deux heures de marche mentionnées, nous atteignîmes le haut.... Les Grisons ! m'écriai-je, comme celui qui aurait pris d'assaut une redoute ; et mon œil plongea avec ravissement jusqu'au bout de l'horison,

où se montraient déjà les montagnes du Tyrol. Je longeai aussi, par la vue, la vallée longue de seize lieues qui allait finir à Coïre. A droite et à gauche, de magnifiques glaciers; derrière moi la Fourka, le Grimsel et autres sommités de ce genre ; je me sentais comme au milieu d'un congrès des souverains de la nature ; et en effet cette famille royale forme la contrée la plus élevée de l'Europe ; car c'est de là que descendent le Rhône, le Rhin, la Reuss, le Danube même ; car l'Inn, qui vient des Grisons, peut être considérée comme la vraie source de ce grand fleuve.

Mais il fallut bientôt descendre ; et alors la neige servit de nouveau à abréger le chemin. Comme elle portait juste au point de laisser entrer le pied à une profondeur de deux ou trois pouces, nous descendions, en courant, comme le matin, les pentes les plus rapides sans suivre d'autre chemin que la droite ligne ; et de nouveau je laissais encore mon guide en arrière. A huit heures, après mes treize lieues, nous arrivâmes dans un hameau où c'était, selon la coutume de ces pays, l'ecclésiastique (ici catholique) qui tenait auberge.— Je le trouvai jouant aux cartes avec un gendarme ; tous deux en manches de chemise, et marquant leurs coups avec de la craie blanche sur une grande table dont le dessus était d'ardoise. Du reste il est bien heureux s'il n'a jamais fait plus de mal que cela. Je renvoyai au lendemain d'essayer avec lui un bout de conversation : je pris pour tout souper, après une pareille journée, une soupe liquide, et montai dans l'appartement qu'on me donnait en commun avec mon guide. Quoique je ne sois pas de haute taille, je commençai ici à trouver que toutes les maisons du pays me faisaient tomber mon chapeau de dessus la tête ; et comme nos lits étaient très-hauts, il s'agissait de se glisser dedans par le côté pour s'y coucher ; car

il n'y avait que deux pieds de distance entre les coussins et le plafond. Je pris par distraction le plus mauvais lit, qu'on avait destiné à mon guide ; et celui-ci, pour me rassurer, se coucha habillé, même sur le lit propre, qui devait être le mien. On n'est pas sûr, à ce qu'il paraît, des draps dans lesquels on couche par ici.

Le lendemain matin, *jeudi* 5, levé de nouveau à quatre heures, avec treize lieues devant moi, pour atteindre le premier ami dont on m'avait donné l'adresse. Je parlai un moment au curé : mais, quoiqu'il n'ait pas résisté, il parut peu sensible. Je lui citais en latin le mot : « Si donc vous êtes ressuscité, etc. » (Col., 3, 1) ; et il ajouta très bien : « *Non quæ super terram ;* » mais c'était, à ce qu'il me sembla, de la mémoire et non du sentiment.— Après avoir fait une demi-lieue j'atteignis un homme qui cheminait du même côté que moi. Il parlait allemand, tandis qu'ici on parle roman ; il me dit qu'il faisait cinq lieues du côté de Coïre ; et voilà une compagnie. Il me prit même mon havre-sac, et me conduisit par des sentiers à la fois meilleurs et plus courts. Précieuse spéculation. Nous fîmes nos cinq lieues et demie sans nous arrêter : puis vint le moment de nous quitter, et je continuai seul. Le pays est assez monotone : les montagnes sont partout d'une hauteur extrême ; mais l'effet n'est plus si sauvage ; et on ne voit que de temps en temps quelques sublimes glaciers regarder par dessus les montagnes environnantes comme pour vous dire : « Il y a quelque chose de plus grand que ce qui vous entoure de près. »

A ce moment (juillet) le pays se mêle d'avoir le printemps dans toute sa petite richesse, des églantines charmantes, des fraises en fleur, et plus bas des cerises qui commencent à rougir. Dans cette journée si longue je n'ai rencontré que deux petits charriots à un cheval : les roues allaient à la hauteur de mon genou, le charriot à

la hauteur de mes hanches ; et comme l'un de ces charriots était chargé de foin, j'ai posé ma main très-facilement sur la partie la plus haute de la charge. — On voit ici, par-dessus le Rhin, déjà très-large, une espèce de pont assez peu rassurante, destinée aux piétons ; ce sont trois arbres équarris posés bout à bout l'un sur l'autre, de manière que l'arbre du milieu ne porte que sur les extrémités des deux autres qui sont suffisamment chargées et enfoncées dans le rivage pour ne pas céder.

Vers une heure de l'après-midi, il faisait une chaleur étouffante. J'étais sur le point, en traversant un village, de me coucher à l'ombre sur quelque chose que je croyais être des débris de feuilles et de foin, étendus à côté de la route ; mais, en y regardant de plus près, je vis que c'était du fumier desséché. Un aubergiste me fit monter chez lui, où je m'étendis délicieusement sur un banc : mais les mouches me firent lever au bout d'une demi-heure. — Dans tout ce voyage je manquai plusieurs fois la route, qui ne se distingue pas toujours bien des sentiers : et alors c'était un redoublement d'échauffement causé par l'inquiétude. Vers le soir surtout, on me parla d'un sentier qui abrégeait : j'y entrai hardiment, en fixant les yeux sur la direction où je devais retrouver la route. Mais quelle corvée ! Je m'éloignais, m'éloignais toujours plus du bas de la vallée : je quittais le Rhin, je montais, toujours montais, et ne trouvais personne sur mon chemin. Quoique chargé et à la montée, mon pas était plus rapide que dans la plaine. Après trois quarts d'heure de cette marche forcée je me trouvai avoir bien calculé : mais il a fallu un corps bien solide pour un voyage de ce genre : j'avais la bouche sèche, et le corps trempé de sueur. Cependant les lieues étaient toujours plus fortes qu'on ne me les indiquait ; le jour baissait ; et j'avais l'esprit et le cœur fatigués de cette

espèce de travail de forçat, auquel me poussait mon impatience : je demandai un guide pour la dernière lieue ; et on me donna une charmante petite fille de sept à huit ans, qui avait la langue affilée... comme une petite fille, et qui me racontait toutes sortes d'histoires tout en m'accompagnant à grands pas. Elle s'affubla même gaîment de mon havre-sac, et me conduisit encore par des sentiers à la fois plus doux et plus courts. Cependant la nuit avançait, et ma petite commença à s'effrayer. Elle voulait sérieusement s'en retourner chez elle, et me laisser continuer seul. Je ne pus y consentir ; mais il me tardait d'autant plus d'arriver chez mon landamman, espèce de juge-de-paix, ou de chef de district, auquel j'étais recommandé, et que je croyais être un préfet. On m'en avait parlé comme d'un frère : j'avais fait treize mortelles lieues pour l'atteindre ; et j'allais trouver en lui les prémices des Grisons ; quelle joie ! J'avoue de plus que cette qualité de landamman me plaisait en ce quelle semblait m'annoncer quelque aisance, peut-être beaucoup, et par conséquent, comme il m'était bien permis de le désirer, un peu de bien-être et une société cultivée. — Connais-tu le landamman N..., dis-je à ma petite femme, que je comparais avec plaisir à ma petite Marie? — Oh ! oui, c'est lui qui tient le cabaret. — Comment ! le cabaret ? — Oui : il est aubergiste aussi ; mais j'ai bien peur qu'il ne soit déjà couché : il se couche toujours de bonne heure. — « Oh ! nous le ferons bien lever. » C'était neuf heures du soir. — Nous arrivons dans l'endroit, et ma petite arrête devant une assez pauvre maison sans enseigne. — C'est ici. — Ici ! Allons ! mes idées s'abaissent encore. Tout est fermé. Je heurte. Le vagistas d'une fenêtre s'ouvre en haut. Qui est là ? — Je réponds. — « On est déjà couché : on ne peut recevoir. » Et le vagistas se referme. Je tiens conseil sur la rue ; puis je

recommence à heurter. Il n'y a d'abord qu'un gros chien qui répond du dedans : mais enfin la forteresse capitule et on m'ouvre sur le nom, que j'indique, d'un frère Adam qui était leur ami. Mon landamman était un gros homme ventru, louche, le bas du visage plus large que le haut, qui vint sans habit, ni gilet, ni bretelles, tout débraillé. On me fit des excuses, et très-bon accueil : ils me dirent, ce qui est vrai, qu'ils ne sont point aubergistes réguliers, qu'ils ne couchent que rarement, etc. On me donna à souper, puis un excellent lit, large pour trois, où je dormis prodigieusement bien. J'ai rarement écrasé un lit comme je le fis cette nuit.

Le lendemain matin, *vendredi* 6, nous conversâmes amicalement ensemble. Lui et sa femme, de même que quelques autres personnes du village, forment un petit troupeau de frères moraves. Son frère m'accompagna à une lieue de là, sur la route de Coire ; et je visitai, en passant, un collègue à Drins et un autre à Felsberg. — Mais quel plaisir j'éprouvais à me retrouver dans la civilisation ! j'admirais tout comme un sauvage. Eh ! une voiture ! suspendue sur des ressorts ! de bons coussins dedans ! deux chevaux devant ! une belle chaussée ! J'étais dans l'enchantement. — Un jeune frère me logea à Coire ; mais je n'y trouvai pas toutes les commodités désirables. La chambre où je devais coucher avec lui avait une odeur étrange et désagréable ; et je découvris bientôt que c'était pour faire la guerre à une malheureuse engeance d'insectes au moyen d'une drogue auprès de laquelle notre térébenthine est un parfum. Le lit portait des marques de tout cela. Nous résolûmes de laisser la nuit les fenêtres ouvertes : mais nous eûmes, je crois, tout à la fois et les bêtes et l'odeur et le froid ; outre que le lit ne consistait qu'en une paillasse remplie de feuilles. Heureusement je ne regarde pas trop à ce dernier point.

L'impression générale que me fait le pays est dure et pénible ; ce qui tient surtout, j'en conviens, à la manière dont je voyage. Oh ! quelle douce vie vous menez, gens de la plaine ! Beau lac de Genève ! tu ne sais pas te fâcher. Tes tempêtes sont plus douces que le plus beau jour de ces contrées ; comme la colère d'une femme douce et honnête serait plus belle que les caresses d'un ours.

Je parlerai ailleurs de mon séjour à Coire.

Le *mardi* matin (10) je me remis en route pour Bondo, où j'avais l'adresse d'un collègue pieux ; mais j'étais fatigué ; et je portais déjà en moi les germes d'un dérangement d'estomac qui se déclara le lendemain. Je fis route par une chaleur étouffante : à midi je pris une voiture pour faire deux lieues et demie de chemin : je traversai cette fameuse *Via-Mala* (male-vie, mauvaise voie) qui est une curiosité du genre des routes de Moutiers et du Simplon, mais supérieure encore à toutes deux pour l'horreur du coup-d'œil. Même à présent que j'en suis sorti je répugne à en faire la description. Au lieu d'admirer, mon cœur était écrasé ; je sentais que ma force morale était usée ces jours par la fatigue du corps : tout m'effrayait : je me retrouvais dans les montagnes déchirées et à dimensions colossales : la chaussée, du reste très-belle, avait coûté une quantité de vies d'hommes, et me repoussait par cette raison ; le rugissement des cataractes me faisait toujours croire que c'était quelque tonnerre lointain que j'entendais : il me tardait d'en avoir fini avec ce pénible voyage ! Puis revenait le sentiment de la solitude, dans un pays dont je ne savais pas la langue ! Je recommençais à monter, toujours monter : je voyais en outre les premiers symptômes de ce caractère italien qui me faisait trembler : un langage criard, violent, cassant ; il me semblait que tout rocher allait m'écraser, toute cataracte m'engloutir, tout homme sur

la route m'assassiner. Du reste je ne rencontrais pas beaucoup de monde.

Je dois faire ici une remarque intéressante. C'est dans ces lieux que j'ai vu sur les maisons les plus belles inscriptions que j'aie rencontrées en aucun pays. L'une, en allemand, exprimait à peu près cette idée : *Je te salue, passant ! Souhaite-moi tout ce que tu voudras : je t'en souhaite deux fois autant.* — Je me hâtai de souhaiter à l'auteur la grâce de Dieu.

Je remarquai plusieurs autres inscriptions encore plus belles et plus religieuses ; une en latin entre autres qui finissait par ces mots : *Christ l'accomplissement de la loi.* Singulier texte en pays catholique ! — Mais ce qui me surprit surtout au-delà de toute expression, ce fut de voir, non plus régulièrement sur le frontispice de la maison, et par conséquent, comme on pourrait le penser, par suite d'un simple usage, mais en grosse écriture libre, tracée en craie rouge, sur un mur, une longue sentence italienne dont il ne m'est resté que ces mots... Heureux qui sert Jésus d'un service du coeur, etc. Protestants ! Avons-nous beaucoup d'inscriptions de ce genre dans nos contrées ?

Mais j'étais trop fatigué, de cœur surtout, comme je ne puis assez le répéter, pour que cette impression de fatigue ne reprît pas toujours le dessus. — A huit heures, après avoir plus ou moins monté tout le jour, pendant douze heures, j'arrivai à Splugen, village situé au pied d'une montagne couverte de neige que je devais passer le lendemain. Comme la diligence devait arriver pendant la nuit, et que j'étais malade, je retins une place pour Isola, à cinq ou six lieues de là, et je priai l'aubergiste de ne me réveiller qu'au moment du départ à peu près, et non comme tant de gens le font stupidement, toute une heure avant. Mais ce fut bien inutile ; on me fit lever à

trois heures, et nous partîmes à quatre heures, le mercredi 11. La route étant très-fréquentée, la place qu'occupent les voitures n'a plus de neige : mais nous en avions souvent douze pieds à nos côtés. Tout recommençait à me donner des idées de danger : il n'y avait plus qu'éboulements de neige et de rochers, et de temps en temps une maison appelée maison de refuge, ou de secours, ce qui n'est pas très-rassurant. Après avoir déjeûné à trois heures du matin, et bu à la douane un peu de lait chaud, je ne pris absolument plus rien de toute la journée, jusqu'au lendemain à midi : trente heures : j'étais décidément malade.

Arrivé à neuf heures et demie à Isola, par une route bordée de précipices pendant plus d'une heure de suite, je descendis de voiture avec trois autre passagers, pour finir la route à pied..... Sotte économie ! Je fus bientôt obligé de laisser passer devant moi mes compagnons de route ; et après m'être traîné péniblement pendant trois quarts de lieues je vis que je ne pouvais plus avancer, et je résolus de me faire conduire au moins jusqu'à Clèves (Chiavenna), à quatre lieues de là. Il faisait une chaleur brûlante, et j'avais tremblé de froid quelques heures auparavant. J'entrai dans une mauvaise auberge, où à peine je pouvais me faire comprendre, pour y demander un véhicule quelconque ; mais on me dit qu'il n'y avait pas un charriot dans tout le village. J'allais attendre que la diligence, qui s'arrêtait trois heures à Isola, repassât par cet endroit, pour la prendre ; mais heureusement que j'eus l'idée d'aller dans une autre auberge du village, pour voir s'il n'y aurait point là de voiture. J'y revis avec surprise, en entrant, mes trois autres compagnons de voyage, assoupis sur des bancs et qui demandaient aussi une charrette. Étant quatre, nous pûmes mieux faire une somme capable de décider notre aubergiste qui, au

bout de deux heures d'attente, nous amena un charriot de paysan et un cheval. Pendant ce temps, mon mal avait beaucoup empiré : je demandai de l'eau sucrée chaude ; mais elle avait cuit dans une cafetière sale, elle sentait la fumée, et je ne pus en boire. A chaque voiture qui passait, avant qu'on se fût décidé à nous en donner une, nous nous levions en sursaut pour voir si ce serait une occasion. Dans l'un de ces moments, je fis un accroc à la manche de mon habit, le seul bon que je possédasse : c'est un évènement dans la vie du pauvre. Enfin nous montâmes vers midi dans notre charrette, et par une chaleur brûlante nous trottâmes durement sur une route souvent mauvaise. En route, deux paysans italiens montèrent encore sur notre voiture, me déchirèrent un des pans de mon malheureux habit, et puis nous retardèrent en dérangeant les échelles du char. Enfin nous arrivâmes, vers deux heures, à Chiavenna. Mes premiers pas se dirigèrent chez un pharmacien, qui me combla de bontés, me fit monter dans sa chambre, et me donna tous les soins qu'on peut donner dans le cas où je me trouvais. Nous pouvions du reste à peine nous comprendre ; mais je me souviendrai toujours de son humanité envers moi.

Pendant que je me reprenais ainsi un peu, un homme alla me chercher une autre charrette de paysan pour me conduire à Bondo, à trois lieues de là ; toujours en montant, depuis Chiavenna. Je partis à six heures ; mais ce fut un triste et rude voyage, sur une route pavée, mais mal pavée dans toute sa longueur, et toujours montante. Mon conducteur était un homme dur qui ne s'inquiétait pas de mes supplications, que du reste il me fallait faire en italien et qui étaient par là même courtes et imparfaites. Nous passions au pas et lentement entre des gorges de montagnes ; à ma droite je voyais le tombeau de la

ville de *Pleurs,* ensevelie tout entière, il y a deux cents ans, sous une chûte de montagne; partout des entassements de rochers éboulés et des cascades; puis la nuit tombante et la perspective toujours croissante de ne pouvoir pas atteindre mon ami pour aujourd'hui! En effet, il était neuf heures et demie du soir que j'en étais encore éloigné d'une lieue; je n'osai pousser plus loin, je payai mon méchant conducteur, et demandai une auberge, ignorant, hélas! qu'il y avait, comme je l'appris le lendemain, un pasteur protestant dans l'endroit même! On était d'ailleurs déjà couché partout : je fus reçu comme par grâce dans un mauvais cabaret; là, à la lueur d'une petite lampe, on me conduisit dans un galetas où se trouvaient trois lits, dont deux occupés. Le drap du troisième avait déjà servi longtemps, je ne savais naturellement à qui; et la couverture était un énorme duvet sans drap supérieur. Je m'aperçus que ces gens parlaient de moi défavorablement et en se moquant : je ne savais pas seulement si j'étais en sûreté dans cet endroit; on ne me donnait pas même d'eau à boire : voilà comment finit ce triste jour. Qu'on pense à toutes ces circonstances réunies : seul, étranger, très-malade, à jeun, souffrant, mal reçu, ayant manqué le but de ma journée, craignant, comme il m'était déjà arrivé à Turin, en 1811, de prendre dans mon lit sale quelque maladie de la peau; c'était une position affreuse. Puis, comme il m'arrive dans des cas de ce genre, l'abattement prend quelque chose de la peur, et m'ôte un peu la présence d'esprit; et dans la crainte que m'inspirait mon lit dégoûtant, j'y restais tout en monceau, comme si cette attitude m'eût mieux préservé que de m'étendre à mon aise. Cependant la prière me tira d'affaire sous ce dernier rapport. Dans ma tristesse, je me mis à réciter ces vers :

Je viens donc, Rédempteur fidèle,
Loin du monde et de son fracas,
Me réfugier sous ton aîle,...
Et me coucher entre tes bras.

Et pendant même que je prononçais ces derniers mots, je m'étendis courageusement, en pleine paix; puis je dormis comme un enfant ; sauf pourtant que, dans la nuit, l'un des hommes qui couchaient dans le même galetas, se leva, alla essayer si le verrou de la porte était bien fermé en dedans, essaya d'ouvrir ou de mieux fermer, je n'en sais rien, bourra la porte avec un juron, puis resta plusieurs minutes sans mouvement vers cette porte..... Je n'ai jamais su ce que cela voulait dire. Mon imagination s'effraya, et je soulevai la tête sans bruit pour savoir ce qu'il voulait. Le duvet ne m'avait pas fait transpirer jusqu'à ce moment ; mais cette incertitude s'en chargea. Enfin mon homme retourne dans son lit ; et alors je m'enhardis à lui dire en italien : *Vous ne pouvez pas ?* (je voulais ajouter le mot *ouvrir ;* mais ce mot me manquait pour le moment). — *Si , posso ,* me répondit-il rudement ; — je ne sais ce qu'il sous-entendit, lui. Cependant je me rendormis bientôt profondément , pour me réveiller de nouveau sur quelques-uns de leurs mouvements, puis me rendormir encore. Enfin je me levai à cinq heures et demie ; il n'y avait plus là que l'un de mes hommes. Je voulais payer ma belle hospitalité ; mais je ne trouvai personne pour recevoir l'argent : j'en laissai sur la table plus qu'ils n'en méritaient ; et je partis à pied, encore sans prendre aucune nourriture, mais toujours souffrant. Le pays s'embellit peu à peu ; et à six heures et demie j'arrivai chez Mohr, cher et excellent frère, le pasteur protestant de Bondo. Il déjeunait avec sa famille ; mais là encore je ne pris rien, qu'une drogue que m'avait donnée le pharmacien

de Chiavenna ; puis, pour bouillon, de l'eau chaude dans laquelle on avait fait fondre un morceau de beurre frais ! J'éprouvai encore une fois des douleurs presque excessives : mais j'élevai d'autant plus mon cœur à Dieu ; et, je pris en même temps une bonne résolution (je fis un vœu) qui devint, je crois, la source des bénédictions vraiment signalées que j'ai éprouvées dès ce moment, dans le reste de mon voyage, pour le corps et pour l'âme. A midi on se mit à dîner : moi avec, et de grand appétit. Je restai étendu une grande partie de l'après-midi : mais ensuite je me promenai un peu : je soupai gaîment ; puis le lendemain matin, vendredi 13, je partis à pied, avec mon havre-sac, comme si de rien n'était, pour monter un peu plus tard, en compagnie d'un guide, une montagne couronnée de neige, et faire, ce jour-là, de treize à quatorze lieues.

Le reste de mon voyage fût extrêmement heureux ; mais ce récit s'est déjà tellement allongé que je crois devoir briser ici. Je dirai seulement que, de retour à Lausanne, je logeai chez mon cher ami, M. le pasteur Fivaz, dans sa belle campagne, d'où l'on avait une vaste vue sur le lac de Genève. Là, à la veille de me retrouver parmi les miens après un si terrible voyage, et devant le spectacle enchanteur que présentent ces contrées, je passai quelques heures d'un bonheur dans lequel fut entraîné mon ami lui-même, et dont nous nous souviendrons à jamais. « Quelle douceur ! quelle douceur ! » m'écriais-je continuellement à la vue de ce paysage en effet si doux et si ravissant.

On peut voir quelques détails de plus sur cette soirée dans le t. II, p. 53.

Que sera-ce au ciel !

UN MOT DE PASCAL

SUR LA

PRÉDICATION LITTÉRAIRE.

J'avais préparé, puis même annoncé à la fin de la préface du présent volume, une petite dissertation sur le sujet qu'indique le titre ci-dessus ; mais je suis revenu si souvent sur cette question, et j'ai d'ailleurs tant discuté en ma vie, que je crois devoir m'arrêter dans cette voie. On a vu dans mon deuxième volume (p. 344) que je m'attaquais sous ce rapport à MM. Vinet, Gaussen et Ad. Monod, leur reprochant, au grand scandale du monde pieux même, leur trop grande beauté littéraire. J'allais même entraîner dans cette compagnie de coupables, un de mes amis très-particuliers, M. le pasteur Ph. Boucher, qui avait été couronné dans un même concours avec M. Ad. Monod, pour son ouvrage intitulé l'*Homme devant la Bible*, et qui avait même vu son ouvrage passer avant l'excellente *Lucile*.

Mais, de guerre las, je n'insiste plus, et je me borne à publier sur ce sujet les lignes suivantes du grand Pascal. Elles respirent la paix et la simplicité qui distinguent si éminemment cet homme éminent.

« Un livre et un sermon, *si communs qu'ils soient*, apportent bien *plus de fruit* à celui qui s'y applique avec plus de disposition, que non pas l'excellence des discours plus relevés, *qui apportent d'ordinaire plus de*

plaisir que d'instruction; et l'on voit quelquefois que ceux qui les écoutent comme il faut (les discours communs), quoique ignorants et presque stupides, sont touchés au seul nom de Dieu et par les seules paroles qui les menacent de l'enfer, *quoique ce soit tout ce qu'ils y comprennent et qu'ils le sussent bien auparavant.* » *(Lett. de Pascal* à sa sœur, du 5 nov. 1648.) (Ed. Faug.; t. I, p. 15.)

DU SURNATUREL

JUGÉ PAR

LE RATIONALISME

A L'OCCASION DE L'OUVRAGE

De M. le comte de GASPARIN

SUR CE SUJET.

Il devient de plus en plus évident que le monde entre dans un profonde crise religieuse ; et que, pour nous protestants, en particulier, l'heureux réveil qui s'est manifesté dans nos églises depuis quarante ans, n'a été que le commencement de cette crise, qu'un premier pas vers un plein retour à la vérité. Nous avions cru d'abord qu'une fois orthodoxes et convertis, nous n'avions plus qu'à persévérer dans la position que nous avions prise : et voilà que s'ouvrent devant nous une foule de nouvelles questions ; que les uns reculent vers le rationalisme ; que ceux qui voudraient rester stationnaires dans l'orthodoxie se divisent entre eux ; et qu'il s'élève partout de graves et de nouveaux débats.

Que faire à cela ? En prendre son parti, puisque c'est inévitable ; ne pas trop se fâcher ; être très-économe d'ironie, ou plutôt, si possible, n'en jamais user ; « être prompt à écouter, lent à parler, et lent à se mettre en colère » ; puis se souvenir, après tout, que si les détails de la théologie ont leur importance, ce qui importe seul, au fond, c'est que chacun de nous s'applique à suivre Jésus dans l'humilité et dans une sérieuse obéissance. Voilà qui reste, dans la question du salut, la seule chose nécessaire.

Cependant, je viens d'en convenir, il ne faut mépriser

aucune branche de la vérité ; car la mort comme la vie passe facilement de la branche au tronc, aussi bien que du tronc à la branche.

C'est pourquoi je viens dire quelques mots, mais quelques mots seulement, sur la théorie du Surnaturel que vient d'exposer avec ses vastes connaissances et son ardeur accoutumées, l'écrivain distingué dont je me crois obligé aujourd'hui de combattre les vues sur ce point.

Je me reprochais d'abord de faire un peu comme lui-même, c'est-à-dire d'attaquer de tous côtés ; mais vraiment je suis ici, ou plutôt la vérité est ici sur la simple défensive.

Je n'avais pas lu l'ouvrage de M. de Gasparin, et ne voulais donner que les quelques pages qu'on trouvera plus loin sur les phénomènes singuliers qui ont accompagné le réveil de Bouch, en me bornant à faire précéder ce récit de quelques mots qui excusassent, puisqu'il faut ainsi parler, ce que ces faits présentent d'extraordinaire. Mais l'ouvrage de M. de Gasparin me tombe à ce moment sous la main ; et les quelques lignes que je voulais d'abord écrire sur ce sujet sont devenues quelques pages. Arrivé au réveil de Bouch, le lecteur voudra donc bien se souvenir qu'il trouve ici la préface de ce petit récit.

Je viens de dire, que dans les présentes pages je ne suis que sur la défensive ; et en effet, l'Écriture enseigne si clairement qu'il y a eu en tout temps du surnaturel venant de Satan, aussi bien que du surnaturel venant de Dieu, et que cette double action aura lieu après la venue de Notre Sauveur, comme avant, qu'un chrétien est autorisé à regarder comme aggresseur celui qui nie une doctrine, ou plutôt un fait aussi généralement admis. Mais qui aurait pensé qu'un croyant eût à défendre cette vérité vis-à-vis d'un autre croyant ?...

Cependant il le faut.

J'avais d'abord envie de ne pas introduire, dans la discussion actuelle, le nom de l'auteur auquel j'en veux; mais j'éprouve pour lui une affection, un respect si profonds, que je me sentirais mal à mon aise de ne le combattre que par allusions. Je n'ai pas besoin d'indiquer le titre de l'ouvrage auquel je réponds. D'un point de départ qui n'est qu'en apparence ridiculement petit, M. de G. s'est élevé à des doctrines importantes : voici le point sur lequel je le combats.

Chacun sait qu'il y a eu, dans tous les temps, une masse de faits absolument inexplicables pour ce que nous appelons la science, contraires même à la généralité des faits ordinaires; et jusqu'ici tout le monde prenait, vis-à-vis de phénomènes pareils, ou le parti de les nier, ou celui de les attribuer à quelque agent spirituel. Il y a tel de ces phénomènes, j'en conviens, qui peut n'être que le produit d'un état maladif ou le résultat d'une surexcitation extraordinaire de nos facultés : mais quand ces phénomènes prennent un caractère religieux tranché, en bien ou en mal, le grand nombre ne les attribue pas moins à une action directe de Dieu ou du malin Esprit.

L'auteur auquel je réponds a une nouvelle théorie vis-à-vis des faits réputés surnaturels. Il use tour à tour, pour s'en défaire, de deux moyens qu'il semble qu'on ne peut guère employer ensemble, puisque l'un rend l'autre inutile. Admirablement riche en connaissances et en lectures sur ce sujet, il raconte, en les admettant pour vraies, une multitude de choses qui seraient absolument incroyables, si elles n'étaient attestées par une foule irrésistible de témoins; et alors, rejetant d'entrée toute supposition d'une action surnaturelle à étudier, il se borne à reconnaître humblement que la science n'est pas

encore assez avancée pour en rendre compte, mais à exprimer l'espoir qu'elle y arrivera un jour. Puis, quand il lui semble pourtant qu'aucune explication, aucun fluide ne peut ni ne pourra ôter aux faits leur caractère surnaturel, il fait tout-à-coup volte-face et rejette nettement et absolument tout témoignage quelconque relatif à ces faits, quelques honnêtes, éclairés et nombreux que puissent être les témoins qui attestent la chose. C'est, comme on voit, un luxe de moyens pour repousser les faits qui embarrassent. Ils sont incompréhensibles ? On les comprendra plus tard. — Non ; on ne les expliquera jamais. Alors ils sont faux. — Mais une masse de témoins l'attestent ! Ces témoins se sont tous trompés ; ils ont tous mal vu ; ils se sont tous laissé entraîner. *En fait de choses surnaturelles, le témoignage est nul.* (Telle est la thèse de M. de Gasparin). — Mais les miracles de l'Évangile, y compris la résurrection de Jésus-Christ, la pentecôte et toutes les choses semblables? Ces choses même, répond intrépidement notre auteur, nous ne pouvons les croire sur le témoignage même des apôtres, qu'après avoir reconnu la divinité du livre qui contient ce témoignage ? — Mais cette divinité qu'est-ce qui nous la prouve?.... Ici M. de Gasparin entre dans un genre de preuves qui ne laisse pas une impression bien claire ; et, en admettant quelque part la valeur du témoignage humain dans les choses divines, il aboutit nécessairement à un cercle vicieux. En tout cas, c'est une méthode très-fâcheuse et fort peu philosophique que d'affaiblir, d'anéantir toutes les preuves d'un fait moins une, pour n'admettre que celle qui nous paraît, à nous, la plus forte ! On a déjà vu avec étonnement le même auteur suivre la même méthode dans la question de l'authenticité des Écritures. Vous y croyez par telle raison? Cette raison ne vaut rien. Par telle autre ? Rien encore. Par

telle autre? Non plus. Par laquelle donc? Par celle-ci, qui est la seule bonne.

Ah ! ce n'est pas là la sage et humble méthode des apôtres ! Quant aux faits de l'Évangile, ils en appelaient à leur témoignage tout simple, *à leur témoignage humain*, à celui que chacun de nous peut rendre, quant à ce qu'il a vu. Pour des faits, ils ne disaient jamais : « croyez-nous, parce que nous sommes inspirés », mais « croyez-nous, parce que nous vous annonçons ce que nous avons vu, entendu, touché de nos mains » (v. p. 53 à 55 du présent volume). La foi même à leur inspiration reposait donc sur leur témoignage non inspiré, sur leur témoignage tout simplement vrai : voilà, j'en suis convaincu, la vérité dans ce sujet. Ruiner le témoignage ! C'est ruiner l'Évangile par sa base ! L'incrédulité n'est autre chose qu'un refus de croire au témoignage des hommes que Dieu a envoyés pour révéler sa volonté : or comment voulez-vous croire à l'inspiration de ces hommes, si vous ne les croyez pas sur les preuves humaines qu'ils vous donnent de cette inspiration?.... Je me représente qu'on eût demandé à un apôtre, pour preuve de la vérité de son témoignage, s'il était inspiré ! N'aurait-il pas pu répondre tout simplement : « Inspiré? je suis beaucoup plus qu'inspiré ! Vous pourriez vous méfier de mon inspiration ; mais je vous dis ce que j'ai vu, ce que nous avons vu : « Nous avons *mangé et bu avec Jésus-Christ* pendant quarante jours, après sa résurrection », etc.

Je crains beaucoup que M. de G., en suivant sa méthode d'argumentation, n'ait obéi, sans s'en rendre compte, au désir, d'ailleurs fort légitime, de montrer aux incrédules qu'on peut être bon croyant sans être crédule. Ce désir était très-juste ; mais il fallait se souvenir que le contraire de la crédulité n'est nullement l'incrédulité, mais la croyance éclairée. Il y a quelques

années que M. Schérer, alors rédacteur de la *Réformation au XIX^e siècle*, se montra, sur ce point, moins rationaliste que notre auteur. A l'occasion du livre que j'avais réimprimé avec des notes nombreuses sur les prophètes des Cévennes, il cita une multitude de faits semblables qui avaient eu lieu dans tous les temps, et que M. de G. admet aussi dans certaines limites. Mais il suspendit son jugement sur les causes du phénomène. M. de G., au contraire, ne veut pas (c'est bien le mot) ne veut pas de surnaturel, passé l'époque des apôtres; et alors c'est une chose à la fois curieuse et triste que de voir le travail qu'il se donne, les contradictions dans lesquelles il se jette, les sophismes, on peut dire, qu'il emploie pour échapper au surnaturel dans des faits dont il ne peut d'ailleurs repousser l'existence. — Des témoins assermentés, attestent que des nourrissons de quelques mois exhortaient d'une manière admirable : — ce n'était peut-être pas si beau !

Que tout le monde était dans les larmes : — je ne garantis pas l'exactitude de l'âge de l'enfant ! (comme si quelques mois de plus ou de moins chez un nourrisson changeaient quelque chose au surnaturel du fait !)

Que l'enfant parlait une langue qu'il n'avait jamais entendu parler autour de lui : — c'était une réminiscence ! (chez un nourrisson ; à une époque où il n'y avait souvent qu'une prédication ou deux par année !)

Qu'aucune de ces explications ne suffit pour expliquer l'évènement :.... — alors je ne reçois plus le témoignage.

Il y a même pis que cela. L'auteur se laisse entraîner plus d'une fois à user de l'arme la plus malheureuse qu'on puisse employer dans un pareil sujet, je veux dire l'ironie, le persiflage ; il va jusqu'à citer une ou deux scènes entières de Molière ! Ah ! cette arme tue la discus-

sion la plus sérieuse : c'est hélas ! celle dont l'incrédule se sert avec le plus de succès contre nous et contre la sainte parole de Dieu : on ne devrait jamais y toucher.

Résolu à ne pas faire à mon tour un ouvrage sur ce sujet, je me borne, on le voit, à quelques généralités ; mais c'est avec confiance que je renvoie le lecteur à l'écrit même dont il s'agit pour y voir la justification de tout ce que j'avance ici. Je ne citerai qu'un seul exemple des contradictions dans lesquelles se jette notre auteur. C'est au sujet des sorciers et des enchanteurs dont la bible fait une mention continuelle, comme le fait aussi l'histoire de tous les peuples. L'auteur ne peut se débarrasser du fait évident des magiciens d'Egypte, non plus que de maint autre fait semblable, ce qui l'oblige ici, comme en quelques autres endroits de son ouvrage, à abandonner son principe absolu, et à le ruiner même par quelques *presque* qui étonnent un lecteur à qui on avait promis une guerre à mort à tout surnaturel quelconque en dehors du temps de notre Sauveur et des apôtres. Oui ; M. de G. admet forcément quelques cas exceptionnels. Et alors que devient sa thèse? Des exceptions ! Eh ! où mettrons-nous alors les limites ? Elles sont renversées. Le témoignage de tous les siècles revient nous écraser !

L'auteur se donne un autre tort plus grand encore. Se plaçant sur le terrain philosophique et un peu encyclopédique, il allègue qu'il ne se fait plus rien de surnaturel dans les pays *éclairés* (c'est ainsi qu'il appelle les pays incrédules), ni devant la police, ni devant les savants. A cela j'oppose deux réponses : la première, c'est que l'assertion est faussée par son exagération : il se fait encore beaucoup de choses pareilles : mais on s'en débarrasse par la méthode que je regrette de voir suivre par notre auteur : on nie, on affaiblit, on méprise,

on doute, ou l'on dit « c'est singulier ! »; puis, au bout de quelques jours on oublie. — Ma seconde réponse est dans l'évangile : « Et Jésus ne fit là que peu de miracles *à cause de leur incrédulité* (Matt. 13, 58). Et Jésus NE PUT faire là aucun miracle, sinon qu'il guérit quelques malades;.... et il s'étonnait de leur *incrédulité*. (Marc, 6, 6).

Je viens de dire qu'il y a plus de phénomènes surnaturels ou extraordinaires qu'on ne pense, même dans les pays éclairés ; et que si on prétend le contraire, c'est simplement parce que, à chaque fait attesté, on répond en le niant. Je puis citer à l'appui de ce que j'avance là une des assertions de M. de Gasparin lui-même. « A-t-on jamais entendu parler, dit-il, de la guérison d'un aveugle? » Et il croit sans doute que c'est nécessairement un *non* qui va suivre. Eh bien, je dis *oui ;* vu que je tiens un fait de ce genre d'un pasteur actuellement vivant, qui m'a raconté et répété hier encore, lui-même à moi-même, outre beaucoup d'autres faits semblables, la guérison d'un aveugle qui a eu lieu par suite de ses prières. Cet homme qui, d'un œil, ne distinguait plus que le blanc du noir, et qui de l'autre ne voyait pas plus à midi qu'à minuit, lit maintenant *des deux yeux* et sans lunettes les caractères les plus fins.— Sans doute je fournirai aux ennemis du surnaturel un moyen bien venu d'échapper au merveilleux de ce cas particulier en ajoutant que ce n'est qu'au bout de trois semaines de prières que l'homme a été guéri ; et alors on pourra dire que c'est l'excitation, l'imagination, le fluide nerveux qui a fait la merveille. Je me bornerai, encore ici, à deux réponses : 1° faites-en autant en trois semaines : je vous en donne six ; 2° vos explications expliquent aussi beaucoup de choses merveilleuses que l'Écriture nous donne pour des miracles ; et l'évangile nous parle en particulier

d'un cas où Notre Sauveur ne guérit un aveugle qu'en deux fois? Prenons garde à ce que nous faisons avec de pareilles théories!

J'avoue d'ailleurs que la lenteur avec laquelle la guérison dont il s'agit maintenant s'est opérée, au lieu de m'effrayer me paraît très-intéressante, en ce qu'elle confirme la doctrine que c'est par la foi que se font des choses de ce genre : foi faible, action faible. Le pasteur dont je parle reconnaît avec regret combien il est encore faible sur ce point.

Un autre pasteur, que je pourrais bien nommer puisqu'il s'est nommé lui-même en tête d'un ouvrage qu'il a publié sur ce sujet, voit depuis plusieurs années *journellement* des guérisons s'opérer autour de lui, par la foi seule; et celui-là, aussi bien que l'autre, est loin de croire, pour le dire en passant, que la sorcellerie ne soit qu'une illusion! Il n'y a qu'à le lire. Et s'il faut donner du poids à ses dépositions en les appuyant sur les autorités de ce monde, que réclame M. de Gasparin pour croire maintenant au surnaturel, je dirai que les guérisons extraordinaires dont il s'agit sont devenues l'objet d'une double enquête, de la part des autorités supérieures ecclésiastiques du Wurtemberg, et de la part du gouvernement; et que, par suite de cette enquête, on lui a permis de quitter sa paroisse pour s'occuper exclusivement de la multitude de personnes de tout rang et de tout pays qui viennent chercher du soulagement auprès de lui; que le gouvernement a mis à sa disposition un vaste édifice pour y loger les visiteurs qui se renouvellent sans cesse; et que le clergé lui-même reconnaît cette population flottante comme une nouvelle paroisse dont notre frère est pasteur.

En fait de cures opérées en ce lieu, je ne citerai que le cas d'un jeune homme qui s'était cassé la jambe; qu'on

amena chez M. Bl. (le pasteur dont je parle), à qui le pasteur banda simplement la jambe avec un mouchoir, en lui recommandant de se reposer le lendemain, et qui repartit le surlendemain *à pied*.

Je sais bien ce qu'on va dire à ce sujet : « La jambe n'était peut-être pas cassée : nous ne l'avons pas vue... » Il faudrait peut-être que, pour être pleinement satisfaits, les savants eussent cassé la jambe eux-mêmes ! Encore eût-ce été insuffisant pour tous les autres docteurs, d'après la théorie qui repousse tout témoignage quant aux choses trop difficiles à recevoir ! On aurait recommencé à dire : « Nous ne l'avons pas vu ! »

Mais je m'arrête, en me bornant à ajouter qu'en résumé la doctrine, assez matérialiste, qui veut expliquer naturellement tous les faits réputés surnaturels me paraît absolument insoutenable, parce qu'elle est absolument insuffisante.

Il va sans dire (et j'aurais dû faire cette observation dès le commencement peut-être) qu'il y a eu, en fait de phénomènes réputés surnaturels, des milliers et peut-être des millions de cas de jonglerie, de fraude, ou d'illusions; mais il y a eu des faits réels ; or les uns ne détruisent pas les autres.

Du reste on n'est pas fâché de voir l'écrivain que je combats sur ce point, subir lui-même, comme une sorte de châtiment, l'application de son principe. Vous ne voulez pas qu'on croie au témoignage des hommes les plus respectables, lorsqu'il s'agit de choses qui paraissent incroyables? Eh bien, vous avez beau dire que, devant témoins, vous avez fait soulever des tables sans les toucher, que vous leur avez fait compter le nombre de vos années, et d'autres choses semblables,... peine perdue ! On ne vous croira pas. Demandez donc à M. Faraday et à ses semblables ce qu'ils en pensent ! Ils disent,

comme ce minéralogiste allemand qui ne croyait pas aux pluies de grenouilles : « *Je vous crois puisque vous me dites que vous l'avez vu ; mais quand je l'aurais vu, moi, je ne le croirais pas encore.* » Ils font précisément comme notre auteur.

Moi, au contraire, je le crois dans les choses remarquables qu'il nous raconte, parce que je crois au témoignage de l'homme, quand ce témoignage se présente dans les conditions voulues; et parce que, pour admettre un fait bien constaté, je n'ai nul besoin que ce fait me soit expliqué. Nous ne savons pas « pourquoi l'opium fait dormir » ; mais le fait est là ; et nous le croyons.

Soyons donc plus réservés dans ces matières. Tout ce sujet est encore très-obscur, et mérite d'être étudié sérieusement. La distinction même entre le naturel et le surnaturel est peut-être beaucoup plus difficile à établir qu'on ne le suppose ; et il se peut très-bien qu'on glisse de l'un dans l'autre sans s'en apercevoir. Quoi de plus innocent que de s'associer deux ou trois personnes, ou plus, pour mettre les mains sur une table? Qu'elle tourne tant qu'elle voudra ; c'est joli ; c'est curieux ; c'est très-curieux ; mais la chose n'a rien d'effrayant. Qu'elle se renverse, qu'elle salue, et que même elle se soulève sous vos mains sans contact ; c'est déjà bien singulier. Qu'elle frappe un nombre de coups que vous pensez ; qu'elle se dépêche quand ces coups sont nombreux ; qu'elle ait même des quintes, et qu'elle aille jusqu'à vous dire quelquefois des choses que vous n'auriez pas voulu ; voilà qui devient sérieux ; or il y a des faits semblables.

Les mêmes personnes qui viennent de publier à Genève un volume de discours dictés par une table, et qui mettent à tout cela une solennité trop peu défiante, m'ont dit elles-mêmes qu'un jour la table s'était tout-à-

coup, dirai-je, démoralisée? — leur avait dicté toutes sortes de choses déraisonnables, puis avait fini par leur donner ces mots: *hi, hi, hi, hi, hi; cela vous vient bien!*.... Pour moi ceci est presque effrayant.

Ou, pour choisir dans l'écrit même de M. de G., un phénomène d'un tout autre genre, mais également inexplicable, entre les myriades de faits pareils qui sont parfaitement constatés, « qu'une jeune femme prenne » une forte broche à rôtir; qu'elle en place la pointe » dans le creux de son estomac, ou même à sa gorge » ou à son front; qu'elle fasse ensuite pousser cette » pointe contre elle par quatre, cinq ou six personnes, » au point de la courber;.... et que néanmoins la chair » ne soit jamais percée »;.... voilà qui, sans prouver encore absolument une intervention diabolique ni divine, commence cependant à causer un profond étonnement, même quelque malaise. Tout le monde ne se console pas, dans ce cas, par l'idée d'un fluide nerveux, de chloroforme, de biologie, ou par l'espoir, le simple et humble espoir, qu'un jour tout cela pourra s'expliquer. Quant aux tables en particulier, lorsque celles-ci vous dictent, lettre après lettre, et sous l'influence de quatre ou cinq personnes différentes (circonstance très-défavorable à une composition littéraire) des discours suivis et d'assez beaux vers, il me semble qu'on arrive là à des choses bien singulières, et qu'on se trouve au bord des questions les plus effrayantes du matérialisme. Et si l'on reste cependant convaincu qu'il y a un monde des esprits, on craint alors d'y avoir mis le pied sans s'en douter; et, au lieu d'entasser suppositions sur suppositions, de marchander sur chaque détail, de glorifier le progrès des lumières, et d'appeler à soi l'arme de la moquerie et du mépris, je crois qu'il vaudrait bien mieux s'en tenir, pour les choses qui nous paraissent absolument

inexplicables, à cette triple règle, si simple, que j'ai proposée dans un autre ouvrage, et à laquelle je me tiens jusqu'à nouvel ordre.

1° Si le phénomène ne présente aucun caractère religieux, ni en bien ni en mal, on peut laisser la chose au nombre des phénomènes si nombreux du magnétisme, du somnambulisme, de la seconde vue, de la clairvoyance, des pressentiments, des hallucinations, et des visions; terrain presque inconnu, qu'on peut abandonner à la science, si toutefois cette science peut l'arracher un jour à notre ignorance actuelle.

2° Si le phénomène se mêle à la religion et y introduit la moindre doctrine contraire, mais réellement contraire aux Écritures, alors il est non-seulement permis, mais il est de notre devoir de croire que, de manière ou d'autre, l'esprit d'erreur s'en est mêlé; et la chose est à repousser.

3° Si au contraire, la chose, tout en présentant des circonstances absolument inexplicables, est accompagnée de tous les caractères d'une profonde piété, d'humilité, d'amour, de repentance ou de joie en Dieu; en un mot si une extase, une vision ou tout autre phénomène de ce genre nous révèle beaucoup plus de piété que n'en présente l'état ordinaire et très-rampant de ce que nous avons sous les yeux, — je ne vois pas pourquoi, tout en continuant de surveiller soigneusement le phénomène d'après l'Écriture, nous n'accepterions pas, comme de la main et de la bonté de Dieu, quelque chose d'un peu supérieur à ce que nous trouvons en nous et chez le grand nombre de nos frères.

Voilà ma théorie sur ce sujet. Mais je crois ne devoir pas y revenir. Le cœur humain s'éclaire peu par la discussion. Si quelques-uns sont trop avides de surnaturel, d'autres, au contraire, y répugnent avec une obsti-

nation déraisonnable : *ils n'en veulent pas :* et alors, comme dans toutes les choses religieuses, la volonté l'emporte sur le raisonnement. Un ami, pieux et fort éclairé d'ailleurs, à qui je parlais des merveilles des Cévennes, me dit d'un air embarrassé : « Oui, je connais » cet ouvrage : on m'en avait même donné un exemplaire » pour l'annoncer dans un journal ; mais *je n'ai su qu'en* » *dire.* » — Et il s'est tu bravement. S'il eût tenu les faits pour faux, il devait le dire !

Un autre m'écrivait, dans un style un peu plus gros :

« Mon cher frère,

» Vous me trouverez bien profane ; mais je ne crois pas un mot de toutes ces choses ; et je ferai tout mon possible pour empêcher la propagation de cet ouvrage.

« Votre très-affectionné frère..... »

M. de G., cela va sans dire, a le langage plus cultivé que ce dernier, et ne cherche pas à museler son adversaire ; au contraire, il s'efforce de réfuter. Mais je serais surpris qu'il prétendît avoir répondu à ce qui s'est écrit sur ce point, et en particulier aux considérations que j'ai exposées dans ma réimpression du *Théâtre sacré des Cévennes*, que j'ai intitulée les *Prophètes protestants*. J'ose le dire : une personne qui voudra juger impartialement cette portion du sujet qui regarde la prophétie cévenolle, ne pourra le faire qu'après avoir lu sérieusement le dernier de ces ouvrages. Il y a plusieurs des arguments que j'ai employés en faveur de la prophétie cévenolle auxquels M. de G. n'a pas même fait attention; et pour le reste, je ne puis convenir qu'il ait mis à son argumentation la gravité ni la rigueur désirables. Après avoir lu son écrit, je me suis dit que le philosophe le lira avec cette sorte d'étonnement qu'on éprouve pour un homme distingué qui, pendant deux volumes, lutte à coups d'épingles contre une armée de phénomènes

profondément sérieux, et soutient de graves assertions sans preuves suffisantes. J'ajoute que le chrétien lira cet ouvrage avec douleur, parce que l'auteur méprise des choses que d'autres hommes, aussi pieux et éclairés que lui, tiennent pour des merveilles venant de Dieu même.

Du reste, je crois que le livre de M. de G. est une apparition très-précieuse ; et que la parfaite sincérité de l'auteur aura sa récompense, quoique peut-être dans un sens très-différent de ce qu'il attendait lui-même. Je ne connais pas de collection plus riche que la sienne de faits inexplicables ; et mon double jugement à ce sujet est mot pour mot celui qu'en porte M. le professeur Thury *(les Tables tournantes,* p. 10) : « A force de per-» sévérance, M. de G. dégage et met devant nos » yeux les faits les plus étranges peut-être dont notre » siècle ait entendu le récit authentique. Mais ces faits, » il nous les présente encore bruts ; et les explications » qui les accompagnent, il nous les donne pour ce » qu'elles valent. *Soufflez dessus ; et je crois qu'il n'en* » *restera pas grand chose debout.....* Non ; il ne restera » *rien* ou pas grand chose des explications ; mais *quant* » *aux faits, ils demeurent acquis.* »

Un seul mot sur l'ouvrage que vient de publier sur le même sujet mon ami et frère M. le pasteur Malan. S'élever contre toute inspiration divine en dehors de la bible me paraît trop général. Contraire à la bible, ou d'une nature douteuse, soit : mais l'apôtre Paul accorde la parole à tout frère qui aurait *une révélation* (1 Cor., 14, 26) : l'extase peut, comme le sermon, et mieux que le sermon, offrir un développement éloquent et expressif des doctrines déjà établies par l'Écriture, les seules en effet qui soient d'autorité divine. C'est donc contre les révélations qui ont lieu au moyen d'un *outil* qu'il est juste de réclamer ; et encore la chose a-t-elle,

à sa naissance du moins, plus d'erreur que de crime. Il est vrai qu'elle peut mener aux conséquences les plus désastreuses. Mais alors le mal consistera à mettre des révélations suspectes ou mensongères à la place de la révélation divine. C'est là qu'arrive l'impiété,.... ou du moins l'égarement.

Mais concluons.

Je ne terminerai pas cette discussion sans redire un mot de ce ton d'ironie qu'on regrette de trouver dans l'écrit dont il a été question plus d'une fois. Ce ton semble devenir contagieux pour deux auteurs dont le nom était jusqu'ici généralement honoré ; et on regrette surtout de le voir devenir habituel chez celui des deux écrivains que son sexe semblerait devoir le plus garantir à cet égard. En parlant ainsi j'ai particulièrement en vue un nouvel écrit qui vient de paraître contre les établissements de diaconesses. Je ne m'arrêterai pas un instant à traiter cette question au fond. Prétendre que des femmes mariées puissent se dévouer tout entières, jour et nuit, au service des pauvres et des hôpitaux, ou que des jeunes femmes non mariées puissent être admises ou osent se présenter pour cette œuvre dans des établissements publics ou chez des particuliers, sans être soutenues par une institution qui les fasse respecter, cela me paraît d'une telle absurdité que toute discussion à cet égard me semble superflue. Je me borne donc, comme je viens de le dire, à regretter le ton inconvenant avec lequel la chose est traitée par un adversaire qui, pour cacher son isolement presque absolu, se montre d'autant plus infatigable et toujours de nouveau. Qu'une femme, relativement jeune, traite légèrement des personnes de l'autre sexe, des hommes âgés, tel serviteur de Jésus qui, à côté de toutes ses faiblesses, a usé sa vie au service de l'évangile et a beaucoup plus

travaillé qu'elle, voilà qui semble déjà une grande faute : persiffler des sentiments et des aspirations profondes, est une chose qui ne devrait jamais se faire. Mais quand on voit l'excellent Vinet aussi rangé au nombre de ces « maisons vides » dans lesquelles « le diable rentre après en avoir été chassé », parce qu'il trouve la maison vide, — on reste stupéfait ; et on se console par la pensée que de pareilles attaques feront surgir plus de diaconesses que n'eussent fait les plus éloquentes apologies.

Je ne crois pas qu'il y ait un homme qui respecte la femme plus que je ne le fais. Mais quand on entend depuis quelques années un bruit de langue, ou de plume, pareil à celui auquel nous faisons allusion, on est autorisé à se rappeler que la parole de Dieu défend à la femme de s'ériger en docteur, et à faire l'observation qu'il n'y a pas une seule femme qui ait été appelée à écrire une ligne dans le recueil de nos Saintes-Écritures. « Que vos femmes se taisent, disent ces Écritures, et qu'elles interrogent leurs maris dans la maison. » (1 Cor., 14, 34.)

Du reste, Dieu tirera un grand bien de toutes ces attaques dirigées contre l'excellente institution des diaconesses. Ce qui résiste appuie : rien de bien ne se fait dans ce monde qu'avec un contrepoids, et l'action produit la réaction. Puis, comme il est incontestable que toute bonne direction porte avec elle une tendance à un excès, il est très-bon que l'œuvre des diaconesses sente bourdonner à ses côtés le frelon de l'opposition. Nous voudrions même que cette opposition acquît encore plus de force, en devenant moins passionnée et plus sérieuse.

Mais, après tout, soyons sans crainte. Si le Seigneur dispose enfin, dans l'église protestante, de jeunes femmes à se dévouer au soulagement des malheureux, et à s'as-

socier dans ce but sous une direction pieuse ; ou si le Dieu de l'évangile veut envoyer avec une nouvelle abondance dans son Église les dons extraordinaires de son Esprit, nulle logique n'arrêtera son œuvre sainte. Quand le vaste Océan élève, au large, ses flots puissants par le reflux, et lance ses lames vers la terre, ce n'est pas avec quelques feuilles de papier qu'on l'empêchera de couvrir la plage et de remplir les ports de ses ondes irrésistibles.

SINGULIERS
PHÉNOMÈNES
DU
DU RÉVEIL DE BOUCH,
PRÈS DE SCHAFFHOUSE.

(VOIR AU T. I, P. 156.)

NOTICE

Rédigée par le pasteur Maurer, de Schaffhouse.

D'après d'anciennes chroniques de Schaffhouse, les habitants de Bouch ont été de tout temps un peuple doux, attaché aux devoirs de la religion, et de mœurs honnêtes. Deux ou trois pasteurs fidèles qui précédèrent mon ami, M. le pasteur Spleiss, dans cette paroisse, entretinrent ces bonnes dispositions; mais la vraie vie, la vie religieuse n'était pourtant pas encore là; et le Seigneur qui voulait vivifier ces âmes et en faire des sarments fertiles, leur donna pour conducteur, en 1813, mon cher collègue et ami qui, après avoir passé pendant quelque temps par une philosophie idolâtre de la nature, avait trouvé un refuge dans la foi vivante en Jésus. Il s'attacha à prêcher cette foi; et le Seigneur le bénit. Il expliqua, dans une longue suite de discours, le sermon sur la montagne; il instruisit la jeunesse avec cette abondance de vie que Paul appelle « la démonstration d'esprit et de puissance »; et il gagna bientôt la confiance et l'amour de tous ses paroissiens, jeunes et vieux. Les âmes rentraient en elles-mêmes; et la parole annoncée chaque dimanche devint pour plusieurs une épée à deux tranchants.

Vers la fin de 1817 (1) quelques personnes, et surtout

(1) Ainsi au fort de l'éclat du réveil de Genève. — Éditeur.

quelques-unes de ses catéchumènes tombèrent, à la vue de leurs péchés, et par suite des tentations que leur suggérait l'ennemi, dans un état de tristesse qui affectait jusqu'à leur santé : elles dépérissaient. Celui qui ne voyait que la surface les regardait simplement comme malades et mélancoliques, et conseillait la distraction. « Ce sont » les prédications si sévères du pasteur, disait-on, qui » produisent tout cela ; il faudra bien que cela finisse. » — Mon ami rendait grâce au Seigneur dans le secret de son cœur : il espéra avec foi, et son espérance ne le rendit pas confus.

Le dimanche, 12 avril 1818, il prêcha sur ce texte de saint Matthieu (10, 26) : « Il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, etc. » Pendant même qu'il se préparait à la prédication il se sentit profondément ému. L'ennemi qui voyait ce qui se préparait, s'attacha à lui inspirer à lui-même des doutes, dont il ne sortit que par la prière, et en disant au Seigneur : « C'est ton œuvre à » toi ; donne-moi de parler à cette jeunesse selon ta » volonté et dans ton Esprit. » C'est avec cette prière qu'il monta en chaire, plein d'un sentiment inexprimable de grâce et de confiance au Seigneur. — La parole vivante fut reçue avec avidité, et opéra. Le prédicateur sentit lui-même que Dieu avait agi ; et il déclara à sa femme qu'il attendait de cette prédication, et sous peu, des effets puissants. Ainsi se passa le dimanche.

Une des femmes qui soutenaient depuis quelque temps déjà avec le Seigneur la lutte de Jacob, et qui voulait éprouver et sentir la délivrance du péché, ne cessait depuis quelques temps d'assaillir le trône de grâce de cette prière : « Je ne te laisserai pas aller que tu ne m'aies » bénie ! » Elle entendit, le soir de ce même dimanche, dans une maison voisine, une des filles dont nous avons parlé plus haut, qui était en prières : elle sentit que c'é-

tait une prière vivante ; et elle gémit de ce qu'elle ne pouvait prier elle-même avec cette abondance. Elle supplie alors le Seigneur de lui accorder la même grâce ; et après quelques heures de sommeil, elle se réveille pleine d'une joie sainte ; elle sent qu'elle peut prier ; et elle le fait avec ardeur, puis elle se rend à ses occupations du matin. Mais là elle se voit tout-à-coup entourée d'un éclat resplendissant ; elle est saisie d'un besoin pressant de se dépouiller du vieil homme, de l'homme du péché, qui l'empêche, dit-elle, de s'unir entièrement à Christ ; et voici qu'arrive une de ces démonstrations extraordinaires qui semblent même choquantes à nos habitudes spirituelles (ou simplement philosophiques). De ses deux mains elle fait longtemps, avec une rapidité étonnante, tous les mouvements d'une personne qui voudrait se nettoyer d'une poussière ou d'une boue qui se serait attachée à elle ; et à mesure qu'elle continue, elle se sent plus à l'aise, plus pure et plus libre. Son mari qui arrive la croit naturellement folle, et veut la forcer de retourner se coucher ; mais elle lui répond avec un calme parfait, tout en continuant ce mouvement des mains : « Non, non, je sais ce que je fais : prie toi-même, et te réjouis avec moi. » — Le mari la laisse. Elle se rend dans cet état chez le pasteur, qui, plein de joie sur une œuvre évidente de Dieu, s'efforce pourtant d'arrêter les mouvements singuliers de cette femme, et parvient à la faire mettre à genoux avec lui, pour rendre grâces à Dieu de son amour envers les pécheurs. « Appliquez-vous à affer- » mir votre vocation et votre élection » (2 Pierre, 1, 10); tel fut le sommaire des exhortations qu'il adressa à ce premier-né de ses enfants dans la grâce. Puis il revient en ville, et me communique ce qui venait de se passer.

Le mardi, 14 avril, il reçoit la lettre suivante d'un des municipaux du village :

« Bouch, 14 avril 1818.

» Très-cher et honoré pasteur,

» Ma conscience m'oblige à vous donner une bonne nouvelle, la première de cette espèce dont j'aie fait l'expérience dans ma vie. Il s'est passé ici des choses qui sont au-dessus de l'intelligence de l'homme naturel. Le lundi soir, entre neuf et dix, Suzanne P.... fut saisie de manière à ne pouvoir cesser de lever les mains au ciel pour demander au Seigneur de l'assister dans son combat; et elle finit par remporter heureusement la victoire. Tous ses frères et sœurs étaient là lorsque la chose arriva.

Le lendemain matin, au moment de la prière, ce fut le tour de son frère, mon gendre; à midi celui de ma chère fille Élisabeth; puis de la maîtresse d'école; puis de ma cousine Barbara et de ma cousine Suzanne; et l'après-midi, vers la soirée, de ma chère fille Anne. Elles ont toutes senti une immense délivrance en bénissant Dieu, leur Sauveur et Rédempteur; elles ont passé tout le jour ensemble dans la joie, dans la prière et dans le chant des cantiques, etc.

Votre dévoué, J.-B. Richter. »

Des choses semblables excitèrent dans la paroisse, on le conçoit, des mouvements qui furent le vrai commentaire du texte que mon ami avait développé le dimanche précédent. Les transports de joie des nouveaux convertis, leurs chants et leurs prières en pleine rue frappèrent les curieux; et plusieurs commencèrent à se moquer et même à injurier. Il y eut un homme surtout qui se distingua sous ce rapport, et qui criait contre cette *canaille de fainéants*, en insistant pour que la chose fût aussitôt rapportée au gouvernement. Mais dans la nuit du mercredi au jeudi cette homme lui-même crut entendre cette voix dans son cœur : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » ; et après plusieurs heures d'angoisse,

son premier soin fut d'aller dès le matin chez tous ceux qu'il avait injuriés, pour leur demander pardon avec larmes, et se recommander à leurs prières. — Cependant les mieux intentionnés soupiraient après l'arrivée du pasteur, pour qu'il ramenât l'ordre et la paix. On envoya chez lui, et il arriva en effet le jeudi, 16. Il trouve les nouveaux convertis en prières et dans la joie. Hommes et femmes se pressent autour de lui, de leur pasteur, de leur berger, de leur père spirituel, comme ils le nomment; et ils lui racontent les merveilles que Dieu a faites à leur âme. Il fait sonner, pour appeler toute la paroisse à l'église, et là il rend grâces au Seigneur dans une prédication qu'il fait sur ce texte sagement choisi: « Vous les connaîtrez à leurs fruits » (Luc, 6, 45).

Une jeune fille de dix-sept ans fut saisie comme les autres, à la suite de la prédication de mon ami. L'orgueil et l'obstination étaient ses péchés dominants; et, comme nous avons vu une femme exprimer par des mouvements matériels le dépouillement du vieil homme auquel elle aspirait, cette jeune fille voulait de son côté écraser son amour-propre et son orgueil en se prosternant en terre. Elle le faisait avec une telle violence qu'elle se blessait le front. Son père, homme très-fort, voulut la relever; mais il en fut incapable; une force invisible, semble-t-il, la précipitait contre terre, et elle criait à son père: « Laissez-moi faire; je sais ce que je fais: il faut, il faut que j'enfonce mon orgueil sous terre. » — Elle resta ensuite pendant quelque temps étendue sans connaissance; puis elle se releva pour bénir le Seigneur avec les autres.

Une femme convertie priait souvent à haute voix. Son mari en était impatienté, et la poursuivait d'injures. Elle cherchait à l'éviter et à se cacher; mais il la suivait partout. Enfin il la trouve un jour dans la grange à genoux;

il l'entend prier pour lui instamment ; il est ému ; il la fait venir dans la chambre et prie avec elle : depuis ce temps il est converti au Seigneur.

Tels sont les principaux traits de ce réveil extraordinaire. Depuis lors (écrit M. Maurer, en 1819) et jusqu'à ce moment (1) les personnes converties honorent leur profession par leur conduite : leurs assemblées se poursuivent maintenant en paix ; et le reste de la paroisse les voit vaquer, comme les autres, à leurs occupations ordinaires, aux champs ou dans la maison. Des rapports malveillants avaient obtenu des autorités qu'on leur interdît leurs assemblées publiques, ils obéirent en ce point ; mais ils continuent à se réunir tous les soirs dans la maison d'un homme qui a reçu en riche mesure le don de la prière.

Telle est la fin du mémoire de feu le pasteur Maurer. Je n'y ajoute que l'extrait suivant du *Théâtre sacré des Cévennes (Prophètes protestants),* pour montrer, par un exemple de plus, que des faits de ce genre sont loin d'être aussi rares qu'on le suppose. Je me borne seulement à ajouter que, loin d'admettre que des choses pareilles viennent toujours de l'esprit d'erreur, je pense plutôt que c'est cette supposition elle-même qui en provient. « Vous les connaîtrez à leurs fruits. »

Voici ma citation :

« Il y avait, chez mon père (dit Claude Arnassan, *Prophètes protestants,* page 151), un berger nommé Pierre

(1) J'ai revu Schaffhouse depuis lors, et l'œuvre de Bouch et des environs avait continué avec bénédiction, quoique les choses extraordinaires eussent presque entièrement cessé. Aujourd'hui même, au moment où j'écris ces lignes (en 1854), je reçois une lettre du pasteur Spleiss qui me confirme ce que je viens de dire, et m'apprend entre autres qu'on a fondé à Bouch, dès 1820, un asile d'enfants abandonnés qui renferme maintenant trente élèves. — A. B.

Bernard, *qui était un pauvre imbécile*. Il me priait quelquefois de le mener aux assemblées ; mais je n'osais pas le faire, me défiant de sa faiblesse, et, par conséquent, de son indiscrétion. Je me hasardai pourtant une fois, et je le menai à une assemblée qui se fit de nuit. Étant là je remarquai qu'il se mit à genoux, et qu'il y demeura *environ deux heures*. Incontinent après il tomba comme mort ; ensuite tout son corps fut beaucoup agité. Le lendemain il retomba, et ses agitations furent extraordinairement grandes. Comme il était couché à la renverse, son corps se soulevait et sautait comme s'il avait été secoué par quelque homme fort. Nous eûmes peur qu'il ne se blessât ; et trois d'entre nous voulurent le tenir : mais il fut impossible d'arrêter la violence de ses mouvements. Il continua dans le même état, en se frappant, et il était tout trempé de sueur. Les mêmes accidents lui arrivèrent encore deux ou trois fois avant qu'il parlât. *Mais enfin son grand Maître lui ayant ouvert la bouche*, la première chose qu'il dit fut qu'il avait été *ainsi tourmenté à cause de ses péchés*. Dans la suite ses mouvements furent plus modérés : et les paroles qu'il prononça furent autant de sollicitations pressantes à l'amendement de vie, *s'exprimant en français*, chose fort notable en ce pauvre simple paysan. *Ses discours étaient pathétiques ;* et il citait à propos des passages de l'Écriture comme s'il avait su la bible par cœur. Je suis assuré qu'il ne savait pas lire ; et je puis bien répondre non-seulement de sa grande ignorance, mais de *l'incapacité de son esprit* pour recevoir, ni en peu de temps ni avec un long travail, la connaissance et l'idée des choses qu'il disait par ses inspirations. »

LE POUVOIR ILLIMITÉ

DE LA GRACE

POUR OPÉRER DANS LE CROYANT

LA

DÉLIVRANCE DU PÉCHÉ.

C'est lui qui *pardonne* toutes tes iniquités, et qui *guérit* toutes tes infirmités. (Ps. 103, 3)

On a souvent reproché aux théologiens l'âpreté de leurs discussions et de leurs dissentiments ; et il est probable qu'ils y ont en effet mêlé habituellement du péché et un zèle amer. Mais il est certain que cette âpreté peut avoir une autre cause, très-innocente, savoir l'importance des objets sur lesquels roulent les questions théologiques. Peu importe, relativement parlant, une erreur en astronomie ou en physique ; mais une erreur, une véritable erreur quant à nos rapports avec Dieu, est d'une importance infinie.

On a trouvé moyen de se disputer, même entre gens très-pieux, sur la question qu'indique le titre de cet article ; mais comme les faits unissent plus que les théories, et que les cœurs s'entendent plus facilement que les intelligences, je m'abstiendrai de toute dissertation sur ce sujet, et me borne à communiquer les quatre morceaux suivants, qui montreront, dans la pratique et par le fait, à quel heureux état de l'âme peuvent arriver par différentes voies des chrétiens qui s'accordent à fonder leur foi sur Jésus-Christ. Ce n'est pas sans intérêt que le lecteur remarquera que l'un de ces morceaux qui suivent est d'un catholique-romain, janséniste, il est vrai, mais catholique-romain pourtant, savoir de Pascal ; l'autre d'une femme calviniste, la femme du célèbre Jonathan Edwards ; et les deux autres de deux femmes wesleyennes. Il conviendrait d'ajouter encore à cette collection plusieurs déclarations des Frères Moraves allant au même but, que j'ai citées dans leur histoire, avec quelques autres mots du même genre qu'on trouve dans le premier volume du présent ouvrage (p. 88). Et on aura ainsi des chrétiens de quatre communions ou dénominations diffé-

rentes, très-divisés, opposés même entre eux quant à la théorie de la sanctification, mais d'accord à éprouver que Dieu peut remplir le cœur du croyant de son amour et le délivrer parfaitement de la chaîne du péché dans cette vie.

En publiant ces morceaux ou d'autres du même genre, on ne prétend nullement garantir chaque vue de détail énoncée par leurs auteurs. Il importe au plus haut degré de distinguer, dans toute cette question, *le fait* même, savoir les grâces admirables, attestées avec tant de joie et d'une manière si entraînante par ceux qui les ont éprouvées, puis les *théories,* ou la *métaphysique* de la question, sur laquelle on peut différer.

Il est bien convenu aussi qu'une âme n'est pas privée du salut par cela seul qu'elle n'a pas atteint la plénitude de grâces dont nous parlons ; et malgré quelques expressions qui semblent dire le contraire, tous les chrétiens en conviennent. Soutenir qu'on n'est pas chrétien avant d'avoir atteint cet heureux état, ce serait replacer les âmes sous la loi et anéantir la grâce ; ce serait contredire l'expérience des croyants eux-mêmes qui ont eu le bonheur d'obtenir un entier affranchissement et qui ont vécu chrétiens pendant quelque temps sans posséder cette grâce.

Enfin il sera bon aussi de dire que nous sommes libres et que nous ferons très-bien de rejeter le mot de *perfection* qu'on a employé pour désigner cette « mort au péché » dont parle souvent l'Écriture. Il est à la fois équivoque et mal sonnant.

Si, après tout cela, quelqu'un n'aimait pas les belles et simples paroles de Pascal, ni les magnifiques expériences qui suivent, nous nous rappellerons que la discussion est inutile. Dire que le chrétien péchera nécessairement toujours, nous paraît une idée injurieuse à la puissance de Dieu ; et si l'Écriture parle habituellement des restes de péché qui s'attachent encore longtemps au croyant, on n'effacera pas de cette même Écriture les déclarations qui nous montrent qu'on peut en être délivré par le pouvoir de la grâce, ni du cœur des fidèles la joie et la reconnaissance qu'ils éprouvent dans cet heureux état. *Lisez surtout les pages 272, 273 et 274.*

I. PROFESSION DE FOI DE PASCAL.

J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font ; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaye d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes ; et j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement ; et, soit que je sois seul, où à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui doit les juger et à qui je les ai toutes consacrées.

Voilà quels sont mes sentiments ; et je bénis tous les jours de ma vie notre Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de convoitise, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme *exempt de tous ces maux* par la force de sa grâce à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant *de moi* que la misère et l'erreur.

II. EXPÉRIENCES D'UNE AME FIDÈLE.

Plusieurs années déjà avant ma pleine conversion, j'avais un désir sincère d'aimer Dieu, de le servir, et d'entrer dans quelque société religieuse, pourvu que ce pût être un moyen de m'approcher du Seigneur ; seulement je rejetais jusqu'à la pensée des méthodistes, car je regardais ce peuple comme étant trompé, séduit, et le rebut de toute la terre.

J'étais dans ces sentiments lorsque j'entendis un pré-

dicateur prêcher sur ces paroles : « *Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi* » (Jean, 17-10). Ces paroles atteignirent mon cœur ; et je me trouvai dans ce moment plus heureuse que de ma vie je ne l'eusse été. — Mais n'ayant personne qui me soutînt les mains, qui m'encourageât ou qui continuât de m'édifier, ce bonheur s'évanouit insensiblement sans que je m'en aperçusse.

Oh ! qu'il est vrai « que deux valent mieux qu'un, et » que si l'un tombe l'autre le relèvera ! »

Il arriva quelque temps après, que me trouvant en compagnie avec un prédicateur, celui-ci fit une prière ; une dame, qui était présente, me demanda comment je la trouvais. Je répondis : « Très-bien ; cet homme a reçu » une éducation classique, et parle avec beaucoup de » grâce. » Elle me dit là-dessus : « L'homme seul ne » saurait atteindre le cœur. Avez-vous jamais entendu » la douce voix du Seigneur, parlant de paix à votre » âme ? » A cette question je sentis le préjugé s'élever en mon cœur et je lui dis : « J'ai mené une bonne vie ; je » je n'ai point fait de mal ; je ne manque point de rem- » plir mes devoirs ; et je vais tous les jours à l'église. » Elle me dit : « Je suis fâchée que vous n'ayez pas été » plus loin. » Je fus surpris d'entendre ces paroles, que je regardais comme une impertinence ; et je me levai pour m'en aller ; mais elle me supplia de rester encore un peu, me disant qu'elle n'avait plus qu'une parole à me dire. « Si vous n'êtes, me dit-elle, délivrée par une » *puissance supérieure* à celle que vous avez connue jus- » qu'ici, vous ne serez jamais sauvée. » — Ces paroles, *puissance supérieure,* frappèrent mon cœur et furent accompagnées d'un rayon de lumière qui me fit voir que, malgré toutes mes prétendues bonnes œuvres, j'étais encore sans espérance et sans Dieu dans le monde. Je

sentis aussi, dès-lors, peser sur moi un poids de condamnation qui me remplit de frayeur ; je reconnus à l'instant que mon cœur était plein d'impureté et de souillure, et je fus tentée de me croire réprouvée ; je demeurai consternée, sans pouvoir ouvrir la bouche, et j'aurais bien voulu me cacher. Enfin je quittai la compagnie, et j'entrai dans mon cabinet, où je pris le parti de lutter avec Dieu par des prières ferventes, résolue de ne point cesser, jusqu'à ce qu'il m'eût bénie. Je lui dis : « Seigneur, » je renonce à tout ce que je suis et à tout ce que je pos- » sède ; si tu as quelque bénédiction pour moi, bénis- » moi maintenant. » — Je continuai de même pendant une heure, au bout de laquelle ces paroles me furent puissamment appliquées : « Demeure en moi, et je de- » meurerai en toi. » Alors je m'écriai avec assurance : « Mon Seigneur et mon Dieu ! qu'as-tu fait pour moi ! » Dans un clin d'œil mon âme fut vivifiée ; la semence de Dieu fut semée dans mon cœur, et je fus ressuscitée de la mort du péché à la vie de la justice. Je compris et sentis que Jésus-Christ avait effacé mes péchés ; le témoignage me fut donné que j'étais née de Dieu, et je commençai, dès-lors, à participer « au pain des anges. »

Je fus ainsi très-heureuse pendant trois semaines ; ma lampe était allumée, et j'avais de l'huile dans mon vaisseau : les Écritures m'étaient ouvertes ; elles étaient esprit et vie à mon âme : quand je participai à la Sainte-Cène, j'y trouvai un festin délicieux, et j'y jouis plus particulièrement de cette paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence.

Qui peut donc exprimer l'excellence de la vertu qui découle des mérites de Jésus-Christ ? J'étais donc attachée au vrai cep, qui est Christ ; et, demeurant en lui, je pouvais puiser avec joie aux sources de cette délivrance !

Mais je vins pourtant à reconnaître, dans la suite,

qu'il y avait encore en moi bien des choses opposées à la volonté du Très-Haut : je n'avais point encore tous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ ; au contraire, il restait encore en moi beaucoup de l'esprit et des inclinations de la nature : l'inimitié, l'orgueil et la vaine gloire mêlèrent mes douceurs d'amertume. Mon cœur, enclin à la rebellion, était toujours prêt à se livrer aux suggestions du malin. J'eus aussi le malheur de me livrer à de mauvais raisonnements qui me plongèrent dans l'inquiétude et l'impatience ; et le tout ensemble affaiblissait de plus en plus la vie divine en mon âme. Je ne pouvais supporter ces difficultés ; et j'étais même, à tous égards, près d'abandonner ma confiance. Je ne pouvais aimer Dieu de tout mon cœur ; et quoique j'eusse le désir de le louer sans cesse, je ne le faisais cependant pas ; car il y avait toujours quelque obstacle en mon chemin. Le Seigneur me visitait souvent, mais cela ne me satisfaisait point. Ce que je désirais, c'était que mon cœur fût *entièrement* à lui ; et je trouvais qu'il y restait une racine d'amertume, une volonté rebelle, capable de me faire commettre toutes sortes d'iniquités, si la grâce ne m'eût retenue. En même temps je manquais des connaissances nécessaires pour distinguer les promesses de la justification d'avec celles de la sanctification ; et cette ignorance m'aurait probablement fait végéter et languir dans l'état de petit enfant en Jésus-Christ. Quoique ma corruption intérieure ne me laissât point un repos trompeur, j'avais beaucoup d'aversion pour la doctrine d'une entière sanctification, *et je sentais tout mon cœur se soulever contre ceux qui disaient l'avoir éprouvée*. Un jour, entendant un prédicateur dire que nous ne pouvions vivre bien des heures après avoir été *sanctifiés*, vu que cet état n'était pas fait pour la vie présente, mon cœur se joignit d'abord à lui ; mais tout-à-coup je fus frappée par ces pa-

roles : « Sans la sanctification nul ne verra le Seigneur. » (1) J'aurais bien voulu étouffer cette conviction ; ou du moins je ne voulais point continuer d'y penser. Je disais en moi-même : « Quoi ! Il n'y a que treize mois que je suis » justifiée, ai-je besoin de penser si tôt à être sancti- » fiée ? Même si je l'étais je n'en donnerais certainement » connaissance à personne. » Mais la lumière divine m'éclairant de plus en plus, mes désirs s'enflammèrent aussi, jusqu'à ce que mon âme devint affamée et altérée de la sainteté ; toute fois, sans bien connaître l'objet après lequel elle aspirait.

Un jour cependant je fus pressée tout particulièrement d'aller au Seigneur ; et je ne me fus pas plus tôt présentée devant lui qu'une sainte frayeur de sa majesté s'empara de mon âme : je devins toute tremblante. Je restai pendant quelques moments dans le silence et dans l'étonnement ; j'étais prête à m'écrier : « Où m'en vais-je? » car il me semblait que Dieu allait me frapper, et me plonger dans l'abîme. Mais alors un rayon de lumière éclairant mon cœur, me fit crier : « Où est mon Jésus? » Ne peut-il pas toujours me sauver ? Seigneur, hâte-toi » de venir à mon aide ! » Cependant je craignais encore sa venue ; car je pensais que quelque chose d'étrange allait m'arriver ; mais reprenant courage je dis : « Sei- » gneur, tu pries pour moi ! Oh ! prie pour moi en effet ; » afin que je remporte maintenant la victoire ! Subviens » à mon incrédulité ! Renouvelle mon âme à ta sainte » ressemblance ! Donne-moi la foi et l'accroissement de » la foi, afin que je sois entièrement affranchie du pé- » ché !... » J'obtins alors une nouvelle force, avec laquelle je pus crier avec plus de véhémence encore : « Si » tu as quelque bénédiction pour moi, bénis-moi main- » tenant. Tout indigne que j'en suis, je réclame néan-

(1) On peut se rappeler ici l'avant-propos qui précède ce récit.

» moins ma pleine rédemption en Jésus-Christ ; je ne » veux point accepter un refus ; donne-moi tout ce que » tu m'as mérité ; délivre-moi de moi-même, afin que » je puisse demeurer passive entre tes mains. Seigneur, » si tu le veux tu peux me nettoyer ! » Je trouvais cependant qu'il y avait encore un nuage épais entre Dieu et mon âme ; et je m'écriai : « Seigneur, laisse-moi » toucher le sceptre de ta justice ! Je te résigne ma vie » et tout mon être ! Rends-moi parfaite ; et me retire » en ton sein ! » Je continuai ainsi à lutter, étant comme dans l'agonie entre l'espérance et la crainte, jusqu'à ce que ces bienheureuses paroles passèrent dans mon intérieur, comme un vent impétueux : « *Je te donne un cœur* » *net !* » Je les reçus avec joie et beaucoup d'espérance. Puis celles-ci vinrent d'abord après : « *Ne sois point in-* » *crédule mais crois !...* »

A ces paroles, tous les nuages disparurent, et je vis cette lumière spirituelle qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. (Prov., IV. 18.) J'obtins la liberté d'entrer dans le lieu très-saint, où dès-lors je contemple le Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint-Esprit. Depuis ce moment le Seigneur fait briller sur moi sa parfaite beauté. Voilà dix ans que je jouis d'une intime et constante union avec lui. Le peu de levain a fait lever toute la pâte. Toutes mes facultés maintenant sont entièrement employées au service de mon Dieu : l'amour de ce Dieu, brûlant dans mon cœur comme un feu inextinguible, a consumé toute l'écume, et détruit tout ce que sa main n'avait point planté. M'étant faite un même esprit avec le Seigneur, je trouve en lui cette union qui me met en état de marcher avec lui comme Énoc ; si bien que je converse avec lui, par son Esprit, aussi familièrement qu'un homme avec son intime ami. Je ne trouve plus de vide, plus de trouble intérieur ; mon âme

demeure dans une paix ferme et constante ; je marche dans la lumière comme en plein midi ; mon cœur est arrosé de moment en moment (Esaïe, 27, 3).....

« Cependant la crainte du Seigneur est toujours devant moi, de peur de contrister son Esprit. Je veille et garde le trésor sacré dans mon cœur, n'osant donner cours à aucune pensée ou parole, sans avoir auparavant l'approbation du Seigneur par son Saint-Esprit. J'éprouve ainsi que la volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite. Il accomplit sa force en ma faiblesse ; je ne suis qu'un ver ; et cependant, il se plaît à me bénir, et à me consommer dans son amour ; de sorte que rien n'altère ma joie. Il me fait la grâce de ne perdre point un instant, et de vivre au jour le jour et du moment au moment. Mon espérance est pleine d'immortalité ; et je ne sens aucune disette d'aliments spirituels ; non, pas plus que si j'étais déjà dans le ciel. Rien en moi ne s'oppose à la volonté du Seigneur, *et je ne puis désirer ni choisir en aucune chose* (1). Oui, il m'a fait la grâce de lui être agréable en toutes choses, et d'être assise dans les lieux célestes en Jésus-Christ : mes reins sont ceints ; ma lampe est allumée ; et mon âme fleurit comme la palme. *Il y a dix ans que je jouis de ce repos céleste ;* et ces dix ans ont été pour moi comme un jour sans nuages, durant lequel je n'ai pas eu un moment d'ennui ni une pensée de murmure. J'ai été tentée en toutes choses ; mais rien n'obscurcit ma lumière, ni n'embarrasse mon chemin : je suis toujours joyeuse ; je prie sans cesse, et je rends grâce en toute choses. Les pensées de la mort sont ma gloire et ma joie, sachant que je suis prête à chaque instant d'être présentée au Seigneur, sans reproche et sans tache, en oblation spirituelle, entièrement consacrée à Dieu. »

(1) C'est nous qui soulignons. — Éditeur.

Le Seigneur a permis que la grâce qu'il m'a donnée ait été éprouvée. Je n'étais pas née pour demeurer longtemps à la même place ; j'ai été bannie loin de tout ce que j'avais de plus intime et de plus cher sur la terre, et chassée de ville en ville. Mais ces choses m'ont été très-utiles, me donnant occasion d'éprouver les heureux effets de la foi, par laquelle j'ai toujours été mise en état d'éteindre tous les traits enflammés du malin, et de triompher de lui-même et de toutes ses œuvres. Lorsque je suis maltraitée du monde, je me tiens en repos, et je vois la délivrance de Dieu. Plus je suis tentée, plus la pure flamme s'accroît ; l'amour divin, brûlant sans cesse dans mon cœur, en éloigne toute occasion de chûte. C'est ce qui me met en état de me réjouir dans la tribulation, et de me glorifier dans la croix de mon Sauveur ; car, par sa grâce, mon âme est comme la montagne de Sion qui ne peut être ébranlée. Je suis affranchie de toute pensée gênante et de toute crainte servile : je ne suis point en souci du lendemain, vivant en vue de la mort et de l'éternité, et prête à la rencontre de mon Dieu. Je lui rends grâce de ce que, jusqu'ici, je n'ai été en rien rendue confuse ; et maintenant, je donne gloire à celui qui m'a fait part de cette sainteté, sans laquelle nul ne verra sa face.

Ne pensez pas que ce soit une chose étrange que Dieu donne cette grâce subitement. Quand il vient pour justifier, il vient tout-à-coup ; et quand il vient pour sanctifier, il le fait pareillement tout-à-coup. C'est une œuvre aussi prompte que la première ; et nul ne peut aimer Dieu de tout son cœur, ni croître en son Divin Chef en toutes choses, de sorte qu'il ait les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus, sans que son âme et son corps soient entièrement sanctifiés. Comme nous avons été justifiés, ainsi sommes-nous sanctifiés *par un simple acte*

de foi. L'âme alors est comme une flamme, et le cœur est toujours prêt à louer Dieu. La plénitude de Christ et toute sa justice est apportée dans l'âme ; et il y entre autant de la gloire de Dieu que cette tente mortelle en peut contenir. Alors la force et la puissance du péché sont enlevées. Tant qu'il en reste si peu que ce soit, c'est l'enfer du fidèle, et ce qui le fait s'écrier : « Misé- » rable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de » mort. » — Mais l'apôtre répond : C'est Jésus-Christ qui vous délivrera : il nous acquit la parfaite rédemption, qu'il donne à son peuple ; il a regagné le paradis, et il ramène l'âme à cette connaissance de Dieu qu'Adam perdit en péchant. Par la foi, je vois celui qui est invisible, et je converse avec lui face à face. Je suis à découvert devant le Seigneur, et je n'en suis point confuse ; mais plutôt je me réjouis dans le sentiment qu'il connaît les plus secrètes pensées de mon cœur. Je me réjouis de ce qu'il m'a fait la grâce de me revêtir de toutes les armes de Dieu, de faire et de souffrir selon sa volonté sainte, aussi facilement qu'il est naturel à l'étincelle de voltiger.

Déchirez donc aussi, lecteur, le voile de l'incrédulité ; foulez Satan et le péché sous vos pieds ; soyez aussi un fidèle témoin du Seigneur Jésus-Christ ; « un témoin » de cette vérité, qu'il peut toujours sauver ceux qui » s'approchent de Dieu par lui ; qu'il a le pouvoir, même » sur la terre, de nous sauver de tout péché, de toute » souillure de la chair et de l'esprit. » Mon expérience ne servira de rien à personne, à moins qu'elle ne soit appliquée au cœur par l'esprit de Dieu. N'est-ce pas là la chose qui nous est nécessaire, savoir : d'être rempli de foi et du Saint-Esprit ? Le Seigneur veuille hâter le temps où la terre sera remplie de cette foi, comme le fond des mers l'est des eaux qui le couvrent ! Alors il ne

sera plus nécessaire de s'instruire l'un l'autre touchant ce salut, car tous le connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. O si les pécheurs voulaient renoncer à leur propre sagesse, et devenir fous, afin d'être rendus sages! Le Seigneur ne peut-il pas faire une grande œuvre en peu de temps! Dans la même heure où je fus convaincue du besoin d'être justifiée, je le fus; treize mois après je fus convaincue de la nécessité d'une entière sanctification; et la même nuit, avant de me coucher, Dieu m'accorda cette bénédiction! Et ce bon Père a-t-il égard à l'apparence des personnes.

Qui ne voudrait donc passer quelques heures en prières ferventes? Ah! que vos cœurs se rendent! Approchez vous de Dieu, et il s'approchera de vous; il vous attirera par les cordeaux de son amour; et vous commencerez à sentir l'odeur de ses parfums! Ouvrez votre cœur à Mon Bien Aimé; car sa voix est douce et son regard gracieux! Il dit: « Lève-toi ma grande amie, et t'en viens. Je ne » te reprocherai plus tes folies passées. Seulement donne » moi ton cœur. Tu verras alors que l'hiver est passé; » que le chant des oiseaux est venu, et que la voix de » la tourterelle a déjà été ouïe dans nos contrées. » Alors vous aurez de nouveaux yeux, un nouveau cœur, de nouveaux plaisirs; et toutes choses auront un goût délectable. Alors vous vous repentirez d'avoir passé tant de temps à la poursuite des choses vaines et périssables; alors Jésus vous donnera la perle qu'Adam perdit, cette union sensible avec Dieu, par laquelle vous jouirez constamment de sa présence immédiate, de cette présence qui fait notre paradis; et vous marcherez dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, étant toujours couverts des brillants rayons de ce Divin Soleil.

III. EXPÉRIENCES D'UNE FEMME PIEUSE.

(Extrait des RÉVEILS RELIGIEUX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE, *par* JONATHAN-EDWARDS ; *section V. — (Il s'agit ici de la femme même de l'auteur.)*

J'ai connu particulièrement plusieurs personnes qui ont éprouvé dans le réveil actuel des transports extraordinaires; mais j'ai observé avec admiration que, dans la plus grande exaltation où je les aie vues, dans le temps où les sentiments d'admiration, d'amour, de joie avaient acquis toute leur vivacité, on voyait ces sentiments toujours accompagnés des vues les plus saines sur la vérité, et particulièrement sur la gloire, les perfections divines et l'excellence de Christ. L'âme était comme enveloppée et absorbée dans la lumière, dans l'amour, dans une paix et dans une joie inexprimables. Durant cinq ou six heures consécutives elle jouissait d'une vue vivante de l'infinie douceur de Jésus et de la saveur céleste de son amour; ou, pour nous servir des propres paroles des personnes qui recevaient une grâce pareille, elle séjournait dans une sorte d'Élysée, et nageait dans les impressions de l'amour de Jésus comme les légers atômes nagent dans un rayon de soleil : c'était comme un flux et reflux du cœur au cœur. L'âme habitait au ciel, était perdue en Dieu, et semblait presque avoir quitté le corps ; l'esprit reposait au milieu de pures délices, jouissant d'une joie sans mélange et sans interruption. Autant qu'on peut en croire les jugements d'une personne habituellement discrète et réfléchie, ce qu'elle éprouvait dans ces périodes qui duraient plusieurs heures, valait mieux que tous les avantages extérieurs et tous les plaisirs de la vie mis ensemble. Et tout cela sans transports apparents, et sans que jamais la personne perdît l'usage de ses sens. L'une d'elles en particulier, que nous appel-

lerons Lydie, a joui pendant des années, quoique ce ne fût pas toujours avec la même intensité, de ces célestes délices; et cette vue des choses divines, ces affections religieuses produisaient fréquemment sur son corps de très-grands effets : la nature semblait succomber sous le poids des émotions divines ; Lydie ne pouvait plus ni se tenir debout, ni parler; quelquefois ses mains se crispaient ; ses membres devenaient roides ; mais elle conservait cependant l'usage de ses sens. On a même vu des moments où elle ne pouvait s'empêcher de sauter de toute sa force ; et il lui semblait que son âme et son corps abandonnaient la terre pour s'élever vers le ciel.

Ces effets physiques n'étaient nullement dus à l'influence d'un exemple quelconque, puisqu'ils ne commencèrent que sept ans après que le réveil eut cessé, à une époque sans enthousiasme, en un temps de mort pour toute la contrée, et avant l'arrivée de MM. Whitfield et Tennant.

Ces phénomènes reprirent trois ans plus tard une nouvelle vivacité, à l'occasion d'une consécration extraordinaire que cette personne fit de sa volonté à Dieu, et d'un complet renoncement au monde dans lequel elle entra en méditant sur la sainteté de Dieu. Depuis ce temps, les effets physiques dont nous venons de parler ont été très-fréquents ; et ils devinrent encore plus nombreux et plus violents à la suite d'un nouveau renoncement dans lequel L. se sentit comme transformée. L'hiver dernier ils atteignirent leur plus grande vivacité. Cette âme heureuse accepta alors Dieu comme sa seule portion et son seul héritage ; elle rejeta le monde entier avec toutes ses joies, comme de la boue et de la fumée ; elle regardait comme néant tout ce qui, dans ce monde, nous paraît agréable et glorieux ou terrible. Il ne lui restait que Dieu, dans lequel son âme demeurait absorbée

comme dans un océan de miséricorde. Depuis lors son corps éprouve souvent de vives commotions, d'irrésistibles tressaillements de joie ; et l'âme habite, pour ainsi dire, presque sans interruption, dans une sorte de paradis. Dans ces transports, elle se sent pressée de parler aux autres des grandes et glorieuses choses de Dieu, de Christ, de la vie éternelle ; elle en parle avec onction, avec une voix impressive à laquelle il est presque impossible de résister. Ajoutons que ces effets sur le corps ne proviennent ni de maladie ni de faiblesse, puisqu'ils ne furent jamais plus forts que quand la personne se portait le mieux.

Cette grande joie était toujours accompagnée, chez Lydie, d'une sorte de tremblement solennel ; elle était frappée de la grandeur et de la majesté de Dieu, en même temps que de sa propre petitesse excessive et de son indignité. Ces joies spirituelles n'étaient jamais suivies, chez elle, de la moindre apparence de légèreté dans le maintien ni dans le langage ; elle sentait au contraire une horreur particulière pour toute disposition de ce genre ; et les transports, une fois passés, laissaient dans l'âme comme effets permanents un accroissement de douceur, de paix, d'humilité, un désir plus ferme de vivre pour la gloire de Dieu, la vigilance et la lutte contre le péché. Et toutes ces choses arrivèrent, non dans l'âge inconstant ou douteux de la jeunesse, non à une nouvelle convertie ou à une chrétienne sans expérience, mais à une personne qui avait, quand elle fut convertie, plus de vingt-sept ans. De plus, sa conversion n'eut pas lieu dans la ville *enthousiaste* de Northampton, comme plusieurs seraient disposés à l'appeler, mais dans un endroit et dans une famille dont aucun membre, que je sache, n'était soupçonné d'enthousiasme. Ces effets se trouvaient en outre chez une chrétienne qui avait fait

depuis long-temps des progrès remarquables dans la grâce, qui était arrivée graduellement à un grand amour de Dieu, au détachement du monde, à la domination sur le péché, par de grandes épreuves, par des combats, des efforts et des luttes longues et fidèles, par des prières ferventes et répétées, par des exercices fréquents de piété, enfin par l'emploi de tous les moyens rationnels unis à une grande exactitude de vie. Ce progrès était admiré de tous ceux qui se connaissent le mieux à ces choses. Lydie était devenue une toute autre personne; elle vivait dans un calme et dans une paix inaltérables, au milieu des vicissitudes et des accidents de la vie. Elle avait d'abord été très-inconstante. Il y avait eu un flux et un reflux dans sa vie spirituelle; elle avait montré même quelques dispositions très-fâcheuses, et un fort penchant à la mélancolie; mais la force de la grâce et la lumière divine avaient depuis long-temps triomphé de ces misères et, pour toujours, affranchi son âme de toutes ces fluctuations. Depuis le renoncement dont nous avons parlé plus haut, et qui eut lieu trois ans avant le moment où j'écris, tout sentiment de mélancolie semble avoir été étouffé par la puissance de la foi et du renoncement, sans que Lydie ait revu une heure de tristesse ou de ténèbres. Si on veut appeler vapeurs la cause des agitations physiques, les vapeurs produisirent encore, comme auparavant, de grands effets; mais l'âme est toujours restée hors de leur atteinte; cette fermeté, cette constance ont subsisté à travers les plus grands changements, à travers les épreuves, et devant les probabilités d'une mort subite. Les vues ravissantes, les affections vives dont jouissait Lydie n'étaient accompagnées d'aucune disposition qu'on pût appeler enthousiaste, ni d'aucune révélation qui se donnât pour prophétique. On n'a non plus jamais remarqué qu'il s'y mêlât même une

apparence d'orgueil spirituel ; au contraire elle était remplie de la disposition opposée, d'humilité, de douceur et de préférence accordée aux autres sur elle-même. Et, chose digne de remarque, ces dispositions se montraient les plus vives précisément au moment où les visions et les saintes affections paraissaient aussi les plus vives, ce qui commençait le dimanche matin, et durait souvent des jours entiers.

Dans ces moments il y avait deux choses qui se faisaient surtout sentir chez elle : 1° une répugnance particulière à juger ou à entendre juger, sur leur conversion ou leur degré de piété, des personnes qui, sans être éminentes dans la piété, ne justifiaient pas des jugements sévères par une conduite irrégulière. Ces jugements lui paraissaient détestables, et inconciliables avec l'humilité d'agneau, la douceur, l'amabilité et la charité qui animaient son âme alors plus que jamais. Contrairement à son penchant naturel elle était disposée à préférer les autres à elle-même, à croire qu'ils connaissaient Dieu et qu'ils l'aimaient mieux qu'elle ; 2° l'autre sentiment qu'elle éprouvait, c'était celui de l'importance de nos obligations morales envers la société, et de la grande part que la religion doit y prendre. Ses nouveaux sentiments et sa conviction sur ce sujet étaient si profonds en comparaison de ce qu'ils avaient été auparavant que c'était comme une nouvelle découverte ; et à mesure que sa connaissance des choses divines croissait en elle, on lui voyait faire dans ces deux dispositions des progrès sensibles.

Mais là ne se bornaient pas, pour elle, les effets de la grâce : la pensée de la sainteté de Dieu allait quelquefois jusques à accabler son corps. La science infinie de ce Dieu dont le regard embrasse toutes choses la terrassait ; elle avait un sentiment extraordinaire de tout ce que peut inspirer de terreur la colère de Dieu, et de l'inexpri-

mable malheur de ceux qui y sont exposés. La souillure de son cœur, cet abîme de corruption, l'horreur de l'enfer éternel et de la colère de Dieu la faisaient trembler. L'irrévérence, le manque de respect avec lequel, à l'en croire, elle prononçait le saint nom de Dieu, même quand elle le prononçait avec le plus de solennité, le profond sentiment du péché ainsi commis contre un Dieu si saint et si bon la consternaient. Elle se reprochait avec honte de n'être pas plus ardente et plus empressée à se donner à Dieu, et à Christ qui s'est donné à nous. Quelquefois le péché qu'elle trouvait dans une parole trop faible qu'elle prononçait touchant l'infinie grandeur et la sainteté de Dieu suffisait pour la faire évanouir. D'autres fois elle éprouvait une émotion profonde en voyant la fidélité de l'alliance de Dieu dans ces paroles : « Je suis celui qui suis. » Elle ressentait une douce joie à la pensée que Dieu est souverainement, invariablement heureux, et une vive allégresse de cœur à l'idée qu'il se suffit à lui-même, qu'il est infiniment au-dessus de toute dépendance, qu'il règne sur toutes les choses et qu'il accomplit sa volonté avec un pouvoir et une souveraineté absolus et sans contrôle. L'idée de la gloire du Saint-Esprit envisagé comme *le grand défenseur et consolateur* de son église produisait sur elle les mêmes effets. Elle disait que ces mots étaient assez grands pour remplir le ciel et la terre ; elle préférait ces pensées non-seulement à ses intérêts temporels, mais à des consolations spirituelles plus sensibles ; et elle se soumettait volontiers aux moments où Dieu voilait sa face. Quoiqu'elle eût éprouvé tant de douceur dans la lumière et la possession de Dieu, elle ne voulait point d'autre récompense que la glorification de ce même nom sacré.

Souvent elle défaillait en soupirant ardemment après un plus grand amour pour Christ, une plus grande con-

formité avec lui, une humilité et une adoration plus parfaites. Elle éprouvait une grande joie à chanter les louanges de Jésus-Christ ; et elle aurait désiré que la vie présente ne fût qu'une hymne continuelle à sa louange. Elle soupirait, comme elle le disait elle-même, après une telle vie ; et elle éprouvait un inconcevable plaisir à l'idée d'employer l'éternité à de tels exercices.

Le sentiment de la noire ingratitude des vrais chrétiens eux-mêmes, de leur froideur, de leur mort spirituelle, de l'attachement de leur cœur aux choses terrestres, la remplissait de douleur : elle aurait voulu voir tous les enfants de Dieu pleins de vie, fervents d'amour, actifs dans le service de Dieu.

Et ces grandes émotions étaient loin de la distraire des devoirs de la vie ordinaire. Au contraire. Elle travaillait, mangeait, dormait, supportait la peine et l'angoisse pour Dieu, accomplissant toutes choses comme un service d'amour avec une sérénité, une joie, et une paix continuelle. « Oh ! combien il est doux, disait-elle une fois, de travailler pour Dieu durant le jour ; et, la nuit, de s'endormir avec son sourire. » Jamais ses graves expériences ni ses affections religieuses ne la portèrent à négliger les affaires de sa vocation terrestre ; elle accomplissait les affaires du siècle présent avec aptitude, comme étant une partie du service de Dieu ; et elle déclarait, qu'accomplis dans cet esprit, elle trouvait ces devoirs aussi doux que la prière. Elle s'appliquait à montrer à tous une grande douceur, une grande amabilité, et une grande bienveillance ; et l'on vit ses défauts naturels disparaître avec ses progrès dans la grâce, comme peuvent l'attester tous ceux qui vivaient le plus avec elle, et qui la connaissaient le plus intimement.

Dans les temps où elle jouissait de la lumière la plus pure et des plus grands élans d'amour et de joie, on ne

trouva en elle aucune disposition à se croire affranchie du péché selon la doctrine de Wesley et de ses disciples (1), mais plutôt le contraire. C'était alors plus particulièrement qu'elle trouvait son âme indifférente, et souillée (2). Son âme et son corps, ses actes et ses paroles lui apparaissaient comme de la pourriture et de la corruption devant la sainte et pure lumière de la gloire de Dieu qu'elle contemplait. Ces graves expériences ne lui faisaient nullement mépriser l'instruction ni les moyens de grâce ; elle ne sentait jamais plus qu'alors le besoin d'être enseignée. Enfin elle n'avait rien qui ressemblât à de la singularité, ou à de la superstition.

Edwards ajoute à ce tableau ces paroles d'une sagesse remarquable : « *Maintenant si ces choses sont de l'enthou-* » *siasme, les fruits d'un cerveau dérangé, que mon* » *cerveau soit toujours atteint de cet heureux dérange-* » *ment!* »

Le mien aussi, ajoute l'éditeur !

IV. EXTRAIT DU JOURNAL DE Mme ROGERS.

Lorsque je me couchai la nuit dernière, j'étais si remplie de l'amour de Dieu que, pendant *plusieurs heures* j'ai pu m'entretenir avec mon Sauveur. Ce matin, à la

(1) Pour un chrétien impartial et avide de grâce, plus encore que de lumière, il est très-intéressant de remarquer quelle parfaite ressemblance il y a, dans le fait, entre la piété de Pascal et des deux femmes wesleyennes dont nous donnons ici les expériences et celle de la femme pieuse qui professe, ou plutôt dont le mari professe, une tout autre théorie. La métaphysique divise ; la vie unit.

(2) Considérée en elle-même. Car, certes, et dans le fait, elle était aux antipodes de l'indifférence. Mme Rogers, la wesleyenne, disait admirablement : « Je suis une pécheresse sauvée. »

prédication, j'ai été tellement remplie de la présence et de la gloire de Dieu, que je succombais. Je suis restée longtemps sans pouvoir parler, ni me tenir debout. Tout le jour j'ai été perdue dans des profondeurs d'amour inexprimables. Tout, autour de moi, me parle de Dieu !

En sortant de la réunion j'ai été tellement remplie de la présence de Dieu, que si je n'avais eu une amie pour me soutenir, je n'aurais pu retourner à la maison. Il me semblait que j'étais admise en la présence immédiate de la gloire de mon Seigneur... J'étais *humiliée* jusque dans la poussière devant lui...

Je tombe dès que tu cesses de me soutenir : je suis plus faible qu'un roseau cassé ; aide-moi dans tous les moments de besoin.

Je sens aujourd'hui un accroissement de communion avec lui. A la réunion de prière, ce matin, mon corps était entièrement brisé pendant une demi-heure... J'ai été contrainte de demeurer aux pieds du Seigneur dans une adoration muette et dans la plus humble louange....

Cette nuit et ce matin j'ai joui d'une intime communion avec mon Dieu. Je sais que je suis vraiment en Christ et que Christ est en moi... Plus je sens son grand amour, et plus *je m'abaisse à ses pieds* dans le sentiment de *mon néant ;* c'est là que je voudrais toujours demeurer ; c'est la place qui me convient ; Jésus seul doit-être exalté ; et moi je ne suis qu'*une pauvre pécheresse, délivrée du péché.*

Dès cet heureux moment (de ma conversion) *j'ai marché à la clarté de sa face* sans *aucun nuage, me réjouissant toujours* et rendant grâces pour toutes choses..... Gloire, honneur, louange éternelle soient au Dieu d'amour pour jamais ! C'est son bras qui a apporté le salut à mon âme quand elle était sans force et sans secours. Je suis maintenant *entièrement à lui.* J'aime le Seigneur mon

Dieu de tout mon cœur, de toute mon âme et de toute ma force. *Je ne suis rien*, et *Jésus est mon tout*.... Aussi longtemps que je vivrai, je me reposerai sur Dieu et je me confierai en lui, et je sais qu'il me soutiendra.

11 Nov. 1792. Il y a aujourd'hui *dix-huit ans* que j'ai reçu la connaissance de mon Dieu au milieu des pièges séduisants de la jeunesse : il m'a sauvée et il m'a gardée. C'est par sa grâce que j'ai pu renoncer au bien-être, aux plaisirs, aux amies... Le témoignage de son amour parfait *a toujours brillé sur mon âme*, excepté pendant ma fièvre nerveuse ; mais dès-lors je l'ai de nouveau senti... Il demeure pour jamais dans mon *pauvre cœur*.

Je sens autant que jamais le besoin de Jésus *et de son sang expiatoire*. Je ne me repose que sur lui...

Tout mon trésor est en haut ; son amour est toute ma richesse. Je sens *mon indignité ;* cependant je m'offre moi-même, et j'offre mes services sur cet autel qui sanctifie le don ; mon Dieu reçoit sa faible créature en son Fils bien-aimé. Celui qui est plus élevé que les plus élevés s'abaisse jusqu'à faire sa demeure dans mon âme, et je suis en communion avec lui comme un homme l'est avec son intime ami. Quelquefois, pendant la nuit, il remplit tellement mon âme de sa glorieuse présence qu'il me semble qu'elle va s'élancer de sa prison et prendre son essor. Alors, oh ! alors où serais-je ? Je serais environnée des anges, et portée par eux auprès de mon Dieu, qui est ma vie, mon trésor et ma couronne ? Je puis à peine maintenant supporter cette pensée. Oh ! quel ciel d'amour inonde mon âme !

Je tombe dès que tu cesses de me soutenir ; envoie donc le secours que j'implore. Je suis plus faible qu'un roseau cassé ; aide-moi dans tous les moments de besoin ! Toute ta puissance me prouvera que ta nature et ton nom sont amour.

Oh ! garde moi toujours à tes pieds, cher Sauveur, *humble et petite à mes propres yeux*, disposée à être *enseignée par chacun*, mais plus disposée à être conduite par ta précieuse parole !... Puis-je toujours me tenir à ses pieds, et ne jamais me départir de la règle de *sa parole écrite*.

HYMNE AU RÉDEMPTEUR.

(Cette hymne est traduite de l'allemand. Je l'ai abrégée depuis le milieu, et je ne donne ici, de l'original, que la première strophe).

Dein gedenk'ich, und ein sanft Entzücken
Ueberstromt die Seele die du liebst !
Dies ist einer von den Augenblicken
Wie du deinen Lieblingen sie giebst.

1.

A ta pensée un torrent de délices
Vient inonder l'âme que tu chéris :
Se peut-il bien, Jésus, que tu remplisses
De tant de joie un cœur qui t'est soumis ?

2.

Hors de ta grâce un sinistre cortège
De noirs chagrins accompagnait mes jours ;
Mais avec toi chaque peine s'allège,
Et près de toi j'ai la paix à toujours.

3.

Avant d'avoir reçu ta connaissance,
Et sous tes lois trouvé le vrai bonheur,
J'aimais le monde, en ma triste démence,
Et le péché tyrannisait mon cœur.

4.

Avec le feu d'une folle jeunesse
Je poursuivais des plaisirs mensongers ;
Et les trésors de ta sainte tendresse,
O mon Sauveur, me restaient étrangers.

5.

Rempli d'orgueil et n'aimant que moi-même,
Enfant perdu, j'errais loin de tes yeux,
Je te fuyais, hélas ! bonté suprême....
Et mes plaisirs me rendaient malheureux.

6.

Ah ! me disais-je, ah ! si mon âme avide
Pouvait aimer et s'énivrer d'honneurs !
Elle l'a pu, mais sur ce sol aride
Je n'ai trouvé qu'une source de pleurs.

7.

Brebis errante, au sein des précipices,
Sans pâturage, et loin de tout abri,
Qu'eussè-je fait, si tes regards propices
N'eussent brillé sur mon cœur assombri ?

8.

Mais maintenant, ô Dieu des misérables,
Dieu des petits, tu t'es soumis mon cœur :
J'ai reconnu tes bontés adorables ;
De mon péché tu t'es montré vainqueur.

9.

Seigneur, achève, achève ta victoire,
Et viens régner complètement en moi !
Que mon seul but, désormais, soit ta gloire,
Mon seul bonheur, de me donner à toi !

QUELQUES MOTS DE PLUS

EN RÉPONSE

A l'écrit de Mme DE GASPARIN, sur les Corporations Monastiques.

Après avoir terminé l'article Du Surnaturel, j'ai réfléchi que les reproches que j'adresse, page 250, à Mme la comtesse de G., pourraient paraître injustes si je ne donnais ici les expressions même dont elle s'est servie en parlant de mes vues sur la vie monastique ; les voici :

« Il n'y a pas longtemps, un esprit d'une toute autre trempe » (que M. Vinet), M. le pasteur Bost, nous faisait *ingénument* » la confidence de ses affinités monastiques. M. le pasteur Bost » soupire après l'*extraordinaire*, — pas l'extraordinaire de » la bible, *celui-là est trop ordinaire*, mais l'extraordinaire » des saints Bernard et des Rancé. M. le pasteur Bost semble » *résolu à pleurer durant tout le reste de sa vie sa vocation* de » trappiste, de chartreux, ou de bénédictin.... Heureusement » qu'une famille de onze enfants, la plus belle couronne du » vieillard, nous rassure un peu sur l'*intensité* de ses aspirations » et la profondeur de ses regrets. Mais si nous sommes rassuré » sur la personne de M. le pasteur Bost, nous ne le sommes » pas du tout sur la maladie que révèlent de semblables symp- » tômes... Pour qu'un ancien adversaire de Rome, comme M. » Bost, puisse sans sourciller nous faire *confidence* de ses *ten-* » *dresses* pour la vie monastique et s'y complaire;... pour que » ce souffle empoisonné de Rome n'ait pas glacé notre sang, » il faut que nous ayons fait à notre insu bien du chemin vers » Rome ou vers l'indifférence. » *(Des Corporat. Monast.*, t. I, p. 367.)

Voici quelques mots que j'ajoute à ceux qu'on a vus plus haut, en réponse à ce paragraphe.

Je n'ai nullement fait des confidences, ni ingénues, ni autres,

au sujet de mon admiration pour les bons couvents. J'ai toujours professé hautement mes sentiments à cet égard : ce ne sont point des tendresses seulement ; et les couvents qui nous ont envoyé Colomban, Patrick, Saint Gall, et tant d'autres hommes de Dieu, ne me semblent nullement être un objet convenable de plaisanterie.

Mme la comtesse sait sans doute, mais oublie, que les couvents ne sont nullement une création de l'église romaine ; qu'il y en a eu longtemps avant qu'on pensât à cette église ; et que plusieurs couvents d'Irlande avaient des principes très-protestants. Le « souffle empoisonné de Rome » est donc ici hors de question.

Sans doute on ne peut guère unir le couvent et le mariage. Mais tout le monde n'est pas obsédé de l'idée du mariage ; et Dieu n'ordonne à personne en particulier de se marier. On peut rester libre par goût ; on le peut, parce qu'on n'a pas été demandée ; et c'est cruel de blâmer des personnes dans ce cas ; on le peut parce qu'on a refusé d'épouser une personne, d'ailleurs aimée, mais qui n'avait pas de principes religieux assez prononcés ; et c'est un noble sacrifice fait au devoir. Il y a donc beaucoup de personnes non mariées qui sont dans cette position sans qu'il y ait péché de leur part. Or une personne ainsi libre peut-elle faire un plus noble usage de sa position que de se vouer tout entière au service des malheureux, comme une mère de famille est incapable de le faire ? Car encore une fois quelle femme mariée pourrait se donner aux hospices jour et nuit ? Et quelle personne non mariée oserait se présenter, et serait acceptée pour cette vocation, si elle n'est appuyée par une institution ?

Quant à « *l'extraordinaire* de la bible qui serait, pour moi, *trop ordinaire* » j'avoue que je ne comprends pas cette phrase. Une grande piété, une grande charité, une profonde humilité, me semblent déjà des choses extraordinaires : que dirons-nous donc des dons de guérison ou de prophétie, et d'autres semblables ? N'est-ce pas là de l'extraordinaire ? Et est-il ridicule de « soupirer » après de tels dons ? L'Écriture nous dit que nous devons *chercher* à les avoir *en abondance pour l'édification de l'Église* (1 Cor., 14, 12). Ou bien est-ce la retraite que Mme la comtesse n'aime pas ? Non, sans doute : c'est toujours le célibat, ce malheureux célibat, volontaire et même involontaire ! Mariez-vous, mariez-vous, voilà le cri de Mme la comtesse !

Sans doute je reconnais avec elle qu'une nombreuse famille est, sinon la plus belle couronne du vieillard (et de la femme), au moins une grande grâce de Dieu. Mais il y a pourtant des grâces et des couronnes plus spirituelles que celle-là ; et rien ne s'oppose à ce qu'on les gagne hors du mariage.

Je prie donc Mme la comtesse de G. de ne plus avoir de doutes, malgré mon mariage, sur l'intensité ni la profondeur des aspirations qu'elle a observées chez moi ; tout en convenant en outre que ces personnalités intéressent fort peu le public ; puis je reviens en finissant à l'observation la plus sérieuse que suggère le rôle que Mme de G. se charge de jouer dans l'Église :

Quand on voit une femme encore jeune, monter presque seule sur la tribune de la presse, y revenir sans cesse, et là morigéner avec sa petite férule féminine, censurer ou persiffler en les nommant des hommes en assez grand nombre d'entre les plus éminents de l'Église, des Fliedner, des Hærter, des Wichern, Valette, Vermeil, Vinet, et autres encore, on est en plein droit d'accuser un pareil procédé d'indécence. La femme devrait se garder d'abuser du respect que lui doit tout homme qui a du cœur. Si elle veut qu'on la respecte comme femme qu'elle reste femme : il ne lui appartient pas de s'élever ainsi contre les conducteurs de l'Église ; et je ramène ici ce mot de l'Écriture : « Que vos femmes se taisent dans les églises parce » qu'il ne leur est pas permis d'y parler ; elles doivent être » soumises, comme aussi la loi le veut. » (1 Cor., 14, 34.)

L'auteur auquel nous sommes obligé de rappeler ces choses n'aime pas, dit-on, « le parlage » religieux. Elle a raison : mais il y a telle opiniâtreté à parler qui ne vaut pas mieux que le parlage.

Chères diaconesses, allez donc en bonne conscience à votre œuvre excellente. Soyez simples, en effet ; humbles, en effet ; fuyez en effet les airs sanctimonieux : ne portez la tête ni plus haute ni plus basse que d'autres femmes ;.... et puis laissez écrire. Dieu sera avec vous.

RECTIFICATIONS.

1° M. le Pasteur Jacquet et l'Institut de Glay.

(VOIR AU T. I, P. 266.)

M. le pasteur Jacquet me fait savoir qu'il avait déjà ouvert son institut en 1821, pendant qu'il était encore pasteur à Glay, et que l'ouverture officielle en fut faite le 1er mai 1822, en présence de l'inspecteur des églises de Montbéliard, du président du consistoire de Blamont, de M. Gobat, évêque actuel de Jérusalem, alors député des frères de Bâle, et de quelques autres personnes.

Ce n'est que plus tard qu'il fut obligé de quitter ses fonctions pastorales, mais sans quitter l'endroit. Il n'a jamais donné sa démission; mais il fut suspendu de ses fonctions à cause de ses principes évangéliques, par le consistoire de Blamont, en 1832 ou 1833. Même alors le président du consistoire lui offrait une place dans le midi; mais M. Jacquet n'accepta pas, et continua de se vouer à son établissement que je voudrais, à cette occasion, recommander au souvenir permanent des chrétiens sérieux. M. le pasteur Ad. Monod a dit avec raison de cet institut qu'il fait *beaucoup de bien avec peu de bruit:* et il est bien à désirer que l'humilité du fondateur et du directeur de cet établissement n'en fassent pas oublier le vrai mérite.

2° Hargicourt et M. le Ministre Porchat.

(AU T. II, P. 128.)

M. le pasteur Cadier me fait observer que j'attribue à tort (t. II, p. 128) l'œuvre d'Hargicourt à mon beau-

frère Pyt. Il croit que c'est M. Porchat qui a été le principal instrument de cette œuvre intéressante, comme l'attestent les frères G. D., et S. B., les premiers convertis de cette église. Si M. Pyt a été à Hargicourt, ce ne peut être qu'après le premier réveil.

3° Sur la traduction littérale du Nouveau-Testament publiée à Lausanne.

(AU T. II, P. 202 ET 203.)

M. le pasteur Burnier a fait deux réclamations au sujet de ce que je dis de ce travail.

1° *Passage des trois témoins* (1 Jean, 5, 7). J'ai dit que le comité de traduction, en revenant sur ce passage lors de la dernière révision de son travail, avait senti que, s'il s'en tenait à sa première résolution de revoir le texte reçu d'après les lois de la critique, il devait retrancher ce passage, comme évidemment ajouté après coup; mais que, craignant l'effet de ce retranchement sur le public, il abandonna sa première détermination et rétablit le texte reçu, partout où il l'avait modifié.

M. le pasteur Burnier donne là-dessus quelques détails qui tendraient à établir que, dans quelques séances précédentes, ce retour au texte reçu avait été prévu comme *éventuel*. Mais cela n'invalide en rien ce que j'ai affirmé de mon côté. J'en ai le souvenir parfaitement distinct; et je maintiens mon assertion : c'est à l'occasion de ce passage qu'on défit tout le travail de critique qui avait précédé. Je respecte, sans le partager, le motif qui fit prendre cette résolution; mais, pour prendre à mon tour le style du frère à qui je réponds, je ne raconte de la bataille que les moments où « j'y ai brûlé quelques cartouches, » — après y avoir été invité par le comité.

2° Il y a un autre point sur lequel on fait une réclamation : celle-ci est mieux fondée.

Il s'agissait de traduire les mots de saint Jean « *faire* le péché » (traduction littérale). Un ou deux membres du comité craignaient cette traduction, ou plutôt cette expression de l'original, comme si elle impliquait que le chrétien ne péchait plus du tout ; et ils proposaient l'expression *pratiquer* le péché, pour faire dire à l'apôtre que c'était seulement une vie habituelle de péché qui serait contraire à la qualité d'enfant de Dieu. Cette dernière idée peut être juste ; mais je faisais cependant observer au comité que la traduction proposée ne levait pas la difficulté qu'on voulait éviter, puisque la même épître, n'usant plus du mot « *faire* le péché, » disait ailleurs que « quiconque demeure en Dieu *ne pèche point ;* » que quiconque *pèche* ne l'a point vu ; et que le chré- » tien *ne peut pécher* » (1 Jean, 3, 6 et 9). J'ajoutais qu'il fallait par conséquent chercher, ailleurs que dans une traduction un peu forcée, la solution à la difficulté dont il s'agissait ; et qu'on devait laisser parler l'apôtre comme il le faisait réellement.

Je crois me rappeler, sans toutefois l'assurer, qu'on se rendit à mon avis, malgré la protestation indirecte d'un des membres du comité (ce n'est pas M. Burnier) qui prit pendant mes observations l'attitude d'une personne qui n'écoute pas ; et je crois, encore à ce moment, qu'on ne revint au mot *pratiquer* que dans quelque séance suivante à laquelle je n'assistai plus. C'est cette persuasion qui m'a fait dire qu'on garda « si je ne me trompe » la traduction que j'avais proposée.

M. le pasteur Burnier fait observer que je me suis trompé sur ce point, et qu'il m'était facile d'éviter cette erreur en ouvrant le livre. C'est très-juste. Mais je ne l'avais pas sous la main ; et j'ai parlé d'après les souve-

nirs ci-dessus. J'ai donc commis une erreur légère sur le fait ; mais je persiste à penser que mon observation relative à la traduction littérale était très-fondée.

On voit que ces trois ou quatre rectifications ont peu de gravité ; je ne les ai guère faites que pour montrer à ceux qui les ont provoquées le respect sincère que je leur porte , et en prendre occasion de les assurer de mon affection chrétienne.

CONCLUSION.

Je me suis donné une ou deux fois un ridicule en annonçant, quoique sincèrement, que je pensais ne plus écrire. Je ne veux plus tomber dans cette faute ; mais voici ce que je puis dire à coup sûr.

S'il se trouvait, comme c'est possible, tel critique qui eût voulu suivre à mon égard la méthode d'entraver la propagation de mon ouvrage, au lieu de le réfuter, ou qui, pour se donner l'avantage de parler le dernier, eût attendu la fin de mes publications pour en dire son avis, je prends l'engagement formel de ne lui pas répondre. On peut répondre à des arguments par des arguments ; mais il n'est pas facile, et on n'est pas obligé de répondre à des critiques dont l'intention manque de charité. Le lecteur saura, dans ce cas, la cause de mon silence.

S'il arrive des critiques qui, sans être précisément malveillantes, ne tombent pourtant que sur ma personne, je sais le peu d'intérêt que le lecteur porte à des disputes de ce genre ; et peut-être serai-je encore assez sage pour laisser passer l'orage en paix.

Enfin si l'on attaque sérieusement quelques-uns des principes qui me sont précieux, suis-je donc seul obligé de les défendre, s'ils sont vrais ? ou ne se défendront-ils pas tout seuls ? Et ne faut-il pas que tout le monde s'arrête une fois d'écrire ?....

Nous verrons donc. — Peut-être est-on fondé à dire que toute discussion nous sort plus ou moins de la communion avec Dieu. Et je désirerais beaucoup rester dans cet heureux élément.

Ce 3e volume présente beaucoup d'oscillations dans le choix des matériaux dont il devait se composer, des changements dans l'ordre de distribution qui avait été annoncé, et quelques rectifications applicables aux deux premiers volumes. Tout cela provient des circonstances dans lesquelles l'ouvrage a été écrit, puis imprimé. Commencé en Suisse, continué à Jersey, achevé à Paris, imprimé à la Rochelle d'après des épreuves qui sont venues me trouver à Bâle, ce 3e volume fournit ainsi par ses irrégularités même, et contre mon gré, un chapitre de plus, j'allais presque dire un chapitre posthume à ma biographie. Je prie le lecteur de vouloir bien pardonner cette imperfection de plus à mon ouvrage.

FIN.

Je profite de cette occasion pour prier le lecteur de vouloir bien faire, au t. II, les corrections indiquées à la dernière page du tome, et d'y ajouter les suivantes :

T. II, p. 72. M. de Wette était arrivé à Bâle dès l'année 1822.
— p. 215, l. 14, du bas : lisez *respectivement* au lieu de respectueusement.
— p. 439 et suiv., la date en marge doit être 1852
— à la Table des matières, au mot *Cène*, lisez : I, 112 et 116.

TABLE DES MATIÈRES.

—

PREMIÈRE LIVRAISON.

PRÉFACE. v

Du Déïsme de la *Revue de Strasbourg* et de ses réticences, ou Avertissement aux Protestants de la langue française à ce sujet. . 21

Doctrine de M. Coquerel père sur la prière. 97

Quelques mots sur le Darbysme et sur l'étude de la Prophétie. . 107

Lettre adressée à la Compagnie des pasteurs de Genève, pour réclamer mes droits de ministre dans l'église nationale. . . 129

Une note sur Virgile. 137

DEUXIÈME LIVRAISON.

Enfance et Jeunesse, ou Supplément aux trois premiers livres de mes Mémoires. 147

Course dans les Grisons. 201

Du Surnaturel jugé par le Rationalisme, à l'occasion de l'ouvrage de M. le comte de Gasparin 233

Singuliers Phénomènes du réveil de Bouch. 253

Le pouvoir illimité de la Grâce pour opérer dans le croyant la délivrance du péché. 263

Hymne au Rédempteur. 287

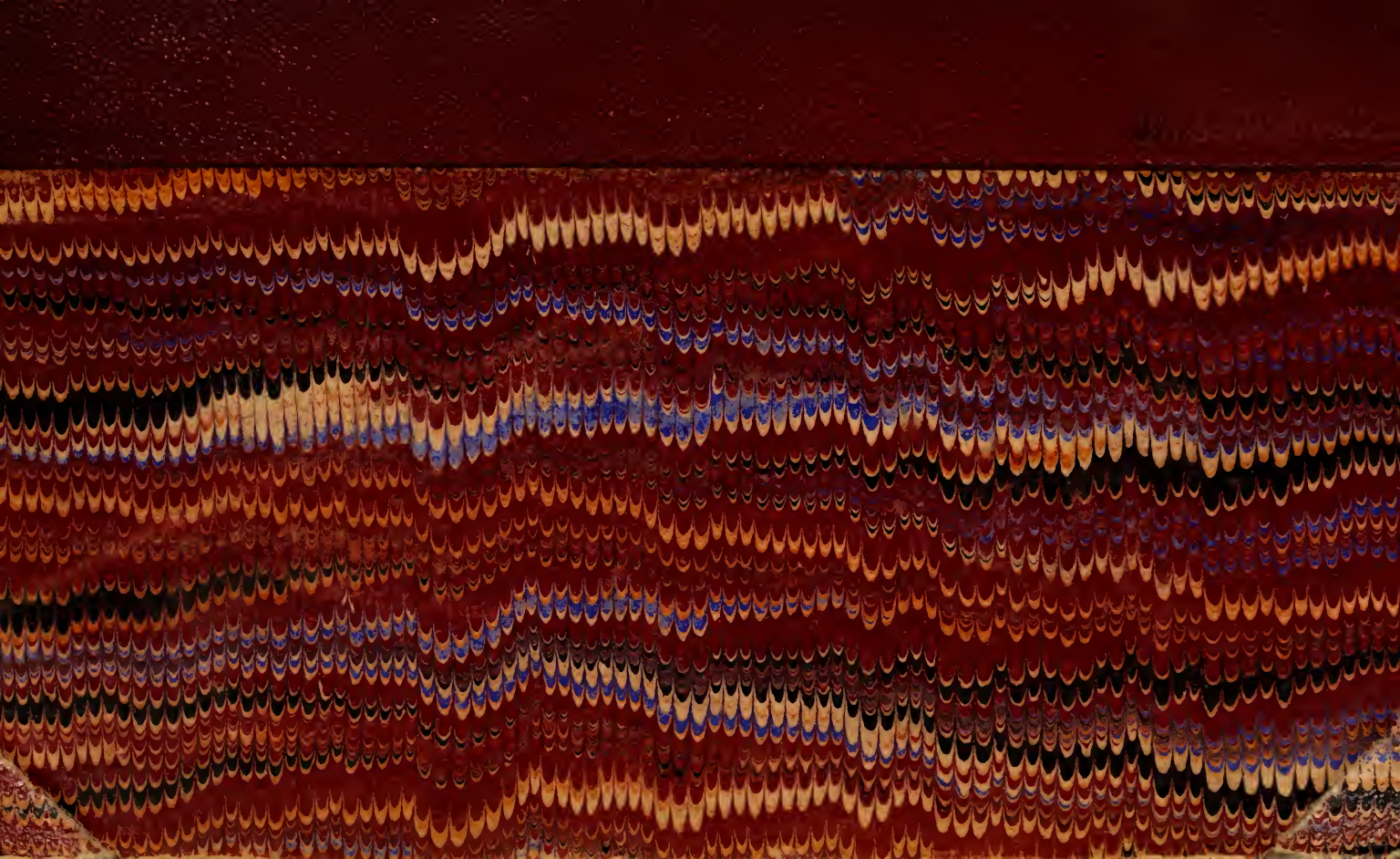
Quelques mots de plus en réponse à l'écrit de Mme de Gasparin, sur les Corporations monastiques. 289

Rectifications 293

Conclusion. 297

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Princeton Theological Seminary Libraries
1 1012 01204 1267

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.